



Une infinie patience

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J'AI
LU

Barbara Cartland

Une infinie patience



Résumé :

C'est la mort dans l'âme que le comte Michael s'est rendu dans la petite église du village. Le pasteur l'a uni, pour le meilleur et pour le pire, à une fiancée qu'il n'avait jamais vue de sa vie. À présent, les jeunes époux gagnent le château en calèche, et la mariée n'a toujours pas retiré son voile. " Elle est sûrement très laide, soupire Michael. Et idiote de surcroît. " Décidé à se conduire en gentleman, il se penche vers elle et lui demande : " Je pense que vous pouvez maintenant me montrer votre visage, madame. " Lentement, la jeune femme relève son voile. Michael en demeure sans voix : de sa vie, il n'a admiré un regard d'un vert aussi pur, une expression aussi charmante. Déjà il se sent devenir amoureux. Amoureux de sa propre femme... Mais elle ? Elle aussi s'est mariée contre son gré. Ne va-t-elle pas le rejeter ?

NOTE DE L'AUTEUR

Le comte de Mayo fut le premier vice-roi à être vraiment aimé des populations indiennes. Il était non seulement bel homme, grand, large d'épaules, mais doté d'un enthousiasme contagieux, d'une gaieté à toute épreuve, et surtout d'une bonté sincère. Tout ce que le lecteur trouvera écrit à son sujet dans les pages qui suivent correspond à la vérité. Après sa mort, on continua à parler de lui comme du « vice-roi modèle ».

Personnellement, j'ai connu trois vice-rois.

Le premier, lord Curzon, brillait par son intelligence. Pour le bonheur de l'Inde et pour le nôtre, il a sauvé de magnifiques temples et vestiges depuis longtemps laissés à l'abandon, et qui menaçaient de tomber en ruine.

Le second, j'ai eu le privilège de l'avoir pour beau-père : c'était le marquis de Willingdon. Il n'avait certes ni les compétences ni la personnalité de son prédécesseur, mais c'était un homme charmant.

Tout le monde l'adorait. Il jouissait d'une grande popularité.

Le dernier vice-roi fut le comte Mountbatten de Burma. À bien des égards, il ressemblait au comte de Mayo: très élégant, bien bâti, il faisait une forte impression. En même temps il avait ce charme, ce charisme, cet enthousiasme qui aussitôt vous attirent l'affection du peuple. Il était si populaire que, quand fut venu le moment de prendre congé de l'Inde, les habitants lui demandèrent de devenir leur premier gouverneur général. Nul n'avait jamais reçu pareil compliment. Lors du banquet historique donné la veille de l'indépendance, Nehru en personne s'adressa à lui en ces termes :

— Partout où vous êtes allé, vous avez apporté consolation, aide et encouragements. Il n'est donc pas surprenant que les populations indiennes vous offrent leur affection.

1872

— Je n'arrive pas à le croire !

— C'est pourtant la vérité, Monsieur le comte, dit le notaire. Aussi désagréable soit—elle.

Tout ce que pouvait faire le jeune comte Michael de Rayburne, c'était d'observer son interlocuteur d'un air consterné. Après avoir marqué une pause qui ne fit qu'accentuer le malaise, il reprit :

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ?

— Nous ne savions pas que les choses avaient pris une tournure aussi grave ! Après tout, Monsieur le comte, c'est vous qui avez donné à sir Basil Burne les pouvoirs d'attorney ! Dès lors, il pouvait agir à sa guise. Il était protégé par la loi.

Le comte avait beau chercher, il ne trouvait rien à répondre.

Il venait de débarquer des Indes, heureux de marcher à nouveau sur ses terres, de respirer la bonne odeur de son domaine, de pénétrer dans le château millénaire, sûr que rien n'aurait changé, prêt à retrouver chaque chose telle qu'il l'avait laissée en partant. Et voilà que... Non, décidément, il n'arrivait pas à le croire.

Son père, le précédent comte de Rayburne, était mort en 1868, à un âge assez avancé, après avoir fini ses jours au cœur de l'Oxfordshire, dans le château de ses ancêtres. Château et domaine formaient un ensemble considéré dans toute la région comme un véritable joyau.

À sa sortie d'Oxford, Michael s'était dépêché de rejoindre le régiment de cavalerie dans lequel sa famille servait depuis des générations, et à peine quelques mois plus tard, il recevait de Calcutta une lettre qui l'emplissait de joie : son cousin, le comte de Mayo, vice—roi des Indes, l'invitait à venir vivre là—bas.

Le comte de Mayo avait été nommé vice—roi après que lord Lawrence eut pris sa retraite. C'est le Premier ministre lui—même, Mr. Disraeli, qui avait décidé de cette promotion, laquelle n'avait pas manqué d'étonner, voire de choquer, beaucoup de monde. En effet, le comte de Mayo était un inconnu pour la plupart des Anglais. Devait—on vraiment confier un poste aussi important à un homme qui n'avait pas fait ses preuves dans la vie publique ? Mais Mr. Disraeli avait tenu

bon. Comme d'habitude, il était resté fidèle à ses intuitions. Et finalement sa décision, bien que controversée, s'était révélée un coup de génie.

Jusqu'à son départ pour les Indes, le comte de Mayo avait passé le plus clair de son temps dans le comté de Kildare, en Irlande, à s'adonner à la chasse, sa passion. Michael, qui était lui aussi un étonnant cavalier, avait depuis son enfance l'habitude de lui rendre là —bas de fréquentes visites. Les deux hommes étaient unis par une profonde amitié.

En un sens, Michael ressemblait beaucoup à Mayo, son aîné: tous deux étaient des hommes de grande taille, larges d'épaules, avec un beau visage au regard pénétrant. Mayo était aussi doté d'une volonté puissante et d'un sens de l'humour très développé. Il était si enthousiaste, si gai, que partout où il passait il se faisait des amis. Le jeune Michael l'admirait. Nombre de ses souvenirs de jeunesse étaient liés à la fréquentation de ce compagnon merveilleux. Le rejoindre aux Indes ! Comment résister à une invitation aussi attractive ?

Quand il fit le tour de son domaine pour une dernière inspection avant le départ, tout était parfaitement en ordre. Aucun détail particulier ne semblait devoir être en son absence un motif d'inquiétude, et il était convaincu que rien ne s'opposait à ce long séjour aux Indes. L'entreprise se trouva même facilitée quand le frère de son père, l'honorable Basil Burne, s'offrit à surveiller domaine et château durant l'absence du jeune comte.

— C'est vraiment très aimable à vous, oncle Basil, avait répondu Michael. Mais êtes-vous certain que cela ne représentera pas pour vous une charge lourde et ennuyeuse ?

— Je pense que j'ai vécu à Londres assez longtemps, avait déclaré Burne avec un sourire bienveillant. À présent, j'en ai assez. Cela me fera du bien de rester à la campagne. Je veillerai sur tes biens, mon neveu. Je m'occuperai de tout. Ainsi tu n'auras à te soucier de rien.

Le comte Michael confia à Basil Burne la charge d'attorney, puis s'embarqua pour un voyage assez fastidieux, long de plusieurs mois. Le navire devait d'abord contourner l'Afrique par le cap de Bonne—Espérance, puis faire route vers l'océan Indien et les Indes. Mais Michael s'était armé de patience : il savait que l'attendaient à son arrivée des aventures dont il n'aurait jamais osé rêver.

Quel bonheur fut le sien de retrouver là—bas son cousin, le comte de Mayo, vice—roi déjà admiré de tous ! Il avait séduit les indigènes et conquis une popularité qu'aucun vice—roi n'avait encore réussi à acquérir. La capacité au commandement de Mayo, son généreux sourire; son ardeur au travail et son enthousiasme — tout cela plaisait aux Indiens, qui appréciaient en outre le faste avec lequel il organisait les divertissements populaires. Il faut dire que son prédécesseur, lord

Lawrence, s'était montré assez austère ; le peuple gardait de lui le souvenir désagréable d'un homme qui rechignait à la dépense, même quand elle était nécessaire.

Le comte de Mayo et sa femme, en s'installant dans le palais du vice—roi, avaient apporté avec eux gaieté et chaleur. L'équipe des aides de camp avait été entièrement renouvelée et rajeunie : elle se composait désormais de personnalités pleines d'esprit et de bonne volonté, ce qui rendait à tous la vie beaucoup plus facile.

Dès son arrivée, Michael fut enchanté de l'ambiance qui régnait au palais et en ville. Le nouveau vice—roi avait été considérablement aidé par le changement de gouvernement qui s'était produit à Londres tandis qu'il gagnait Calcutta. Lui—même était conservateur, comme Disraeli, et le nouveau gouvernement, dirigé par Gladstone, était libéral. Cela aurait pu être embarrassant ; ce fut tout le contraire. En effet, il apparut que les libéraux n'avaient aucune envie de se mêler des affaires indiennes. De sorte que le vice—roi avait les mains libres : il pouvait agir à sa guise. À Londres, on avait ricané en apprenant sa nomination. Comment ferait—il pour diriger un pays aussi vaste ? Il n'en aurait pas la capacité ! Mais le nouveau vice—roi avait appris le métier au temps où il dirigeait avec beaucoup de talent son domaine irlandais, et entretenait avec les paysans des relations franches et honnêtes ; cette expérience lui fut d'une grande utilité et contribua à faire de lui un souverain exceptionnel.

Au premier plan de ses préoccupations venait la famine. Ce fléau qui sévissait aussi en Irlande, où certaines régions étaient frappées par une terrible misère, ne lui était pas inconnu. Il tenait également à voir l'Inde se doter d'écoles, d'hôpitaux, de dispensaires, de voies ferrées, de canaux, de routes — en somme de tout ce qui contribuait à la prospérité d'un pays moderne.

Mais il voulait aussi connaître l'Inde pour sa propre gouverne, et c'était une autre raison pour laquelle il avait invité son jeune cousin à venir le rejoindre. Beaucoup de ses déplacements dans le pays avaient lieu à cheval, et il ne voyait pas qui serait mieux à même que Michael de lui servir de compagnon de route, quand il s'agissait de parcourir la bagatelle de 80 miles par jour. Et puis Michael apprendrait ainsi à commander aux hommes avec le même talent que son cousin. Le vice—roi avait précisé dans sa lettre quelle était la qualité première qu'il recherchait chez son équipier : « L'enthousiasme ! L'enthousiasme qui fait qu'un homme a envie d'accomplir des progrès, et de se donner les moyens de ses ambitions. »

Michael ne fut pas long à développer cette qualité. Bientôt il se montrait aussi plein d'énergie que son cousin. Il se vit même confier des missions que les autres aides de camp du vice—roi n'auraient jamais eu la volonté ni l'intelligence d'entreprendre.

Pendant les quatre premières années de son règne, tout se passa au mieux pour le vice—roi. Il lui restait encore deux ans à faire avant de rentrer au pays, mais il était déjà considéré comme le souverain le plus doué, le plus aimé et le plus efficace de tous. Nous étions alors en février 1872. Mayo, qui devait partir en voyage afin de ratifier les accords de Port Blair, voulait en profiter pour visiter toutes les îles Andaman.

C'était le travail des aides de camp, de veiller à ce que les mesures de sécurité les plus rigoureuses soient observées, et que tout soit parfaitement en ordre.

Après les entretiens officiels et les activités protocolaires, le vice—roi visita les îles, comme il l'avait prévu. À la fin de l'après—midi, il voulut voir aussi l'île principale, et même escalader le mont Harriet. Tout le monde était épuisé. Seul Michael manifesta l'envie de le suivre dans cette entreprise. L'escalade était ardue; il fallait grimper à une hauteur de plus de mille pieds. Les deux hommes refusèrent les poneys et atteignirent à pied le sommet de la montagne. Là, exténués et heureux, ils passèrent une dizaine de minutes à admirer le coucher de soleil.

— Que c'est beau ! disait le vice—roi. C'est vraiment magnifique !

Le temps de redescendre et de regagner le front de mer, la nuit était tombée. La chaloupe qui devait ramener le vice—roi à bord de son navire était amarrée à la pointe de la jetée. Les porteurs de torches lui ouvrant la voie, le vice—roi s'avança entre Michael et le préfet des Andaman. À l'instant où il se préparait à monter à bord de la chaloupe, le préfet lança un ordre. Les gardes qui formaient un cordon sur la jetée ouvrirent le rang pour le laisser passer. Ils n'eurent pas le temps de refermer le rang : un Indien de haute taille se précipita par l'ouverture et bondit sur le vice—roi « à la manière d'un tigre », comme devait le raconter un témoin. Le vice—roi fut frappé de deux coups de couteau à l'épaule.

Aussitôt le criminel fut maîtrisé, mais le vice—roi titubait au bord de la jetée. Bientôt il s'écroula. L'eau était peu profonde ; le vice—roi se redressa en disant :

— Ils ont osé !

Et sur ces mots il s'effondra de nouveau; le dos de son habit était rouge d'un sang qui déjà se mêlait à la mer.

On le transporta à bord de la chaloupe, mais le temps de rejoindre le navire, il avait rendu l'âme.

Pour Michael, ce fut un véritable choc. Il n'arrivait pas à croire à ce qui venait d'arriver. Cet homme qu'il avait aimé et admiré... Cet ami qui l'encourageait toujours d'un : « Allons, Michael ! Ensemble, nous y arriverons ! » Comment était—ce possible ?

Cet événement n'était que le début d'un long cauchemar.

Après les funérailles, Michael n'eut d'autre envie que de retourner là où étaient ses souvenirs, là où il avait vécu les meilleures années de sa vie. Il décida de rentrer au pays. Après avoir fourré à la hâte tout ce qu'il possédait dans une malle, il s'embarqua sur le premier bateau en partance pour l'Angleterre.

Ce fut un tout autre voyage qu'à l'aller. Le canal de Suez était désormais ouvert, et il n'était plus nécessaire de contourner l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance: les navires modernes ne mettaient plus que dix-sept jours pour aller de Bombay à Brighton.

Durant la traversée, les pensées de Michael étaient encore accaparées par la mort du vice-roi; pour lui, cet homme avait bel et bien été un « souverain modèle », comme devait le déclarer plus tard un de ses successeurs. Mais il s'agissait d'une pauvre consolation, car il avait perdu son meilleur ami, et l'épreuve le laissait profondément meurtri. Rencontrerait-il jamais quelqu'un d'autre capable d'éveiller son enthousiasme et son sens de la gaieté comme le comte de Mayo ?

Cependant le temps accomplissait son œuvre. Et quand le navire atteignit Brighton, Michael sentit que sa douleur lui laissait un peu de répit. À présent il lui fallait songer à l'avenir. Il pensait à son domaine, à son château. Dans son Oxfordshire, il pourrait se consoler définitivement. C'est là qu'il était né, là qu'il avait grandi : rien n'aurait changé, car le temps n'avait pas de prise sur des lieux aussi magiques. Il croyait voir déjà les serviteurs, surpris et incapables de cacher leur émotion, venir à sa rencontre en lui lançant d'affectueux : « Bonjour, Monsieur le comte ! Quel bonheur que vous soyez de retour ! » Et puis il y avait ses chevaux, les écuries avaient été créées par son père — de merveilleuses écuries.

Michael, qui avait quitté les Indes précipitamment, n'avait eu le temps de prévenir personne de son arrivée. Une journée lui suffit pour couvrir à bord d'une voiture de poste la distance entre Brighton et Londres. Là, il monta dans un train pour Oxford, où il loua de nouveau une voiture pour gagner le château de RayBurne. Il s'offrit pour cette circonstance exceptionnelle la meilleure des voitures, tirée par deux chevaux; moins d'une heure après avoir quitté Oxford, il franchissait l'entrée de son domaine.

Il eut d'abord la surprise de voir que le chemin était en fort mauvais état, apparemment non entretenu et même laissé à l'abandon. Mais cette première impression s'effaça quand il vit apparaître entre les arbres la silhouette majestueuse du château bien-aimé, si élégant, si émouvant à l'approche du crépuscule.

Le corps du bâtiment datait du XIII^e siècle, mais chaque génération de RayBurne y avait ajouté sa marque personnelle et de multiples aménagements, chaque fois dans le style de l'époque. La dernière intervention datait du XVIII^e siècle, quand le dixième comte du nom

en avait entièrement restauré la façade. La partie originelle de l'édifice se détachait encore à l'extrémité de celle—ci, et l'asymétrie de l'ensemble donnait l'impression d'une œuvre d'une grande beauté, indifférente aux outrages du temps. Ce travail avait été confié aux frères Adam qui comptaient parmi les architectes les plus célèbres du Siècle des Lumières.

À présent le soleil qui commençait à décliner baignait d'une chaude clarté les hautes fenêtres à meneaux, et le jeune comte se sentit envahi par un immense sentiment de fierté. Même aux Indes, où pourtant abondaient les merveilles artistiques, il n'avait pu admirer un palais d'une beauté aussi exquise. Et ce chef—d'œuvre était sa demeure, la demeure de ses ancêtres.

La voiture de poste franchit le pont qui enjambait le lac, puis traversa la cour d'honneur pour se diriger vers le grand escalier de pierre marquant l'entrée du château.

Le comte descendit de voiture et paya le cocher qui se vit gratifié d'un généreux pourboire. L'homme le remercia. Et comme en retour il lui faisait compliment pour sa propriété, Michael, tournant les yeux vers l'escalier, eut une nouvelle surprise: les marches étaient couvertes de mousse et l'herbe poussait entre les pierres. Le comte fut pris d'une soudaine inquiétude. À la distance où il était à présent, il pouvait voir que plusieurs fenêtres avaient les vitres brisées. Il remarqua aussi que la porte de l'entrée principale était entrouverte, chose totalement inhabituelle.

Après un dernier au revoir, le cocher fouetta ses bêtes et la voiture disparut en direction du lac. Michael se dirigea alors vers le château. Poussant la porte, il pénétra dans le hall. C'est alors qu'il fut cloué sur place par le spectacle qui s'offrait à lui.

Le grand hall, naguère si riche, si beau, si chargé de splendeurs accumulées au cours des siècles, était à présent si sale que la poussière donnait à toutes choses une apparence sinistre. L'immense cheminée était pleine de cendres, ce qui contribuait à faire régner dans la pièce —une atmosphère chargée d'ennui et d'abandon. C'était une véritable désolation.

Le comte fit quelques pas; il semblait n'y avoir pas âme qui vive dans toute la demeure. D'habitude, il s'en souvenait parfaitement, on trouvait toujours dans le hall, pour accueillir les maîtres et les visiteurs, deux valets en livrée. Et le majordome était à portée de voix, prêt à accourir au premier appel.

Michael se dirigea lentement vers la cuisine. Là, il trouva les Marlow, qu'il connaissait depuis sa plus tendre enfance. Marlow était le majordome, et sa femme, la cuisinière. C'est eux qui lui apprirent la vérité.

Depuis que le jeune comte était parti pour les Indes, Basil Burne

administrait le domaine de la façon la plus détestable qui se puisse imaginer. Il économisait sur tout. Rien, jamais, ne méritait la dépense d'un penny ! D'ailleurs il avait congédié presque tout le monde, non seulement au château proprement dit, mais dans tout le domaine.

La bonne vieille Mrs. Marlow parlait avec des sanglots dans la voix :

— On n'en croyait pas nos yeux, Monsieur le comte ! Tous les jours que Dieu faisait, je priais pour que vous reveniez des Indes ! Et pour que vous chassiez cet affreux personnage !

— Nous le regardions conduire votre domaine à la ruine, ajouta Marlow d'un air désespéré. Et nous ne pouvions rien faire !

Michael apprit que l'oncle Basil avait mis dans sa poche tout l'argent qui lui était confié. Et, profitant de la charge d'attorney, il était même allé jusqu'à vendre à son profit les actions de la famille ! Sans parler des objets de valeur cédés pour une bouchée de pain. Heureusement, certains, plus précieux, avaient pu être épargnés : ceux qui ne pouvaient en aucune façon être vendus et devaient obligatoirement demeurer dans le patrimoine familial. Mais Michael s'aperçut avec horreur qu'avaient disparu nombre de souvenirs qui lui venaient de sa mère, de même que la magnifique collection de tabatières dont son père tirait tant de fierté.

Les Marlow avaient surveillé Basil du mieux qu'ils avaient pu. Mais ce dernier les avait traités durement.

— Vous pouvez rester au château, leur avait-il lancé, mais sans gages ! Votre salaire, ce sera le gîte et le couvert. Et estimez-vous bien payés !

Michael en resta sans voix.

— Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? continuait de gémir le pauvre vieux majordome. C'était ça ou partir. Et où serions-nous allés ?

— Si vous saviez comme je l'ai imploré, enchaîna Mrs. Marlow. Mais il ne voulait rien entendre ! À croire qu'il était devenu sourd, Monsieur le comte. Et vers qui se tourner pour demander de l'aide ?

— Mais je ne sais pas, moi ! s'écria soudain Michael. Vers le pasteur, par exemple ! Que disait-il de tout cela, lui ?

— Le pasteur ? répondit la cuisinière. Quand il est venu voir ce qui se passait au château, vous étiez parti pour les Indes depuis un an. Et ce fut pour s'entendre annoncer par Mr. Basil que son écot ne lui serait plus payé. Il a dû s'en aller, lui aussi. Le pauvre...

— Ne me dites pas que l'église est fermée !

— Au début, reprit Mr. Marlow, ils ont envoyé un pasteur d'une autre paroisse, une fois par mois. Puis ça s'est arrêté. Aujourd'hui, je ne saurais même pas vous dire qui a la clef de l'église.

Le jeune comte passa la plus mauvaise nuit de son existence. Et dès l'aube, le lendemain, il s'avisa d'aller à Oxford rendre visite au notaire

de son père.

Mais au moment de se mettre en route, il ne trouva dans les écuries — autrefois si riches et bien entretenues ! — que les trois chevaux dont Basil se servait pour son propre usage, sans doute, depuis qu'il gérait les affaires du domaine. Les pauvres bêtes étaient vieilles et fatiguées, mal nourries selon toute apparence. Wicks, qui avait été jadis le cocher de son père, regarda son jeune maître d'un air consterné.

— Il va falloir y aller au pas ! dit-il.

Ce qui ne fit qu'ajouter à l'angoisse de Michael.

En effet le voyage jusqu'à Oxford fut interminable, et Michael était si furieux lorsqu'il se présenta chez le notaire, qu'il dut faire un violent effort pour se maîtriser.

Mais le notaire était un vieillard, et Michael eut tôt fait de se rendre compte qu'il avait été complètement abusé par Basil. Le bonhomme le regardait par-dessus son bureau, l'air dépassé par les événements.

— Basil Burne m'a dit que le marché des changes traversait une mauvaise passe, dit-il. Le cours des actions dans lesquelles votre père avait investi des fonds s'est effondré. C'est du moins ce qu'il prétendait... Il faisait ce qu'il pouvait, disait-il, et ce qu'il pouvait, c'était réaliser des économies.

— Est-ce que vous vous rendez compte, répliqua Michael d'un ton peu amène, que les retraités du domaine n'ont pas été payés depuis des lustres ? Ils doivent être au bord de la famine !

— Je l'ignorais. Monsieur le comte. Et comment aurais-je pu le savoir ? Quand la nouvelle de la mort du vice-roi est parvenue au château, Mr. Basil Burne a commencé à penser que vous seriez bientôt de retour...

— Et il s'est dépêché de faire main basse sur ce qu'il n'avait pas eu le temps de voler ! s'écria Michael.

— Il est parti pour l'Amérique. Un pays fort lointain, et fort vaste. Aller le chercher jusque là—bas risquerait de vous coûter cher...

— Je n'en ai certes pas l'intention, conclut Michael d'une voix où perçait l'amertume.

Et sur ces mots il quitta l'étude. Il rejoignit Wicks qui l'attendait au-dehors.

Sur la route du château, il eut le temps de ruminer son désespoir et de chercher un moyen de se sortir d'une situation qui menaçait de tourner à la catastrophe. Son retour des Indes lui avait coûté assez cher, et il avait dû, avant de s'embarquer, faire face à de nombreux frais. Si bien qu'il était arrivé en Angleterre avec en poche une somme tout juste raisonnable ; il comptait se remettre à flot grâce à son salaire de l'armée. À présent il était en train de s'apercevoir que son

compte en banque était à sec. Toute sa fortune — et c'était désormais une façon de parler — tenait en une vingtaine de livres.

— Comment vais—je m'en sortir ? ne cessait—il de se répéter à voix basse. Comment diable vais—je m'en sortir?

Il sentait qu'il devait agir, et au plus vite, mais il ne voyait absolument pas comment. C'est alors qu'il sentit auprès de lui comme une présence — celle de l'homme qu'il avait tant admiré. Le vice—roi, par—delà l'autre monde, semblait vouloir lui venir en aide, le guider... Il lui parlait :

— Ne désespère pas, Michael ! Réfléchis ! N'y a—t—il personne à qui tu puisses t'adresser? Il faut que tu viennes en aide à ceux qui dépendent de toi — c'est ton devoir...

Le comte n'avait pas manqué de remarquer, en traversant le village, que nombre de maisons avaient besoin d'être restaurées ; certaines toitures, en particulier, étaient en très mauvais état. On voyait aussi des vitres cassées, parfois les portes elles—mêmes étaient crevées. Il était évident que ces maisons n'avaient pas été entretenues depuis des années. On ne leur avait pas même donné un coup de peinture !

— Quand je pense qu'au temps de mon père, soupira—t—il, c'était un des plus jolis villages de toute la région ! Les gens qui venaient visiter le château en profitaient toujours pour admirer les maisons des gens qui vivaient sur le domaine, tant elles étaient belles.

À présent, il n'y avait pas d'autres termes pour qualifier le spectacle qui s'offrait aux yeux de qui traversait ses terres : *une ruine épouvantable*.

— Il faut que je trouve de l'argent ! s'exclama—t—il soudain. Il le faut !

Wicks, sur le siège du cocher, avait sursauté à ce cri qui résonna dans la campagne silencieuse comme un appel à l'aide.

C'est alors que Michael sut ce qu'il devait faire.

Le domaine voisin appartenait à lord Frazer, un homme richissime. Les Frazer étaient venus du Nord, après avoir amassé une fortune considérable dans la marine en tant qu'armateurs. Le père de l'actuel lord Frazer s'était pris un jour de dispute avec celui de Michael à propos d'un bois — un bois charmant, appelé le bois aux Moines, situé à la limite des deux propriétés. Le père de Michael prétendait que ce bois lui appartenait, comme il appartenait depuis toujours aux comtes de RayBurne. Mais son adversaire avait répliqué en produisant une vieille carte sur laquelle le bois aux Moines était indiqué comme faisant partie de l'autre domaine, à présent le sien.

Une lutte assez féroce avait opposé les deux hommes : chacun était convaincu d'être dans son bon droit et du bien—fondé de son opinion. Peu avant sa mort, le père de Michael avait dit à son fils avoir reçu de

bien méchantes lettres de leur voisin récalcitrant. Le vieux Frazer se plaignait que les gardes—chasse des RayBurne l'empêchaient de chasser sur ses terres. Michael croyait entendre encore son père tonner :

— Chasser sur ses terres ! Je voudrais bien voir ça ! Des terres qui sont la propriété des RayBurne depuis le XIII^e siècle ! Est—ce qu'il va encore me produire une carte pour essayer de me prouver le contraire ?

En Inde, Michael avait tout oublié de cette histoire. Mais à présent elle lui revenait en mémoire. Et une idée était en train de creuser son chemin dans ses pensées. S'il acceptait de céder à lord Frazer la parcelle qu'il revendiquait comme étant la sienne, peut—être ce dernier consentirait—il, en échange, à lui venir en aide pour remettre le domaine en état... Combien coûterait cette remise en état ? Il n'en avait présentement aucune idée. Mais il suffisait de réfléchir un peu. En Inde, le vice—roi lui avait montré comment s'y prendre, quand on voulait rendre fertiles des terres sur lesquelles rien ne poussait plus depuis longtemps. Là—bas, on apprenait bien aux indigènes à cultiver les champs et à élever du bétail, et quand on s'en donnait les moyens, on arrivait à lutter efficacement contre la famine. Pourquoi pas ici, dans l'Oxfordshire ? Le domaine de RayBurne, après tout, était beaucoup moins étendu qu'une province indienne.

Michael, s'adressant à Wicks, lui demanda de faire un détour par Watton Hall, la demeure des Frazer. Wicks, avec la familiarité des vieux domestiques, se tourna vers son jeune maître et répondit :

— Watton Hall ? Qu'est—ce que Monsieur le comte peut bien vouloir aller faire à Watton Hall ? On est en guerre avec eux depuis qu'ils sont arrivés dans le pays !

— Je sais, Wicks, je sais, fit Michael. Mais il m'est venu une idée. Une proposition qui pourrait intéresser lord Frazer.

Il savait que Wicks avait déjà deviné de quoi il retournait ; mais le vieux cocher ne fit pas d'autre commentaire.

Michael n'ignorait pas les efforts que les employés du domaine avaient dû fournir pour subsister après le départ de l'oncle Basil. Heureusement, le jardinier était resté, ne sachant où aller, ce qui leur avait permis à tous de se procurer des légumes. Ils avaient dû aller à la chasse, malgré leur grand âge, pour ajouter quelquefois un lièvre à leur ordinaire ; de temps en temps, la mort dans lame, ils avaient sacrifié un canard attrapé sur le lac. Les cygnes, eux, étaient partis depuis longtemps ! En vérité, depuis que Basil Burne avait interdit qu'on leur donne à manger.

À présent Basil était de l'autre côté de l'Atlantique ; et il y avait fort à parier qu'il se souciait comme d'une guigne de ce qu'il advenait de ceux qu'il avait laissés dans le besoin et le plus sinistre abandon.

Tandis que Wicks prenait la direction de Watton Hall, Michael songea qu'il fallait parer au plus pressé. Dans l'immédiat, on devait payer les employés et se débrouiller pour nourrir leurs enfants. On ne pouvait pas laisser le village s'enfoncer davantage dans la famine. Ceux qui travaillaient encore n'avaient pas reçu de salaire depuis que Basil avait appris que Michael s'apprêtait à rentrer au pays ! Cela faisait pas mal de temps. Quel scandale ! Le jeune comte n'arrivait pas à s'en remettre. Une telle honte sur ses propres terres ! Et lui qui, pendant ce temps, vivait heureux aux Indes, sans même imaginer la détresse de ces gens ! Lui qui voyageait pendant que ses champs étaient livrés aux mauvaises herbes et son château à la ruine !

Wicks tourna pour emprunter le chemin qui menait tout droit à Watton Hall. On était sur les terres de Frazer, maintenant. Michael enrageait de voir à quel point la propriété de son voisin était belle et bien entretenue. Les deux maisons de gardiens, récemment repeintes, resplendissaient derrière leurs barrières d'acier dont les pointes dorées miroitaient au soleil. Oh ! Watton Hall ne pouvait rivaliser avec le château de RayBurne, mais c'était une belle gentilhommière, vaste, et qui avait un certain cachet. Elle devait remonter aux premières années du règne de la reine Anne. Comme l'attelage franchissait le portique, Michael songea que sa visite n'allait pas manquer de plonger lord Frazer dans une grande surprise. Lui—même, sans être vraiment nerveux, se sentait un peu mal à l'aise. Pour se donner du courage, il songea au vice—roi, son modèle de toujours. Lui, parvenait toujours à ses fins, quels que soient les obstacles qui se dressaient sur sa route. Cette qualité, d'ailleurs, était loin d'échapper aux femmes, qui aimaient à vanter ce qu'elles appelaient son charisme, son magnétisme — rien d'autre, en fait, que l'art de séduire.

Tous ceux qui l'approchaient étaient frappés par sa décontraction. Il vous mettait tout de suite à l'aise sans toutefois vous pousser à la familiarité, en fait sans jamais se départir d'une dignité de bon ton. On pouvait dire que ses collaborateurs l'aimaient, autant pour sa gentillesse que pour son efficacité.

— Ah ! si le comte de Mayo était là ! soupira Michael. Comme cette démarche auprès de lord Frazer serait facile !

Un instant plus tard il s'apprêtait à franchir la porte de Watton Hall. L'élégant majordome qui se tenait à l'entrée ne put cacher une certaine surprise, laquelle était partagée, semblait-il, par les deux valets en faction dans le hall. À l'un d'eux, le comte tendit son chapeau. Puis il emboîta le pas au majordome qui le conduisit le long d'un large et sombre couloir menant à une pièce haute de plafond et aux murs couverts de livres, la bibliothèque de lord Frazer ou son cabinet d'étude. Le majordome s'inclina. Assis derrière un imposant bureau, le maître des lieux observait son visiteur d'un air intrigué ; le

coupe—papier avec lequel il jouait distraitement était en or, comme l'encrier et le porte—plume qui se trouvaient devant lui.

— Le comte de RayBurne, annonça le majordome d'une voix ferme.

Lord Frazer manifesta son étonnement par un froncement de sourcils. Puis il se leva avec lenteur. Michael s'approcha du bureau. Lord Frazer lui tendit la main en disant :

— Je pensais bien que vous reviendriez au bercail après la disparition du vice—roi.

— Le comte de Mayo et moi étions très liés, répondit Michael. Lui mort, je ne voulais pas rester aux Indes.

Il marqua une pause, puis reprit :

— Et à présent me voici. J'ai besoin de votre aide, milord.

Le regard de lord Frazer se fit plus intrigué encore ; Michael y surprit aussi une étincelle de satisfaction. Lord Frazer, sans un mot, indiqua une chaise devant la cheminée. Michael y prit place et son hôte vint s'asseoir auprès de lui. Pesant chacune de ses paroles, il dit :

— J'imagine que vous ne vous attendiez pas à retrouver votre domaine dans cet état...

— Je suis horrifié, répondit Michael. Comment peut—on se conduire d'une manière aussi abjecte ? Et un homme qui porte mon nom, encore !

— Votre oncle était gourmand, mon cher. Quand j'ai su ce qui se passait chez vous, je me suis demandé pourquoi personne ne prenait la peine de vous alerter.

— Cela peut paraître surprenant, en effet. Mais mon oncle disait que je lui avais donné carte blanche. Ce qui, du reste, était la vérité.

— Je me suis laissé dire qu'il avait filé en Amérique ?

— C'est ce que le notaire m'a dit. J'ai constaté aussi qu'il était parti avec mon argent. Il ne m'a pas laissé un penny...

— Oh ! je savais qu'il agirait ainsi.

Michael eut envie de demander à lord Frazer pourquoi il n'avait pas cru devoir le prévenir, puisqu'il semblait si clairvoyant... Mais il jugea cette remarque imprudente et la repoussa. Au lieu de quoi, il dit :

— Écoutez, milord... Vous êtes mon voisin. Je suis venu vous demander de faire preuve de compréhension. Pouvez—vous m'aider ?

Lord Frazer se taisait. Peut—être était—il moins hostile qu'il ne l'avait imaginé... Michael se dépêcha de reprendre :

— En échange de votre aide, je pourrais vous offrir le bois aux Moines. Depuis toujours votre famille en revendique la propriété...

Il marqua une pause et reprit sans cesser d'observer les réactions de son interlocuteur :

— C'est une proposition, milord. Faites—moi confiance, prêtez—

moi l'argent dont j'ai besoin pour sortir mes gens de la famine et remettre les fermes en état de fonctionner. Je vous donne ma parole, ma parole d'honneur, de vous rembourser dès que possible.

Michael espérait avoir trouvé, pour arriver à ses fins, les paroles convaincantes qui lui gagneraient la confiance de lord Frazer. Il espérait même plus: après tout lord Frazer pouvait apprécier la proposition sous l'angle d'une bonne affaire à réaliser, alors il n'hésiterait pas à se montrer généreux...

Un lourd silence régnait à présent entre les deux hommes. Lord Frazer paraissait réfléchir. Il soupira, puis reprit :

— Avez—vous une idée de la somme dont vous avez besoin ?

— J'ai besoin de tout ce que vous pourrez consentir à me prêter, répondit Michael. Les retraits du domaine n'ont pas touché leur pension depuis que Basil a appris que j'étais en route pour l'Angleterre. Des pensions qu'il avait d'ailleurs réduites de moitié.

Michael sentait la colère l'envahir quand il pensait à la conduite de son oncle et aux malheureux qu'il avait précipités dans une misère atroce. Maîtrisant sa fureur, il poursuivit :

— Quant aux jeunes, il s'est purement et simplement débarrassé d'eux ! Quelques—uns ont dû s'exiler dans d'autres régions pour y trouver du travail. Les autres, ceux qui sont restés, ont essayé de survivre tant bien que mal près de mes champs laissés à l'abandon, en chassant ce qu'ils pouvaient. C'est pourquoi il n'y a plus de cerfs dans le parc, comme vous le savez peut—être...

— On m'a dit qu'ils en avaient tué plusieurs. Mais c'étaient de jeunes bêtes. Ils n'ont pas dû en tirer beaucoup de viande.

Michael se mordait les lèvres à l'idée d'un gâchis que son interlocuteur, lui semblait—il, ne pouvait s'empêcher de regarder avec un certain plaisir. Mais en même temps il comprenait. Pour lord Frazer, de quoi s'agissait—il ? D'un malheur qui frappait une famille ennemie.

— Vous savez sans doute, reprit Michael, que le château lui—même est en très mauvais état. Il n'a pas été entretenu depuis mon départ. Basil avait renvoyé les domestiques.

— Je sais, je sais, soupira lord Frazer.

— Les chevaux ont été vendus. Vous souvenez—vous de l'écurie ? Mon père en tirait une grande fierté...

De nouveau un éclair de satisfaction se peignit sur les traits de lord Frazer. Michael avait de plus en plus de mal à maîtriser sa colère.

— Bien ! fit—il soudain. Si vous refusez de m'aider, alors il ne me reste plus qu'à prendre congé. J'irai à Londres. Je m'adresserai à de vieux amis. Ce ne sera pas facile, car je ne les ai pas vus depuis de longues années...

Il regarda lord Frazer un instant, puis reprit vivement:

— Votre domaine tourne à merveille, milord. Vous êtes mieux placé que quiconque pour juger de la situation où je me trouve aujourd'hui...

— Oh ! je comprends, admit lord Frazer. Sûr que je comprends. Vous savez, la conduite de votre oncle a beaucoup fait parler dans le pays. Et cela dès les semaines qui ont suivi votre départ.

Michael n'avait pas pensé à cela. Il fronça les sourcils mais s'abstint de commenter cette information. Lord Frazer continuait :

— Croyez—moi, ce ne sera pas la peine d'aller demander l'aumône à nos voisins. Le Lieutenant, tenez ! Un des hommes les plus riches de tout l'Oxfordshire. Eh bien ! quand on fait la quête à l'église, il ne donne presque rien.

Michael, au souvenir du Lieutenant, ne put retenir un sourire. C'est vrai : l'homme était le plus riche et le plus avare de toute la région...

— Il y aurait bien sir William Forrester, poursuivit lord Frazer. Mais il a eu pas mal d'ennuis, ces derniers temps. Son fils lui coûte cher : il joue et il perd. Toute sa fortune risque d'y passer, s'il le laisse poursuivre ses extravagances. Ce n'est pas le moment de venir lui demander un prêt !

Michael, qui passait mentalement en revue tous les habitants de la région, se demandait lequel était capable d'un geste généreux. Il avait vécu là toute son enfance, et c'était la première fois qu'il se posait une telle question. En Inde, il avait pris l'habitude d'accepter les gens tels qu'ils étaient, sans s'intéresser à leur compte en banque.

Il y eut de nouveau un silence, puis Michael entreprit de plaider une fois de plus sa cause :

— Aidez—moi, milord. Si vous le pouvez, aidez—moi. Il ne s'agit pas que de ma personne. Là, tout près de chez vous, il y a des gens qui vont bientôt mourir de faim...

Lord Frazer quitta sa chaise et se tourna, présentant son dos à la cheminée. Il n'était pas très grand. Michael, par esprit de contraste, songea au comte de Mayo et au jour où ils avaient fait ensemble l'ascension du mont Harriet. À présent, c'était d'une autre ascension qu'il s'agissait, d'une autre épreuve... Mais il fallait tenir ! Pour ceux qui vivaient sur ses terres, pour ces enfants affamés qu'il avait aperçus tout à l'heure en traversant le village. Des enfants si pâles, aux yeux agrandis par l'angoisse. Il avait beau se dire qu'ils étaient moins malheureux que ceux qu'il avait vus en Inde, leur souffrance lui était insupportable. Si le malheur des adultes était une chose atroce, pire encore était celui des innocents. Il lui fallait trouver le courage de les tirer d'affaire. C'était son devoir. Et s'il devait s'humilier pour parvenir à ce but, eh bien ! il irait jusqu'à le faire.

Il avait l'impression qu'une tempête venait d'éclater sous son crâne. Il répéta :

— Aidez—moi, milord. Je suis au désespoir. À qui d'autre que vous puis—je m'adresser ?

Il devait, pour formuler ces mots, puiser de l'énergie dans les dernières profondeurs de son âme.

Je dois sauver ces malheureux, ne cessait—il de se dire intérieurement, espérant ainsi aller au terme de la mission qu'il s'était fixée. Ce sont des gens qui ont servi mon père et ma mère, comme leurs parents avaient servi mes grands—parents. Il faut sauver le château de la ruine, il faut sauver le domaine — et il me faut me sauver moi—même !

Lord Frazer observait son interlocuteur sans piper mot, comme pour laisser planer intentionnellement dans la pièce un insupportable silence. Au bout d'un moment, il se dirigea vers son bureau, dont il ouvrit un tiroir. Il y plongea la main et en tira une carte qu'il déroula à terre aux pieds du jeune comte.

C'était une carte de grandes dimensions qui semblait couvrir les deux domaines. Le domaine de Michael était à gauche, celui de Watton Hall, plus petit, se trouvait à droite, bien délimité par un trait assez fort. Jamais encore Michael n'avait vu cette carte ; elle devait avoir été dressée récemment par lord Frazer. Il en eut la certitude quand il vit qu'y figuraient un certain nombre de maisons récentes, construites peu avant son départ pour les Indes.

— J'ai fait établir cette carte il y a peu de temps, confirma lord Frazer. Je trouvais intéressant de pouvoir comparer les deux propriétés. Là, vous avez le bois aux Moines, voyez—vous. Juste à la frontière de votre domaine et du mien. La pomme de discorde entre nos familles...

— Elle pourrait ne plus exister, milord. Je vous ai fait une offre. C'est tout ce que j'ai à mettre dans la balance. Le reste de mes biens est scellé et ne peut sortir de la famille.

Une certaine amertume perçait dans sa voix, mais devait—il se mépriser d'être venu demander l'aumône ? Après tout, il agissait pour sauver les siens et le domaine de ses ancêtres ! En même temps, il voyait bien que son voisin tirait un plaisir manifeste de la situation. Le père s'était montré si obstiné ! A présent, il tenait le fils en son pouvoir. C'était la première fois qu'il pouvait peser de tout son poids sur cette affaire.

Michael, une fois encore, songea au vice—roi. Comment s'y prendrait—il, lui si doué, si fin, si habile ? Il userait de son charme. Il ferait bonne figure. Il afficherait un paisible sourire. Sans jamais céder sur la dignité et les bonnes manières.

Cette idée encouragea Michael qui reprit :

— Qui sait, milord, si nous ne devrions pas nous associer ? Oh ! si ce n'est pas aujourd'hui, dans ces terribles circonstances, ce sera peut

—être plus tard...

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire, mon cher. J'ai une idée en tête, figurez—vous. Une idée à laquelle je songe depuis pas mal de temps.

— De quoi s'agit—il ?

— De réunir nos propriétés. Huit mille acres de bonne terre...

— Réunir nos propriétés ! s'exclama Michael, parfaitement stupéfait. Vous ne parlez pas sérieusement ?

Mon père, s'il a entendu cela, a dû se retourner dans sa tombe ! se dit—il par—devers lui. Unir notre propriété à celle de lord Frazer ! Et pourquoi pas marcher sur la lune ? Lui qui s'est battu jusqu'à son dernier souffle pour garder le bois aux Moines...

Mais Michael songeait aussi que ce fameux bois aux Moines était peut—être la solution qui allait permettre de nourrir à nouveau les retraits du domaine et ces enfants qui criaient famine...

Lord Frazer reprit d'une voix lente, comme s'il voulait peser chacun de ses mots :

— Voici ma décision, mon cher. Je vais vous remettre vingt—cinq mille livres. Ainsi vous pourrez commencer à mettre de l'ordre dans toute cette pagaille, œuvre de votre oncle.

Michael se raidit. Ce qu'il venait d'entendre lui avait coupé le souffle. Mais était—il sûr d'avoir bien entendu ? Lord Frazer continuait :

— Quand vous aurez dépensé cette somme, je vous en redonnerai autant. Vous n'aurez qu'à me dire quand vous en aurez besoin...

— Mais... commença Michael, abasourdi.

Lord Frazer l'interrompit d'un geste.

— Attendez ! dit—il. Il y a une contrepartie.

— Laquelle ? balbutia Michael.

— En échange de mon offre, je désire que vous épousiez ma fille.

Un instant, Michael se demanda s'il n'était pas en train de rêver. Soudain, d'une voix qu'il eut lui-même de la peine à reconnaître comme étant la sienne, il s'écria :

— Vous désirez que j'épouse votre fille ?

— C'est bien ce que j'ai dit, confirma lord Frazer. Je pense qu'il s'agit d'une excellente idée. Pour vous, ce serait extrêmement commode : les deux domaines seraient réunis.

Michael essayait de rassembler ses esprits, et en même temps de s'imaginer épousant la fille de lord Frazer dans le but de réunir les deux propriétés... Tout cela était d'un inattendu ! C'était totalement irréal... Le mariage ? Il n'y avait encore jamais songé. Quant à Ansella, la fille de lord Frazer, elle était, paraît-il, très jeune ! Et les jeunes filles, s'il en croyait son expérience, étaient les personnes les plus ennuyeuses de la terre.

En Inde, où il occupait ses loisirs de toutes sortes de manières, il lui était arrivé de fréquenter les stations de sports d'hiver à la mode, comme Simla. On y rencontrait des femmes oisives, souvent très belles, très séduisantes, pour la plupart déjà mariées. Elles prenaient un peu de bon temps, loin de leurs époux restés dans les villes surpeuplées, avec l'espoir qu'on ne leur poserait pas trop de questions au retour. Cette station du Nord était connue pour servir de décor à nombre de liaisons clandestines, généralement secrètes et éphémères. Michael n'avait pas toujours refusé les occasions qui s'étaient présentées : l'homme a ses faiblesses, qu'il faut savoir accepter. À dire vrai, il avait même bien profité de ces aventures offertes par le hasard, et quand il n'était pas entraîné par le vice—roi dans quelque mission d'importance à l'autre bout du pays, on le voyait souvent s'afficher avec une femme attirante.

Dans une partie reculée de son esprit, il savait depuis longtemps qu'il lui faudrait un jour songer à prendre femme et à avoir un héritier, mais c'était une idée dont il n'avait jamais voulu se soucier. Après tout, il n'avait que vingt—sept ans. Il n'y avait aucune urgence. Le problème, si c'en était un, pouvait encore attendre une bonne dizaine d'années avant de trouver sa solution.

Et voilà qu'il était soudain confronté à cette question, alors qu'il ne

s'y attendait pas le moins du monde ! Et pas avec une femme dont il était amoureux, qui l'attirait, ou pour laquelle il éprouvait de l'affection ! Non. Il était confronté à cette question par l'existence d'une jeune fille qu'il n'avait jamais vue. En d'autres circonstances, il aurait trouvé la situation comique. Mais ce jour—là, dans le cabinet de lord Frazer, elle avait quelque chose d'affreux.

Il eut soudain l'impression de détester son voisin, autant, sinon plus, que l'avait haï son propre père. Est—ce qu'il pourrait jamais aimer la fille d'un individu aussi abject ? Ce n'était pas un mariage qui se profilait à l'horizon, c'était un véritable désastre !

Michael quitta son siège et s'approcha de la fenêtre. Le jardin de Watton Hall s'offrit à ses regards dans sa splendeur et sa perfection. Une pelouse aussi lisse que du velours, des massifs de fleurs aux couleurs éclatantes, des arbres vigoureux dont le feuillage scintillait sous les caresses de la lumière — l'œuvre de jardiniers qui étaient presque des artistes. Voilà ce que l'on peut s'offrir avec de l'argent ! pensa—t—il par—devers lui. Et il ne put retenir un soupir d'amertume en songeant à ses propres jardins en friche, envahis par les mauvaises herbes, où régnait une atmosphère de désolation. En fait, on avait cessé de les entretenir dès que Michael s'était embarqué pour les Indes. D'après les Marlow, tous les jardiniers avaient été jetés dehors. Seul le maître jardinier, Cosnat, était resté : il n'aurait su où aller, et rester, c'était limiter les dégâts.

Soudain Michael songea qu'il était là, à rêver devant la fenêtre, pendant que lord Frazer attendait et s'amusait sans doute de la bombe qu'il venait de lancer. Mais il ne trouverait rien à dire. L'autre l'avait mis dans le pire des embarras. Ce fut lord Frazer qui se décida à rompre le silence :

— Oh ! je sais que vous pouvez essayer de vous tirer d'affaire par vos propres moyens. Mais l'épreuve risque d'être dure...

Michael ne fit pas un geste, et ravala la réplique qui s'était présentée à ses pensées : « L'épreuve risque d'être dure, oui. Mais ce serait encore plus dur d'être soumis au bon vouloir d'un homme tel que vous ! » Et une fois de plus il eut envie d'appeler à l'aide le souvenir du vice—roi, son ami... Comment aurait—il réagi en pareille circonstance ? C'est alors qu'il vit apparaître dans ses pensées les petits villageois affamés aperçus tout à l'heure, tandis qu'il traversait ses terres. Jamais il ne pourrait oublier leurs joues maigres et leurs yeux dévorés par l'incompréhension. Au lieu de jouer, comme tous les enfants du monde, ils restaient assis sur le seuil des maisons en ruine, oisifs, exténués, la tête vide du moindre espoir. Le comte de Mayo aimait les enfants, songea Michael. Il avait aimé les petits Indiens comme il aimait son propre fils, le jeune Terence.

— Teny ! disait—il toujours. Je peux te faire confiance, n'est—ce

pas? Tu es capable de te tenir comme un homme ?

— Oui, papa ! répondait Terence, plein de fierté.

— Alors tu es autorisé à rester auprès de moi pendant que je travaille.

Michael revoyait avec émotion le visage heureux que l'enfant levait alors vers son père.

Le petit bonhomme était aussi très affectueux, jamais avare de tendresse et de baisers. Et son père le lui rendait bien. Quelle différence entre cet enfant, songeait Michael, et ceux qui meurent de faim à deux pas d'ici, sur mon propre domaine ! Est—ce qu'ils n'attendent pas de moi un effort ? Et même plus qu'un effort : un sacrifice ?

C'est alors qu'il se tourna vers lord Frazer en disant :

— J'accepte de faire la connaissance de votre fille, milord. Nous verrons si elle acceptera d'épouser un prétendant à moitié ruiné...

— Je ne me fais aucun souci sur ce point, répliqua lord Frazer sans la moindre hésitation. Nous sommes mardi. Le mariage aura lieu jeudi matin. Dans mon église. Vendredi, vos gens pourront acheter tout ce dont ils ont besoin. Et dimanche, la faim ne sera plus pour eux qu'un mauvais souvenir.

Michael n'en croyait pas ses oreilles.

— Pourquoi tant de précipitation ? parvint—il à dire. Ne croyez—vous pas que je devrais avoir un entretien avec votre fille avant de l'épouser ?

Lord Frazer s'assit derrière son bureau en disant :

— Écoutez, jeune homme: ou bien vous agissez comme je l'entends, ou bien vous cherchez un autre moyen de financer la remise en état de votre domaine. Est—ce clair ?

— Vous pensez vraiment ce que vous dites ? demanda Michael. J'ai de la peine à le croire...

— Je dis exactement ce que je pense, mon cher. Vous épouserez Ansell jeudi matin. Et dès que votre nom figurera sur le registre des mariages, vous recevrez votre chèque.

Et sur un ton plus sévère, il ajouta :

— Jusqu'à jeudi, vous vous nourrirez et vous nourrirez les vôtres avec ce que vous pourrez trouver sur vos terres. Bien peu de chose, il me semble.

Michael avait envie de le frapper. Mais il crut voir briller quelque part les yeux intelligents du comte de Mayo, et il songea à cette façon si particulière qu'avait le vice—roi de répondre par un sourire aux indécadences et aux insultes de ses adversaires. Cette pensée lui ayant redonné courage, il dit :

— Si c'est votre dernier mot, milord. Je n'ai pas le choix, et vous le savez. Une chose, cependant, si vous permettez...

Lord Frazer l'interrogea du regard.

— Voilà une bien étrange façon de marier sa fille. Ne soyez pas étonné si elle manifeste quelque déception...

— Ma fille a l'habitude de m'obéir, jeune homme. Et si vous voulez un conseil, faites—vous obéir de votre femme. Cela vous épargnera bien des ennuis. Un homme doit être le maître chez lui. N'oubliez jamais cela.

Michael eut envie de rétorquer qu'il n'était pas nécessaire, pour être le maître chez soi, de se conduire comme une brute, mais une fois encore il jugea prudent de garder ses réflexions pour lui. C'était peut-être navrant, mais les circonstances l'obligeaient à se taire. Lord Frazer le tenait en son pouvoir. Le piège venait de se refermer, auquel il n'avait aucun moyen d'échapper.

Michael avait l'impression de se trouver devant une cavité béante dans laquelle on était en train de le pousser et dont il ne pourrait plus ressortir. Était—ce vraiment la vérité ? La fille de lord Frazer... Il croyait déjà l'entendre prononcer les mots fatidiques : « Pour le meilleur et pour le pire, unis jusqu'à ce que la mort nous sépare... » Et tout son être se révoltait contre une aussi cruelle injustice. Pour lui—même, il n'aurait jamais accepté un mariage forcé. Car Michael, au fond, était un romantique. Il se souvenait que ses parents étaient tombés follement amoureux l'un de l'autre au premier regard. Il les avait vus filer le plus parfait amour, en espérant connaître un jour la même félicité. Puis, devenu adulte, il s'était demandé si le bonheur n'était pas en réalité une chimère. Ses parents avaient peut-être été une exception. Les femmes qu'il rencontrait lui inspiraient du désir, mais il n'avait jamais le sentiment d'avoir trouvé l'âme sœur, celle avec qui il était prêt à tout partager, celle avec qui il désirait s'engager « pour le meilleur et pour le pire ». Était—ce vanité de sa part ?

Michael se souvenait de ses aventures amoureuses. Nombreuses étaient les femmes qu'il avait connues, nombreuses étaient celles qui lui avaient offert les plus charmantes caresses. Elles—mêmes se montraient toujours impatientes d'être aimées de lui. Elles étaient si disponibles ! En fait, il lui arrivait de se dire avec un rien de cynisme qu'elles étaient prêtes à tout pour lui tomber dans les bras : elles pensaient en réalité à son titre, à ses propriétés, à ses richesses. Pouvait-il s'imaginer marié à une telle créature ? Non. Il fallait regarder la vérité en face. Beaucoup de ces femmes étaient devenues ses maîtresses dans l'espoir de faire un « beau mariage », et pas seulement parce qu'il leur plaisait.

Et puis il y avait eu toutes ces mères venues lui présenter leur fille en lorgnant le château de RayBurne ! C'en était presque indécent. Et voilà qu'avec lord Frazer, c'était la même chose. Jamais il n'aurait envisagé de faire de Michael son gendre s'il n'avait pas été comte de

RayBurne, nanti d'un domaine et d'un fabuleux château. Certes, Michael était présentement sans le sou, mais il appartenait à une grande lignée anglaise et restait à la tête d'une propriété considérable, reconnue comme l'une des plus magnifiques de la région.

Pourquoi faut-il que le sort s'acharne ainsi sur moi ? se demanda-t-il. Une fois encore lui apparurent les visages des enfants affamés, sales, désœuvrés, livrés au désespoir. Tel était le dilemme où le destin le poussait. Il fallait l'accepter.

En sortant de chez le notaire, tout à l'heure, il s'était demandé quand l'oncle Basil avait commencé à emballer les biens qu'il lui avait volés, avec l'idée de fuir en Amérique. Sûrement quand il avait appris la mort du vice-roi. En somme, les habitants du domaine étaient affamés depuis un mois. D'après le notaire, Basil avait filé deux semaines environ après que les journaux avaient mentionné la mort du comte de Mayo : deux semaines durant lesquelles il avait vendu les actions des RayBurne et soldé leurs comptes en banque. Sans parler des objets de valeur dont il s'était dessaisi à la hâte pour faire de l'argent.

L'argent de lord Frazer, se disait Michael, servirait aussi à cela : récupérer les objets qui avaient appartenu à sa mère. Mais ayant toute chose, il fallait restaurer les maisons des villageois. Elles menaçaient mine. Et puis il n'y avait pas que le village. Il y avait des fermiers aux quatre coins du domaine : tous avaient besoin de lui, à commencer par les retraits, qui avaient bien mérité de se reposer tranquillement après une vie de durs travaux dans les champs. Il croyait déjà voir briller les vingt-cinq mille livres de lord Frazer — vingt-cinq mille livres dont il savait déjà comment utiliser chaque penny.

Lord Frazer le regardait, attendant sa réponse, sûr d'avoir remporté une victoire. Michael ne pouvait refuser les termes du marché qu'il venait de lui imposer.

Le jeune comte, se tournant vers lui avec une dignité empruntée au vice-roi, fit face à son interlocuteur.

— Marché conclu, dit-il. Permettez-moi de vous remercier pour l'aide que vous avez la générosité de m'apporter dans ce moment difficile.

Ayant dit ces mots, il détourna les yeux : il n'avait aucune envie de contempler l'expression satisfaite de l'homme qui allait devenir son beau-père. Non sans quelque tristesse, il ajouta :

— Eh bien ! il ne me reste plus qu'à rentrer chez moi. Et à informer mes gens de la situation.

Il marqua une pause, puis reprit :

— J'imagine que vous avez prévu un mariage tout simple. Sans festivités.

— Sans la moindre festivité ! confirma lord Frazer. Je n'ai pas

envie que la nouvelle fasse le tour de la région !

Michael ne put retenir un mouvement de surprise. Lord Frazer ajouta :

— Vous pensez bien, jeune homme, que nos voisins ont eu connaissance des agissements scandaleux de votre cher oncle Basil. Quand ils apprendront que vous épousez ma fille, ils se diront que vous faites une bonne affaire, et que ce mariage n'est destiné qu'à vous permettre de vous redresser...

Michael savait que lord Frazer se trompait. Les RayBurne étaient connus dans toute la région pour leur honnêteté et leur respect du code de l'honneur, personne n'irait imaginer qu'ils puissent être devenus soudain assez cupides pour faire un mariage d'argent. Du reste, ce que pensaient les voisins importait peu en la circonstance. Michael savait combien son père aurait souffert de voir le domaine livré à l'abandon. Il savait aussi qu'il n'aurait jamais accepté de voir son fils épouser la fille de Frazer, si alléchant fût le marché.

A présent Michael regagnait sa propriété au rythme lent de ses chevaux exténués. Pouvais—je agir autrement ? se disait—il. Le compromis était odieux, mais on l'avait forcé à l'accepter. On ne lui avait pas laissé le choix. Soudain une violente angoisse le saisit... Et s'il allait devoir regretter toute sa vie la décision qu'il venait de prendre ?

— Deux jours de liberté, murmura—t—il. Il me reste seulement deux jours...

Deux jours pour réfléchir. Deux jours au terme desquels, peut-être, il trouverait le courage de retourner voir lord Frazer pour lui dire : « Désolé, milord, mais j'ai décidé de me débrouiller sans vous. »

La voiture traversait à présent le village. Apparurent les maisons aux toits crevés, aux murs lépreux... Dans quelle misère ces gens sont—ils obligés de vivre ! pensa—t—il. Ils ont besoin de moi !

Alors il ordonna à Wicks de prendre la direction d'une auberge : *Le Renard rusé*.

Il fallait faire un léger détour pour y parvenir, mais ils ne mirent guère de temps avant de voir se dresser la façade noir et blanc d'un établissement connu pour être le repaire favori de nombreux habitants du domaine. Dans la région, il était rare, après avoir quitté les champs, de rentrer à la maison sans faire une halte au *Renard rusé*, et cela même quand on n'avait pas les moyens de s'offrir la bonne bière du patron, un nommé Joe Higgins.

Non loin, se trouvait l'étang. Michael le reconnut tout de suite. Malheureusement, on n'y voyait plus un seul canard. Certainement avaient—ils tous fini leurs jours dans les assiettes des villageois.

Devant le café, assis sur des bancs en bois, trois hommes étaient tristement accoudés à la planche posée sur des tréteaux qui tenait lieu

de table. Devant eux il n'y avait aucune chope de bière, et ils n'avaient rien à fumer non plus ; le jeune comte savait bien que ce n'était pas dans les habitudes de ces gens, de rester le gosier sec et sans tabac. Mais enfin, *Le Renard rusé* était encore debout, et on devait considérer cela comme une chance.

Wicks tira sur les rênes pour arrêter l'attelage, et Michael descendit de voiture. D'un même mouvement, les trois hommes tournèrent la tête vers lui ; mais ils ne firent pas un geste ni ne prononcèrent un mot. Ils continuèrent d'afficher une mine sombre, et aucun ne le salua. Cela non plus n'était pas dans les habitudes du pays.

Michael passa près d'eux sans dire un mot et se dirigea vers l'intérieur de l'auberge, pensant y trouver Joe Higgins. Et en effet Joe était là. Mais Michael ne put s'empêcher d'être surpris en voyant qu'il n'était pas occupé à transporter des bouteilles ou à rouler des barils de bière. Joe était assis sur son vieux tabouret, l'air complètement désespéré.

Michael s'adressa à lui d'une voix très douce :

— Joe... je suis de retour au pays...

— Ouais, fit Joe. C'est ce qu'on m'a dit.

C'était à peine s'il avait tourné les yeux pour regarder son visiteur. Il reprit :

— Je suppose que vous êtes au courant de ce qui est arrivé.

— Je suis au courant, admit Michael. Je ne vous laisserai pas tomber. C'est pour cela que je suis venu vous voir. Je vais vous aider à remonter la pente...

— Nous aider ! s'exclama le tenancier. À l'heure qu'il est, il n'y a pas une âme dans le pays qui ne crève de faim ! Et pas moyen de rien trouver à se mettre sous la dent. Rien à boire non plus. Une vraie calamité. Jamais je n'aurais cru voir ça dans ma chienne de vie.

— Moi non plus. Mais nous allons nous en sortir...

— Et comment diable allez-vous vous y prendre ? Tout le monde sait que votre oncle, le diable l'emporte ! a fichu le camp aux Amériques avec tout votre argent ! Et eh nous laissant mourir de faim...

— Vous ne mourrez pas de faim, dit fermement Michael. Mais j'ai besoin de votre aide...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Un des fils de Joe, un jeune homme d'une vingtaine d'années, entra par la porte de derrière, brandissant un lapin et criant :

— Regardez ce que j'ai attrapé ! Au moins, on aura quelque chose à se mettre sous la dent pour le dîner !

C'est alors qu'il s'aperçut de la présence du comte. Aussitôt il eut un mouvement de recul, et d'un geste instinctif il cacha le gibier derrière son dos. Il était évident qu'il l'avait capturé dans le parc. Il

bredouilla :

— Oh ! pardon. Monsieur le comte. J'avais pas vu que vous étiez là...

— Il n'y a pas de mal, Colin, répondit Michael.

Joe parut flatté de voir que le jeune maître n'avait pas oublié le prénom de son fils. Michael poursuivit :

— Tu peux chasser dans le parc, Colin. Tu as mon autorisation. Mais je veux aussi que tu me rendes un service...

— Lequel ? demanda Colin, l'air soupçonneux.

— Va dire à tous les habitants du village de venir ici un moment. Je voudrais leur expliquer la situation, et comment je vois les choses pour l'avenir. Allez ! cours les chercher !

Colin, surpris, tourna les yeux vers son père qui hocha la tête en signe d'approbation et dit :

— Laisse ce lapin ici.

Un autre garçon du même âge que Colin était apparu pendant qu'ils parlaient. Le lapin fut déposé sur une table, avec d'autres produits de leur maigre braconnage. Puis les deux jeunes gens sortirent à la hâte et se dirigèrent vers la rue principale. Michael alla s'asseoir à une table. Joe le suivit en disant :

— Pas moyen de vous servir à manger, Monsieur le comte. Il n'y a plus rien. Avant, comme vous savez, les gens venaient ici pour casser la croûte ou pour boire un coup. Maintenant, c'est pour pleurer.

— Je comprends, soupira Michael. Mais je vous garantis que les choses vont s'arranger. Si vous avez un verre d'eau à m'offrir, il sera le bienvenu.

Il aurait certainement préféré boire quelque chose de plus fort, étant donné les événements de la journée, mais il ne voulait pas gêner Joe en lui demandant ce qu'il aurait été en peine de servir. Joe s'éloigna d'un pas lent. Michael l'entendit remuer des verres et des bouteilles. Puis il eut la surprise de le voir revenir avec un verre de cidre.

— Ma toute dernière bouteille, grommela Joe en posant le verre sur la table.

Et il ajouta :

— Fabrication maison. J'espère que Monsieur le comte le trouvera à son goût.

Michael nota que Joe retrouvait l'usage des formules de politesse. C'était bon signe. Signe en tout cas qu'amertume et rancœur étaient en train de s'estomper. Si ce bonhomme reprenait confiance, les autres feraient de même. C'est que Joe était un personnage, connu dans la région pour son caractère chaleureux et bon. Chacun l'appréciait, on aimait sa compagnie, et pousser la porte de son auberge était toujours un grand plaisir. « Ce brave Joe ! » disait-on. Autrefois, il avait eu

l'aspect d'un homme robuste, vigoureux; à présent il n'était plus que l'ombre de lui-même, il avait vieilli, et les dernières épreuves avaient marqué son expression comme elles avaient blanchi ses rares cheveux.

— Merci, fit Michael après avoir bu une gorgée de cidre. J'en avais grand besoin. Je vous paierai tout à l'heure, quand je leur aurai parlé.

— Ils doivent être curieux d'entendre ce que vous avez à leur dire. Et croyez—moi, ils espèrent que vous les comprenez. Si vous pouviez les aider à sortir de cette catastrophe... Ah! votre oncle les a bien possédés !

Le jeune comte se taisait, buvant à petites gorgées le cidre délicieux.

Bientôt il commença à entendre des voix au—dehors; peu à peu elles se rapprochèrent. La foule devait se rassembler devant l'auberge.

Une demi—heure après être parti prévenir les villageois, Colin et son acolyte étaient de retour.

— Ils sont tous là ! s'écria—t—il. Sauf ceux qui ne peuvent pas marcher.

— Merci, Colin, dit le comte. Maintenant, venez, tous les deux. Et écoutez bien ce que je vais dire. Vous êtes concernés, vous aussi.

— Sûrement, qu'on va écouter, Monsieur le comte.

Michael franchit le seuil de l'auberge pour se trouver en présence d'une foule de villageois hâves et amaigris, anxieux de savoir ce que le jeune maître avait à leur apprendre. Les plus vieux s'étaient assis sur les bancs de bois, le long du mur de l'auberge. La plupart des jeunes femmes, elles, avaient pris place dans l'herbe. Les hommes valides se tenaient debout.

Quand le jeune comte était apparu, les voix, peu à peu, s'étaient tues. Michael attendit que le silence fût complet. Tous étaient suspendus à ses lèvres, tous se demandaient ce qu'il allait dire, et s'ils seraient autorisés à parler à leur tour pour dire leurs souffrances. Près du seuil de l'auberge, se trouvait un tas de pierres. Michael grimpa dessus, de manière à être vu de tous les présents, et commença à parler d'une voix posée, calme, claire — c'est de cette façon que le vice—roi se serait exprimé, songeait—il.

— Mes très chers amis, dit—il, quand j'ai décidé de quitter les Indes et de rentrer au pays, j'ai pensé combien cela me ferait plaisir de vous revoir. Mais vous savez dans quel état j'ai trouvé ma maison et ma propriété.

— Qu'est—ce que vous allez faire ? cria un homme.

— C'est justement ce que j'ai l'intention de vous dire. Si je vous ai demandé de venir, c'est que j'ai vu aujourd'hui mon notaire. Il m'a appris que mon oncle Basil, en qui j'avais placé toute ma confiance, s'est enfui en Amérique en emportant jusqu'à mon dernier penny.

— Qu'allons—nous devenir ? cria un autre.

— Je n'ai cessé d'y réfléchir en revenant d'Oxford. Et je me suis arrêté à Watton Hall pour en parler avec lord Frazer.

Une expression de surprise avait gagné tous les visages. Chacun ici connaissait l'histoire du bois aux Moines, et savait fort bien en quels termes étaient les deux familles. Le comte poursuivit :

— À présent j'ai l'intention de vous faire une confidence, mais je voudrais que ce que je vais vous dire ne sorte pas du village... Vous me connaissez depuis toujours, et je crois que je peux vous faire confiance. Donc pas un mot ! Quand on se prépare à livrer bataille, il vaut mieux ne pas divulguer de secrets à l'ennemi, n'est—ce pas ?

Il lui semblait que les femmes, en particulier, appréciaient cette façon de s'exprimer.

— J'ai réussi à convaincre lord Frazer de me prêter — je dis bien prêter — de l'argent, afin de remettre en marche la propriété. Je veux que le domaine redevienne ce qu'il était du temps de mon père...

— Ça m'étonne que Frazer ait accepté de vous prêter des sous ! fit quelqu'un.

— Je vous jure que c'est la vérité, mes amis. En échange de son aide, j'ai décidé de lui céder le bois aux Moines.

Michael aperçut quelques sourires dans la foule. Mais le silence demeurait complet.

— Il y a autre chose, dit—il. J'ai aussi promis à lord Frazer d'épouser sa fille Ansella.

Un frémissement parcourut les bancs: les vieilles femmes avaient sursauté. Quant aux jeunes, assises sur l'herbe, elles se redressèrent brusquement. Une vieille aux dents abîmées lança d'une voix chevrotante :

— Vous allez épouser la fille de lord Frazer ? Vous voulez que votre malheureux père — pitié pour son âme ! — se retourne dans sa tombe ?

— Je crois que mon père comprendrait ma décision, répondit Michael. Je ne peux vous laisser dans cette misère plus longtemps. Dans quelques jours, je serai marié à la jeune Ansella. Et dès jeudi, ceux qui travaillaient pour moi avant ces événements reprendront le chemin des champs.

Il marqua une pause afin de laisser à l'auditoire le temps de bien mesurer ses paroles, puis reprit :

— Vendredi matin, ils toucheront trois mois de salaire...

Un cri de joie jaillit de la foule. Les jeunes femmes étaient debout, les hommes se regardaient, éberlués; les vieux se penchaient les uns vers les autres, se demandant s'ils avaient bien entendu.

— Même chose pour les retraités, poursuivit Michael. Ils vont de nouveau percevoir leur pension au taux établi par mon père. Et le retard leur sera intégralement versé. Cela dès que possible.

— Je n'arrive pas à y croire, disait une pauvre vieille en retenant ses larmes. C'est un rêve ! Un rêve !

Sa voix se brisa dans un sanglot. Une autre vieille la prit dans ses bras. Le jeune comte dit encore :

— Au château, j'aurai besoin de quatre valets. Ils travailleront sous les ordres de Marlow, comme par le passé. J'ai l'impression que Colin aimerait bien être l'un d'eux, je me trompe ?

— Vous ne vous trompez pas, Monsieur le comte ! s'écria Colin, au comble du bonheur. Est-ce que mon copain pourrait être embauché aussi ?

— Dès que nous en aurons fini avec cette réunion, allez voir Marlow tous les deux, et arrangez-vous avec lui. Il me faudra aussi deux femmes en cuisine pour aider Mrs. Marlow. Et deux commis. C'était ainsi du temps de mon père.

— C'est vrai ! approuva une femme. Il y avait toujours deux aides auprès de Mrs. Marlow.

— Et Mrs. Shepherd, ma gouvernante ? reprit Michael. Où est-elle ? Je ne la vois pas.

— Elle n'a pas voulu venir, expliqua Colin. Elle aurait été trop émue de vous revoir. Elle craint pour son cœur, elle a dit. Des fois qu'il ne supporterait pas le choc...

— Tu iras lui dire tout à l'heure qu'une voiture viendra la chercher demain matin pour la ramener au château, là où est sa place. Ah ! j'aurai besoin très vite de trois femmes de ménage. Le château est dans un état lamentable...

Des voix timides s'élevèrent dans le groupe des femmes les plus jeunes: les volontaires étaient nombreuses. Le comte leva la main pour réclamer le silence.

— Je n'ai pas tout à fait fini, dit-il. Je tiens à me montrer absolument honnête avec vous. Pour le moment, je n'ai que vingt livres en poche. Et je ne toucherai rien tant que je ne serai pas marié.

Sans se soucier des murmures qui couraient dans la foule, il poursuivit :

— J'ai l'intention de donner aux Marlow cinq livres avec lesquelles ils achèteront à manger pour moi et pour ceux qui dès demain viendront travailler au château. Les quinze livres restantes, je les donnerai à Joe. Il achètera de quoi vous donner à manger, à vous aussi. Je sais qu'il fera pour le mieux.

Ces paroles furent accueillies par un soupir de soulagement; et soudain une ovation retentit. D'une seule voix, tous les présents acclamaient le jeune maître. Est-ce qu'il ne venait pas de se montrer décidé à les tirer d'affaire ? Grâce à lui, on allait régler son compte à la famine. Certains habitants du village en pleuraient de joie. Et les enfants commençaient à montrer des signes de gaieté.

— Je suis sûr que Joe saura mieux que moi ce qu'il convient de faire, poursuivait Michael au milieu des clameurs. Peut-être faudra-t-il aller acheter une vache dans une ferme de lord Frazer. Ainsi vous aurez de quoi nourrir les gens, le temps qu'ils perçoivent leur salaire.

Les voix enflèrent ; Michael leva la main pour réclamer le silence.

— Pour ceux qui sont trop vieux ou qui ne peuvent pas aller travailler aux champs, il y a sûrement du travail au village. J'ai vu qu'il menaçait ruine. Je veux que l'on refasse le toit de toutes les maisons. Je veux qu'elles soient repeintes à neuf et réparées.

Les applaudissements crépitèrent de nouveau.

— Il y a parmi vous des menuisiers, des charpentiers, des peintres... Dépêchez-vous de vous mettre au travail. Dès que possible, vous serez fournis en matériaux. Vous savez que nombreux sont les gens qui viennent visiter le château. Je veux pouvoir leur parler de votre village comme du plus joli bourg de toute la région. C'était le cas avant.

Il marqua une pause ; une belle fierté se peignait sur toutes les figures.

— Je vous l'ai dit, je veux que ce domaine redevienne ce qu'il était du temps de mon père. Je veux qu'il soit parfaitement entretenu. Et que votre village soit le plus beau. Mais je ne pourrai rien faire sans votre aide. C'est pourquoi je vous demande de me soutenir dans cette entreprise, au nom de l'affection que vous portiez à mon père et à ma mère. Je me souviens de mon enfance: vous vous êtes toujours montrés bons avec moi. Oubliez les mauvais moments que vous venez de passer à cause de mon oncle. Redevenons la belle famille unie et fière que nous étions naguère.

Les habitants du village étaient si heureux de ces paroles qu'ils en auraient dansé de joie. Les hommes lançaient leurs chapeaux en l'air, les femmes agitaient des mouchoirs colorés ; les enfants criaient à tue-tête pour fêter le retour du bonheur de vivre. Michael descendit alors du tas de pierres et s'approcha des villageois qui aussitôt firent cercle autour de lui. Il serra la main à tous les présents, il embrassa les vieilles aux joues ridées, dont les larmes perlaient au coin des yeux. Enfin il revint auprès de Joe et lui remit les quinze livres. Un vieil homme dit alors :

— Si on m'avait prédit que je tomberais à genoux pour remercier Dieu de nous avoir donné comme maître le jeune comte Michael ! Eh bien, c'est pourtant ce que je vais faire.

Et il se mit à genoux, en effet, dans l'humble attitude de qui s'adresse à Dieu. Michael se pencha vers lui.

— Priez pour moi, murmura-t-il. Je crois que je vais en avoir besoin.

Et quelques minutes plus tard, il était en route pour le château au

pas lent des trois chevaux de Wicks. Au moment de repartir, le vieux cocher avait eu de la peine à cacher à son maître l'émotion où l'avait mis ce qu'il venait de voir.

Michael à présent regardait son domaine. La phrase murmurée à l'oreille du vieux villageois était l'expression de la pure vérité. Dans l'épreuve qui l'attendait, aucune prière, aucune marque de sympathie ne serait de trop ! C'est alors que la silhouette du château lui apparut, majestueuse et fière derrière les rangées d'arbres. Le soleil couchant enveloppait la façade d'une lumière rouge où scintillaient des reflets d'or.

Les sacrifices auxquels je me prépare en valent la peine, se dit-il. Car ils permettront de sauver ce qui avait le plus d'importance aux yeux de mes ancêtres, et ce qui en aura le plus aux yeux de mes descendants.

C'est alors qu'une pensée désagréable le visita, comme si les démons de l'enfer n'avaient rien eu de plus pressé que de détruire cet instant d'espérance. Michael songea à Ansella, la jeune fille qu'on le forçait à épouser. Il ne l'avait jamais vue. Il devait s'agir, sans doute, d'une fille d'allure assez forte, qui devait aussi ressembler à son père du point de vue du caractère. Le genre de fille qui n'oublie jamais de vous rappeler que c'est grâce à l'argent de sa dot que vous vous êtes remis en selle. L'argent de lord Frazer ! C'était bien de cela qu'il s'agissait. L'argent de lord Frazer allait lui permettre de sauver le domaine de la ruine, et les villageois de la famine. Grâce aux fonds qu'il lui avait promis, la propriété ne deviendrait pas le désert auquel elle était promise depuis le désastre.

Oui, Ansella ne manquerait pas de lui rappeler tout cela, sinon avec des mots, du moins par son attitude. Michael songea qu'il n'y avait rien de plus humiliant que de dépendre d'une femme qui vous méprisait sous prétexte qu'à ses yeux, vous ne vous étiez pas conduit comme un homme. Sa propre femme oserait—elle se moquer de lui d'avoir été obligé de la prendre pour épouse ? Cette pensée lui crevait le cœur par avance. C'était au point qu'il devait lutter contre une envie de plus en plus pressante : prendre ses jambes à son cou, rejoindre son régiment et s'embarquer à nouveau pour les Indes.

Mais le vice—roi n'aurait jamais agi de cette façon. Lui aussi, en Inde, avait rencontré des difficultés, et non des moindres. Il avait toujours affronté l'épreuve avec un courage et une détermination infailibles. Avec lui, les problèmes les plus inextricables finissaient toujours par trouver leur solution — et le plus souvent une solution inattendue, comme quand il arrivait à transformer en alliés des hommes qui d'abord avaient été ses ennemis. Partout où le comte de Mayo allait, on l'attendait comme un ami, comme un homme en qui l'on pouvait mettre toute sa confiance.

Voilà le but que j'essaierai d'atteindre, se disait Michael alors que la voiture entraît dans la cour du château : inspirer l'amour et la confiance. Dieu sait que rien n'est plus difficile que de se faire aimer de ceux que l'on gouverne, mais je veux y arriver.

Quand il informa les Marlow de sa visite à lord Frazer et des décisions qu'il avait prises, ils fondirent en larmes.

— Grâce à vous, disait la vieille Mrs. Marlow en sanglotant dans son mouchoir, nous allons retrouver le bonheur. Oh ! je ne suis pas surprise. Vous avez toujours été un si gentil garçon ! Dès que j'aurai tous les ingrédients nécessaires, je vous ferai un gâteau au gingembre, comme autrefois !

Elle pleurait tellement qu'elle arrivait à peine à former les mots. Michael, ému par l'évocation de son enfance, la prit par les épaules.

— Vous m'avez toujours trop gâté, Mrs. Marlow. À mon tour maintenant de vous faire plaisir. Après tout, vous avez été pour moi comme une seconde mère...

— Et ça n'a pas dû être facile pour vous, mon petit ! fit la vieille femme. Marlow et moi avons fait tout ce que nous avons pu. Mais cette histoire, maintenant !

Mrs. Marlow se mit à pleurer de plus belle.

— Quelle histoire ? demanda Michael.

— La fille de lord Frazer ! Que dirait votre père, s'il apprenait une chose pareille ? Vous vous rendez compte ?

— Je pense qu'il comprendrait, Mrs. Marlow.

C'était la seconde fois qu'il prononçait ces mots, et le souvenir de son père s'imposa de nouveau à ses pensées. À son tour, il en avait les larmes aux yeux.

Quittant la cuisine, il se dirigea vers le bureau occupé jadis par son père. C'était autrefois une pièce assez confortable où le comte de RayBurne aimait à travailler et à jouir de la solitude. À présent elle était triste et abandonnée, comme les autres pièces du château. Tout y était sale, poussiéreux, abîmé. Michael s'aperçut avec effroi que Basil avait emporté les objets en porcelaine de Chine qui ornaient la cheminée. Sans doute les avait-il vendus. Les tableaux aussi avaient disparu. La plupart représentaient des scènes de cavalerie et atteignaient une très grande valeur sur le marché de l'art. Dieu sait quel misérable prix Basil en aura tiré ! Examinant la bibliothèque, Michael vit des trous dans les rangées d'ouvrages.

— Les éditions rares ! ne put-il s'empêcher de dire à haute voix. Où sont—elles ?

Basil avait aussi vendu les éditions rares ! Des livres qui se trouvaient dans cette bibliothèque depuis plusieurs siècles ! Et cela dans le seul but de se remplir les poches ! Comment pouvait-on se montrer aussi object ?

L'émotion était si forte que Michael dut s'asseoir dans le fauteuil de son père derrière le bureau. Il se prit la tête dans les mains. Il lui semblait tout à coup que les difficultés s'entassaient. Le malheur était en train de devenir pour lui une obsession, comme si s'était soudainement évanoui l'espoir de l'après—midi, quand il avait parlé avec les habitants... À présent, la machine était lancée. Impossible de faire marche arrière.

Le pire, c'était de devoir épouser Ansella. De combien d'années aurait—il besoin pour s'acquitter de sa dette envers lord Frazer ? Combien d'années d'efforts et de frustrations ? Vingt—cinq mille livres ! Ce n'était pas une petite somme à rembourser ! Mais d'autre part il ne pouvait supporter l'idée qu'il pût s'agir d'un cadeau. Il ne voulait recevoir aucun cadeau de lord Frazer. Et qui sait ? un miracle allait peut—être se produire. Le sort lui serait peut—être enfin favorable. Alors il cesserait d'avoir besoin de faire appel à lui, fût—ce pour un simple prêt. Il arriverait peut—être même à lui rembourser assez vite des sommes qu'il n'avait acceptées que parce qu'il était dans une situation désespérée.

— Je lui rendrai son argent jusqu'au dernier penny, murmura Michael.

Mais il y avait quelque chose qu'il ne pourrait jamais lui rendre: sa fille, Ansella. Il était condamné à l'avoir auprès de lui, dans cette maison, heure après heure, jour après jour, année après année. Et s'ils avaient des enfants ! Alors le piège de lord Frazer se refermerait sur Michael avec plus de cruauté encore. Oui, c'était bien un piège dans lequel il l'avait attiré. Un piège monstrueux, dont il ne se libérerait jamais.

De telles pensées étaient insupportables. Michael, quittant à la hâte le bureau poussiéreux et sale, se précipita dans le couloir et se dirigea vers la partie la plus ancienne du château. Puis, après avoir franchi une vieille porte qui grinça sur ses gonds, il s'engagea dans un escalier en colimaçon qui menait sous les combles. De là, il monta sur la tour et observa les toitures du château. Il voulait savoir quelles réparations étaient les plus urgentes.

Tout près de lui, il aperçut le cadavre d'un pigeon. Il l'écarta avec le pied et le poussa dans le vide. Le cadavre tomba dans le fossé, vestige des anciennes douves. On les avait en partie comblées, mais un grand fossé subsistait encore. Il était assez profond, et pourtant, en cas de fortes pluies, il débordait, et la tour avait alors le pied dans l'eau. Michael songea à toutes les légendes qui avaient bercé son enfance à propos des nombreuses batailles qui avaient opposé les Burne à leurs ennemis. Une fois, lui avait—on raconté, des prisonniers avaient été précipités pieds et poings liés dans ces douves, où ils avaient péri noyés. Était—ce vrai ou faux ? Vérité historique ou légende ? Enfant,

Michael croyait dur comme fer à ces histoires de batailles où les adversaires s'affrontaient sans pitié... C'est alors qu'une idée sinistre lui vint. Si ma vie avec Ansella Frazer est un échec complet, se dit-il, je pourrai toujours me jeter dans ce fossé. Et il fut obligé de se forcer à rire, pour ne pas céder au lugubre désespoir qui venait d'envahir chaque parcelle de son être.

Il était évident que lord Frazer était un tyran, songea-t-il aussi. Par conséquent il devait avoir tyrannisé sa fille. S'attendrait-elle à être tyrannisée par son mari ? On pouvait se poser la question. Michael saurait-il se faire obéir par elle ? En tout cas, elle pouvait compter sur lui: il ne la laisserait pas l'ennuyer plus qu'il n'était nécessaire.

Détournant les yeux, il laissa son regard planer un instant sur les terres fertiles de l'Oxfordshire. L'horizon était brumeux, mais on distinguait le disque rouge du soleil derrière une sorte de brouillard. Que c'était beau ! Un instant, Michael oublia ses tourments ; un instant, il cessa de craindre pour l'avenir. Quoi qu'il puisse arriver, se dit-il, personne ne pourra m'empêcher de monter sur ma tour et d'admirer ce spectacle. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il était venu sur la tour, il avait contemplé son domaine, l'Oxfordshire et le soleil couchant dans la brume. Cela faisait partie de lui-même, au même titre que la couleur de ses yeux ou que son caractère. Ce château était à lui. Il saurait le protéger, comme l'avaient jadis protégé ses ancêtres contre toutes sortes d'agresseurs. Ce domaine était le sien et il reviendrait à ses descendants.

Michael respira profondément. C'était comme s'il avait tout à coup prononcé un serment.

— Dieu me vienne en aide, murmura-t-il.

Michael s'éveilla d'une mauvaise nuit, agitée, traversée de cauchemars, et se rendit compte avec horreur que c'était le matin de son mariage.

La veille, au moment d'aller se coucher, il avait prédit avec certitude qu'en ce triste jour, le ciel serait noir de nuages, et toute la région couverte d'un funeste brouillard. Mais il n'en fut rien. Derrière la fenêtre de sa chambre, le soleil brillait gaiement, comme pour annoncer un événement heureux, et les chants des oiseaux emplissaient le jardin.

Il quitta le lit avec lenteur. Il avait l'impression que ses jambes allaient le trahir d'un instant à l'autre. Il s'approcha de la fenêtre.

Cosnat, le maître jardinier, était déjà au travail, coiffé de son éternel chapeau de paille, entouré de quatre hommes; tous semblaient avoir retrouvé la joie de vivre. Combien Cosnat devait avoir souffert de voir ses chers jardins livrés aux rongeurs affamés et aux mauvaises herbes, ses pelouses couvertes de détritux et de morceaux de tuiles brisées ! Et le jardin potager, qui avait produit naguère les meilleurs fruits et légumes ! Cosnat avait tout à coup l'air d'un jeune homme, remarqua Michael. Il s'adressait à ses ouvriers avec bonne humeur, et les quatre jeunes gens levés à l'aube, venus à la hâte à l'embauche, travaillaient dans la joie.

La veille, Michael avait parcouru presque tout le domaine à cheval. Il n'avait trouvé dans ses écuries qu'une vieille bête essoufflée, mais c'était mieux que rien. Les paysans qu'il avait rencontrés dans les fermes étaient accablés de détresse, et leurs femmes pleuraient toutes les larmes de leur corps en serrant contre elles une progéniture triste et mal nourrie. Basil Burne avait refusé d'avancer l'argent qui d'habitude leur servait à acheter les graines, si bien qu'ils n'avaient pu semer. Résultat : il n'y avait pas de récolte, les greniers étaient vides. Les familles, au début, avaient pu se nourrir en puisant dans leurs réserves, mais celles—ci étaient maintenant vides.

Michael leur promit que tout rentrerait bientôt dans l'ordre. Ils recevraient aussi le matériel et les produits nécessaires pour réparer leurs fermes et se remettre à cultiver les champs. Les malheureux l'écoutaient, et il voyait bien qu'ils avaient de la peine à le croire. Il y

avait tellement de réparations à effectuer, tant de travail en retard ! Michael dit qu'il leur enverrait des ouvriers pour les aider à refaire le toit des chaumières, à reconstruire les poulaillers, à assainir les écuries. Il n'avait visité que deux fermes, et déjà les dépenses qu'il devait engager étaient énormes. À ce rythme—là, le prêt consenti par lord Frazer risquait de ne pas faire long feu ! Il allait lui falloir compter chaque penny, et justifier la moindre de ses dépenses. Michael avait l'impression de marcher sur des charbons ardents.

Toute la journée, courant d'une ferme à l'autre, il avait pensé à ses parents. Comme ils avaient été heureux ensemble ! Jamais l'idée ne les aurait effleurés que leur fils pourrait un jour épouser une femme pour une autre raison que l'amour. Quant à lui, il n'avait connu que des femmes mûres. Jamais il n'avait fait la cour à une jeune fille. Si bien que la question du mariage se posait à lui pour la première fois. Et il sentait bien que toutes les forces de son instinct étaient prêtes à se révolter contre pareille situation.

Mais désormais il était entièrement engagé. Il avait donné sa parole de gentleman ; et dans ce cas—là, il est impossible de faire marche arrière. Et puis sa décision avait déclenché un tel espoir chez les habitants du domaine, qu'il se sentait encouragé à poursuivre dans cette voie. Certes, il faisait le sacrifice de sa vie et de son bonheur, mais il savait sa propriété et toutes les âmes qui vivaient sur ses terres.

Bien sûr, ces gens seraient déçus d'apprendre que le mariage ne serait l'occasion d'aucune des festivités traditionnelles prévues en pareil cas. D'habitude, quand il y avait un mariage, on dressait une immense tente sur la pelouse du château, et tout le monde, hommes femmes, enfants, jeunes et vieux, se réunissait là pour chanter, danser et manger. On faisait bombance, on perçait d'énormes tonneaux de bière. Et quand la nuit était noire, on tirait des feux d'artifice qui illuminaient les grands arbres et se reflétaient dans le lac, créant une atmosphère magique de conte de fées. Les enfants, en particulier, gardaient ces fêtes en mémoire comme des souvenirs inoubliables. Pour Michael cela aurait pu être une consolation de penser que son mariage, s'il ne le rendait pas heureux, avait au moins le mérite d'apporter un peu de joie aux habitants du domaine. Mais lord Frazer ne voulait pas gaspiller d'argent pour le plaisir des paysans.

— J'organiserai quelque chose après le mariage, décida Michael.

Mais il savait que cela ne manquerait pas de déclencher une dispute avec sa femme. Ansella, qui devait être sous la coupe de son père, aurait sans doute à cœur de contrôler chaque dépense du ménage et de veiller à ce que l'argent soit utilisé à bon escient — c'est —à—dire dans l'intérêt des Frazer.

Lord Frazer avait la réputation de traiter durement ceux qui

travaillaient pour lui, et c'était une des raisons pour lesquelles les villageois ne l'aimaient guère. La fille de Frazer devait lui ressembler. Michael songeait qu'elle ne pourrait jamais prendre dans son cœur la place qu'avait occupée sa mère. Il se souvenait de la façon dont celle —ci veillait personnellement sur les vieillards et les malades. Elle assistait toujours au baptême des bébés venus au monde sur les terres des RayBurne, et l'enfant recevait un cadeau personnalisé choisi par elle—même avec ce goût très sûr qui la caractérisait. Elle était sans cesse sollicitée pour être marraine, car on savait dans la région qu'elle s'intéressait aux enfants, porteurs des vraies espérances.

Michael se souvenait des lettres que recevait sa mère: les jeunes gens qui avaient grandi au domaine, puis s'en étaient allés travailler aux quatre coins de l'Angleterre, et parfois du monde, n'oubliaient jamais celle qui avait été leur bienfaitrice, la « Dame du château », comme ils l'appelaient. Ils lui vouaient une affection comparable à celle qui les unissait à leur propre mère.

Ansella Frazer, devenue la comtesse de RayBurne, saurait—elle se montrer aussi bonne ? Saurait—elle s'attirer l'affection des humbles ? Michael en doutait fortement. Une telle idée lui aurait même paru risible, s'il n'avait été aussi déprimé.

À présent il était dans sa chambre, en train d'observer le jardin où s'affairaient les jardiniers, et il n'arrivait pas à trouver le courage de s'habiller.

Pourtant il lui fallut bien se faire violence. Il s'occupa de sa toilette avec le même soin que si le mariage devait avoir lieu à Londres, en l'église St. George, où il s'était rendu peu avant son départ pour les Indes, afin d'assister à une cérémonie en présence du prince et de la princesse de Galles, en fait un des mariages les plus en vue de la saison. Le marié, qui avait été le condisciple de Michael à Oxford, s'était épris d'une *débutante*, une jeune fille d'excellente naissance, issue de la haute société londonienne — un très beau parti. À cette occasion, Michael avait figuré parmi les garçons d'honneur du marié. Trois jours avant les noces, on avait enterré la vie de garçon de son ami dans le salon privé d'un des meilleurs restaurants de Londres. Ce dîner fameux avait vu passer les meilleurs vins de la terre et les plats les plus exquis. La soirée s'était achevée aux accents d'un air célèbre, le *Eton Boating Song*. Après quoi, chacun avait regagné ses pénates à l'aube, sûr de se réveiller avec une solide gueule de bois.

Ce soir—là, Michael s'était dit que le jour où il enterrerait sa vie de garçon, il essaierait de trouver une formule un peu plus originale que la soirée somme toute ennuyeuse à laquelle on l'avait convié. Quitte à inviter de vieux copains d'école, autant organiser quelque chose d'inattendu, que l'on ne risquait pas d'oublier. Au fond, il avait toujours eu le sentiment que les chansons à boire et les histoires

grivoises n'étaient pas de mise lorsqu'il s'agissait de fêter un mariage, une des choses les plus sacrées qui soient. Un homme qui épousait une femme par amour, parce qu'il ne pouvait envisager sa vie sans elle, n'avait pas à sombrer dans une telle vulgarité.

Une pensée en appelant une autre, Michael se demanda ce qu'était le véritable amour chanté par les poètes. Puis il se dit que peut-être, dans les régions les plus secrètes de son inconscient, il espérait depuis toujours le connaître. Eh bien, à présent, il savait que le véritable amour, s'il existait en ce monde, ne lui était pas destiné. Ce qui lui était destiné, c'était d'épouser Ansella Frazer, la fille de son voisin, dans le seul but de sauver sa propriété.

Jetant un coup d'œil à son image dans le miroir, il se trouva bien mis. Au moins, il ne donnerait pas à sa fiancée l'occasion du moindre reproche sur ce point. D'ailleurs, les femmes, depuis qu'il était en âge de les fréquenter, le trouvaient séduisant. Elles disaient toujours qu'il ressemblait à un dieu grec. Ce compliment lui avait été fait si souvent, qu'il avait fini par se dire qu'après tout, il contenait peut-être une part de vérité.

Quelle idée risible ! La propre fille du monstrueux lord Frazer mariée à un dieu grec !

Michael descendit le grand escalier. Arrivé dans le hall, il vit que Marlow l'attendait. Le vieux majordome lui tendit sa canne et son haut—de—forme en disant :

— Permettez—moi de vous présenter mes plus sincères félicitations, Monsieur le comte. Ainsi que celles de mon épouse et de tout le monde au château. Nous savons que vous faites cela pour nous. Merci. Au nom de tous.

Michael fut touché par les paroles de Marlow. Il le prit par l'épaule et répondit :

— Impossible de faire autrement. Tu penses que mon père n'aurait pas approuvé ce mariage, n'est—ce pas ?

— Mon Dieu, non ! Il ne l'aurait pas approuvé ! Et j'espère bien que le père de Monsieur le comte, où qu'il soit à l'heure qu'il est, n'est pas au courant de ce qui se passe ici !

Michael n'était pas loin d'éprouver les mêmes frayeurs que le vieux majordome.

Il se dirigea vers la porte et descendit les marches du perron en jetant un coup d'œil du côté des écuries. Du moins, songea—t—il, il y aura bientôt ici de bons chevaux. Je pourrai me consoler en les montant. J'irai me promener sur mes terres. Et pendant ce temps—là, je n'aurai pas à supporter ma femme...

— Bonjour, Wicks ! lança—t—il au cocher en arrivant au pied de l'escalier. Allons—y.

La voiture traversa la cour, puis franchit le portail dont la grille

rouillée était en fort mauvais état. Michael eut alors la surprise de voir qu'un petit groupe de villageois attendait au bord du chemin. Il comprit qu'ils étaient venus lui présenter leurs félicitations et lui souhaiter bonne chance. Ils savaient qu'il n'y aurait pas de fête, mais ils avaient envie de manifester au comte leur sympathie. Michael en fut touché, comme il l'avait été par les paroles de Marlow. Les paysans agitaient des mouchoirs en criant :

— Bonne chance, Monsieur Michael.

Michael leur répondit en souriant tristement. C'est alors que Wicks, arrêtant la voiture, se tourna vers lui en disant :

— Tous mes vœux de bonheur, Monsieur le comte, si je puis me permettre. Dieu vous bénisse.

Des enfants s'approchèrent et tendirent à Michael des bouquets de fleurs des champs :

— Félicitations, Monsieur Michael ! Tous nos vœux de bonheur !

— Merci, fit le comte.

Et il embrassa les enfants. Leurs vœux sont merveilleusement gentils, se disait-il. Hélas ! ils n'ont aucune chance de se réaliser. Heureux, je ne le serai jamais.

Et son sourire se fit plus triste encore. Wicks fouetta les chevaux, la voiture se remit en route.

Bientôt ils s'engagèrent sur le chemin conduisant à Watton Hall. Les bêtes étaient déjà fatiguées, et il leur fallut un peu de temps pour atteindre la limite entre les deux propriétés. Ils allaient passer par le bois aux Moines, songea Michael.

Quand ils le traversèrent, il se rappela les incroyables accès de colère où l'ancestrale querelle liée à ce bout de terrain précipitait son père. Pour lui, les Frazer avaient toujours été des ennemis. Et Michael s'apprêtait à épouser une Frazer. Décidément, le destin était quelquefois bien ironique.

Aux portes de Watton Hall, s'étendait un village. Les maisons y étaient jolies, bien entretenues, fraîchement repeintes. Leurs solides toits de chaume donnaient à l'ensemble une impression de confort et de sécurité. Au milieu du village, on pouvait voir une église assez récente ; elle n'aurait pu rivaliser avec la jolie chapelle des RayBurne qui remontait à la nuit des temps et dont l'architecture faisait l'admiration des visiteurs.

La propriété des Frazer commençait à la lisière du village, si bien que l'église était toute proche du château : le jardin du presbytère communiquait avec le parc.

Michael fut soulagé de voir qu'aucune foule n'était rassemblée autour de l'église. Il avait craint un moment que tous les habitants de Watton Hall ne viennent saluer la cérémonie. Les gens du peuple aiment tellement assister à la sortie de la messe ! se dit-il. La robe de

la mariée fait l'objet de mille commentaires, on lance aux jeunes époux du riz et des pétales de fleurs... Puis il se souvint que lord Frazer ne voulait pas de publicité autour du mariage de sa fille. Les gens auraient deviné tout de suite que le mariage était le fruit d'un marchandage.

Wicks conduisit les chevaux dans la cour qui s'étendait devant le château et tira sur les rênes quand ils parvinrent au pied de l'escalier. Michael descendit de voiture. Personne. Il se tourna vers l'église: personne non plus.

Il décida de se diriger à pied vers l'entrée de l'église. C'est alors que lui parvint une faible musique. On jouait de l'orgue à l'intérieur. Ôtant son haut—de—forme, il poussa la porte. Grande fut alors sa surprise. Il n'y avait personne d'autre que le pasteur, occupé à feuilleter une bible ouverte sur un lutrin. Quand il vit Michael, il s'approcha de lui. C'était un homme très vieux, manifestement de fort mauvaise humeur.

Cependant il tendit la main à Michael en disant :

— Bonjour, Monsieur le comte. Je vois que vous êtes ponctuel. J'espère que lord Frazer ne vous fera pas attendre trop longtemps.

Michael déposa son chapeau sur un banc. Et comme il ne savait plus que faire de sa personne, le pasteur reprit :

— Y a—t—il une prière que vous souhaiteriez entendre en cette belle occasion, Monsieur le comte ?

— Le service ordinaire me conviendra parfaitement, répondit Michael.

Disant ces mots, il avait tourné les yeux vers l'autel décoré d'un petit bouquet de fleurs blanches assez joli. À l'arrière du chœur, une femme jouait de l'orgue. Comme en réponse à une question qui ne lui était pas posée, le pasteur dit :

— C'est ma femme. En somme elle joue pour vous, puisque nous n'attendons pas d'invités. Ce sera une cérémonie très intime. Lord Frazer a beaucoup insisté sur ce point.

Michael ne put retenir un mouvement de surprise, puis il se dit que son futur beau—père, décidément, était très fort. Il avait réussi à marier sa fille à un homme qui ne l'aimait pas, et le reste du monde n'avait pas besoin d'être au courant: l'important était que le mariage d'Ansella fût une bonne affaire. Et on pouvait dire que c'était le cas ! Les RayBurne étaient considérés comme une des familles les plus distinguées non seulement de la région, mais de toute l'Angleterre. Quel cynisme ! songea Michael. Jamais il n'avait rencontré un personnage aussi calculateur. Jamais il n'aurait pensé que Frazer irait jusqu'à essayer de cacher aux gens du pays et à ses amis — s'il en avait — que sa famille serait bientôt unie à une famille éminente. Voilà qui n'était pas à son honneur.

Le pasteur, qui était allé attendre à la porte de l'église, commençait à s'impatienter. Revenant auprès du comte, il dit qu'il devait aller chercher son missel et disparut dans la sacristie. Il doit être très embarrassé, songea Michael. Il a sans doute deviné que ce mariage est une vilaine histoire, un simple arrangement entre deux familles. Mais bien entendu il n'a pas le droit de critiquer les décisions de l'homme qui le paie.

Michael s'assit sur un banc devant l'autel. A quelques pas de lui, sur une table, était ouvert le registre des mariages.

Et Michael comprit soudain que si lord Frazer était en retard, ce n'était pas à cause d'un empêchement, mais parce qu'il entendait bien le faire attendre. Il voulait ainsi marquer son pouvoir et sa supériorité.

— Ou alors il a changé d'avis, murmura-t-il.

Une soudaine angoisse le saisit. Il a changé d'avis ! Il ne veut plus me donner l'argent promis !

Cette pensée était si pénible que Michael s'en mordit les lèvres.

À cet instant, la femme du pasteur arrivait à la fin du morceau. Vivement, elle tourna les pages de son livre de partitions afin de recommencer au début.

Michael tira sa montre de son gilet. Sa fiancée avait vingt minutes de retard. Il ne remit pas tout de suite la montre dans sa poche, mais l'examina un moment avec une certaine tristesse, songeant qu'il aurait pu se faire un peu d'argent en la vendant ou en la mettant en gage. C'était un très bel objet, gravé à ses initiales, cadeau de ses parents pour son vingt et unième anniversaire. Ses parents qui l'avaient tant chéri et qu'il avait lui-même tant aimés. Ce présent symbolisait leur affection, et il devrait peut-être bientôt se résoudre à s'en défaire.

Il glissa la montre dans sa poche.

— Une goutte d'eau dans la mer, murmura-t-il. Étant donné les sommes dont j'ai besoin...

Si les Frazer ne venaient pas... Alors il faudrait vendre non seulement la montre, mais d'autres objets. Peu de choses en vérité. Il n'arriverait jamais par ce moyen à réunir les fonds dont il avait besoin.

Vingt—cinq minutes de retard.

Un bruit de freins lui parvint du dehors.

Le pasteur avait dû l'entendre, lui aussi, car il accourut soudain de la sacristie. Au même instant, la porte de l'église s'ouvrit sur lord Frazer. Michael se leva de son banc sans quitter l'autel des yeux, songeant qu'Ansella Frazer allait lui apparaître pour la première fois. Déjà il se sentait envahi par une espèce de répugnance. Il entendait les pas de lord Frazer sur les dalles ; il marchait lentement, comme s'il prenait plaisir à faire durer l'agonie, sachant que son futur gendre était dans l'église depuis près d'une demi—heure.

Les Frazer s'avançaient vers les marches de l'autel. Michael lança un bref regard de côté afin d'avoir une idée de l'apparence de sa fiancée. Elle semblait de petite taille, à côté de son père. Son visage était couvert d'un voile en dentelle de Bruxelles, et elle portait la traditionnelle couronne de fleurs d'oranger. Michael ne pouvait distinguer ses traits, et du reste il n'en avait aucune envie. Il garda les yeux fixés sur le pasteur qui, sans le moindre préambule, ouvrit son livre et commença la cérémonie.

Michael remarqua qu'il avait de la peine à lire. Était—ce la nervosité ? Craignait—il à ce point lord Frazer ? Ce dernier était si imposant, si dominateur ! On sentait qu'il avait l'habitude de se faire obéir au doigt et à l'œil, et qu'il n'était pas homme à admettre la réplique.

Le service se déroula très vite ; vint le moment où il fallut échanger les anneaux ; Michael présenta à sa fiancée l'alliance de sa mère.

C'était un bijou qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir offrir un jour à quelque femme que ce fût. Mais le moyen de faire autrement ? L'usage aurait voulu qu'il aille à Londres acheter une alliance : il n'en avait eu ni le temps ni les moyens. D'ailleurs, aller acheter une bague en pareille circonstance aurait été du gaspillage. Les quelques sous qu'il avait encore en poche à son arrivée, il les avait confiés à Joe Higgins, et il ne le regrettait pas : ils serviraient à nourrir les malheureux qui mouraient de faim à quelques lieues de là.

La veille, examinant l'alliance de sa mère, il s'était dit qu'elle serait beaucoup trop petite. Lord Frazer étant un homme grand et gros, Ansella devait être elle—même une femme assez forte. Apparemment, il s'était trompé.

Le pasteur bénissait l'alliance. Bientôt il la rendit à Michael. Au même instant, Ansella se tourna vers lui pour la première fois. Sous le voile qui la couvrait entièrement, un mouvement se produisit : la jeune fille essayait d'écarter la fine dentelle pour présenter la main gauche à son futur époux. Soudain la main apparut. Michael fut surpris de voir qu'elle tremblait. Ansella paraissait extrêmement tendue. Lui—même l'était, et il eut de la peine, tant il était nerveux, à glisser l'anneau au doigt de la jeune fille. Finalement il y parvint. Ansella retira vivement sa main qui de nouveau disparut sous le voile.

Puis, sous la conduite du pasteur, les futurs époux échangèrent leurs vœux. Ansella prononça les siens d'une voix à peine audible. Michael songea d'abord qu'elle devait être extrêmement timide, puis il se dit qu'il l'avait vue trembler : se pouvait—il qu'elle eût peur de quelque chose ? Tous deux s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction. Et quand le pasteur eut prononcé les formules rituelles, Michael tourna les yeux vers le registre des mariages ouvert sur une table, près des rangées de bancs vides.

Le pasteur demanda à Michael de signer le premier. Michael s'exécuta, puis tendit la plume à la jeune fille. Elle n'avait toujours pas relevé son voile, comme le font ordinairement les épouses une fois prononcés les vœux. Est—ce à moi de le faire ? songea Michael. Cette pensée le paniqua un peu... Mais Ansella se penchait à son tour sur le registre. Elle y apposa sa signature sans se dévoiler.

Quand elle eut fini, lord Frazer glissa discrètement un chèque dans la main de Michael, puis il s'écria d'une voix autoritaire qui retentit dans toute l'église :

— Je pense que ce ne serait pas une bonne idée de fêter le mariage à Watton Hall. Ce ne serait pas assez discret. Aussi j'ai donné des ordres pour que les bagages d'Ansella soient chargés dans une voiture et emportés au château de RayBurne. Vous n'avez qu'à vous y rendre directement.

Michael, qui avait encore le chèque à la main, et éprouvait quelque dégoût à le glisser dans la poche de son habit, ne manqua pas de trouver cette proposition extraordinaire. Mais que pouvait—il répondre? D'ailleurs il était soulagé de ne pas rester à Watton Hall. Il n'avait aucune envie de supporter ce funeste beau—père durant tout un déjeuner, et encore moins de le voir se pavaner comme s'il venait de remporter une victoire — même si c'était un fait : il avait bel et bien emporté une victoire.

Quand les mariés quittèrent l'église, ils ne furent pas accueillis par une foule de villageois venus leur présenter leurs vœux et leur jeter du riz. Seule une voiture les attendait — une voiture fermée, avec un attelage de deux chevaux, et dont les stores étaient tirés. En d'autres circonstances, Michael aurait pu trouver cela amusant. Apparemment, lord Frazer n'avait pas envie que l'on voie sa fille aux côtés du comte de RayBurne. Il venait de la marier à un membre éminent de la haute aristocratie anglaise, mais il faisait tout pour garder cette opération secrète. Quelle hypocrisie !

Ils roulèrent à grande vitesse, le cocher ne cessant de donner du fouet sur la croupe de ses chevaux. Michael était toujours aux prises avec une violente révolte intérieure. Mais en même temps il se sentait soulagé: lord Frazer n'irait pas crier sur les toits comment il avait obtenu un titre pour sa fille, ni à quel marchandage l'affaire avait donné lieu.

Bientôt ils atteignirent le chemin sinueux qui unissait les deux propriétés, et le cocher fut obligé de ralentir l'allure. Michael demanda à sa femme :

— Est—ce que tout va bien ?

Il avait prononcé ces mots sans la regarder. Ansella, qui avait toujours son voile sur le visage, était tournée du côté de la fenêtre.

— Oui, murmura—t—elle. Merci...

C'est à peine si Michael avait entendu cette réponse, tant la voix de la jeune fille était faible et hésitante. Il reprit :

— Je dois vous présenter mes excuses. Voilà une bien étrange façon de nous rencontrer. Je ne doute pas que vous auriez préféré un mariage en grande pompe, avec tous les appareils traditionnels... demoiselles d'honneur, grande réception, sans oublier la pièce montée, évidemment.

Il cherchait à donner à la conversation un tour agréable et plaisant — si la chose était possible. Il lui sembla que la jeune femme avait esquissé un mouvement, peut-être avait-elle eu un frisson... La réponse d'Ansella se fit quelque peu attendre, mais elle vint, toujours prononcée de la même voix extrêmement faible et hésitante :

— Papa ne voulait pas de... de tout cela.

Michael faillit lui faire observer qu'il s'en était rendu compte, mais il se retint au dernier moment. Il jugea plus conforme aux règles de la politesse de la prévenir de ce qui l'attendait au château :

— Je ne sais si votre père vous a prévenue, dit-il, mais... je me suis trouvé récemment dans une situation catastrophique. Vous risquez d'être déçue en voyant la maison.

Oh ! elle était plus propre qu'à son retour des Indes ! La veille, les femmes qu'il avait embauchées pour le ménage avaient travaillé dur, sous l'œil expert de Marlow qui surveillait les opérations. Mais il n'y aurait pas de fleurs dans les serres et le jardin ne serait pas complètement nettoyé des mauvaises herbes. Michael songeait à sa mère: elle voulait toujours qu'il y ait des fleurs dans toute la maison, et tout particulièrement dans le salon et la chambre à coucher.

Et puis toutes les pièces étaient vides désormais! Basil avait emporté les objets de valeur, les tableaux, les lustres, les grands miroirs qui ornaient jadis les murs et se dressaient sur les grandes cheminées... Michael, depuis son retour, avait passé trop peu de temps chez lui pour pouvoir s'occuper de redonner à la demeure son éclat d'autrefois, il s'était contenté de la rendre habitable. Elle ne correspondait certainement pas à ce qu'était en droit d'espérer une jeune épousée.

Mais Ansella n'avait pas répondu à sa remarque. À présent ils venaient de traverser le bois aux Moines. Ils étaient sur les terres des RayBurne. La voiture approchait du village, dont on apercevait déjà les premières maisons.

Michael commença par être surpris : le petit bourg semblait désert. Puis il s'aperçut que tous les habitants s'étaient rassemblés sur la place pour le fêter et adresser aux jeunes mariés leurs vœux de bonheur. La première réaction de Michael fut de se dire: «Ces gens m'aiment, ils m'ont vu grandir. Je vais leur présenter ma femme. » Mais il se rendit compte presque aussitôt que c'était impossible.

Ansella, en effet, n'avait pas encore ôté son voile. Michael l'avait épousée tout à l'heure, mais il ne connaissait pas le visage de sa femme. Et s'il se révélait affreux ? Pire encore : s'il était difforme ? S'il avait pris pour femme un monstre ? Pouvait-il raisonnablement l'exhiber devant ceux qui habitaient ses terres, telle l'image de son propre malheur ?

Comme ils arrivaient sur la place, une idée lui traversa l'esprit. Une clameur venait de s'élever, déjà les applaudissements retentissaient. Ayant levé le store de son côté, puis ouvert la fenêtre, il agita la main pour saluer ces gens et les remercier d'un accueil aussi amical. Aussitôt la foule entoura l'attelage en poussant des cris joyeux. Il n'avait pas besoin de se tourner vers Ansella pour savoir qu'elle devait être en train de se faire toute petite et de se blottir dans l'angle de la voiture. Il était évident qu'elle craignait d'être vue. La pauvre fille doit être bien laide, se dit Michael. Elle doit avoir honte. Décidément, lord Frazer avait fait une excellente affaire ! Combien de temps avait-il attendu une occasion de caser enfin son laideron de fille ? Combien de temps avant que se présente un homme pris à la gorge, forcé par les circonstances d'accepter son ignoble marché ?

Il m'a bien eu, songea encore Michael. Je suis fait comme un rat.

La voiture s'éloignait du village, les cris des habitants s'estompèrent. Quel idiot j'ai été ! se dit Michael en tirant brusquement le rideau de la fenêtre. Non seulement j'épouse une fille que je n'aime pas, mais en plus elle est affreuse !

Cependant une autre idée ne tarda pas à s'imposer à lui: que pouvait-il faire, de toute façon ? Avait-il eu à aucun moment le choix de refuser ce marché ? Belle ou laide, au fond, quelle importance ? Était-ce vraiment le problème ? Il avait voulu cet argent. Il l'avait voulu parce qu'il en avait un besoin urgent, vital. Par conséquent il avait dû accepter les conditions qui lui étaient faites. C'était ainsi. Il n'y avait rien à regretter. Au contraire, il fallait s'armer de patience, sans essayer de savoir pourquoi le sort, quelquefois, prend un malin plaisir à s'acharner sur vous.

La voiture pénétra dans la propriété et s'approcha du château. Là, au pied de l'escalier majestueux, s'étaient rassemblés tous les domestiques qui travaillaient au service de Michael, y compris ceux qu'il avait engagés récemment.

Michael descendit le premier et fut accueilli par des applaudissements. La plus jeune des servantes s'approcha de lui en lui tendant un bouquet de fleurs. Michael attendit que sa femme veuille bien se donner la peine de descendre de voiture à son tour, car il avait l'intention de franchir le seuil du château en lui donnant le bras, puis il se dit qu'elle mettait du temps à se décider. Enfin elle apparut dans l'encadrement de la portière. Michael aussitôt lui donna la main pour

l'aider à mettre le pied à terre. C'est alors que la jeune femme trébucha. D'un mouvement vif, il la retint. Et comme la tête d'Ansella venait heurter son épaule, il comprit qu'elle avait perdu connaissance.

Il y eut un temps de silence. On avait cessé d'applaudir et chacun se taisait. Tous les regards étaient fixés sur cette scène étrange: Michael avait pris dans ses bras la jeune mariée évanouie, et il la portait lui-même vers l'intérieur du château, montant lentement les marches du vieil escalier de pierre. Nul n'avait pu voir le visage d'Ansella.

Qu'elle est légère, songeait Michael en franchissant le seuil du château. On croirait porter un enfant. Et comme il s'avancait dans le hall, il vit approcher Mrs. Shepherd, sa vieille gouvernante, enfin de retour.

— Emmenez Madame la comtesse en haut. Monsieur le comte, dit—elle. Je vais monter aussi vite que me le permettront mes vieilles jambes. Et en attendant que j'arrive, Ellen vous aidera.

Ellen était une des nouvelles femmes de chambre. Michael l'avait vue le matin même en train de frotter avec ardeur le tapis du salon. Il ne regrettait pas de l'avoir engagée, car elle avait l'air d'une jeune fille des plus dégourdis.

Ayant entendu les paroles de Mrs. Shepherd, Ellen se précipita dans l'escalier, grimpa les marches quatre à quatre et se dépêcha d'aller ouvrir la porte de la chambre prévue pour être celle de la nouvelle comtesse. Contre toute tradition, Michael avait refusé avec la dernière fermeté de lui céder la chambre de sa mère, une pièce restée intacte, et que Basil, par miracle, n'avait pas dévastée. Il s'était contenté de vendre une brosse à cheveux en or, gravée à ses initiales et sertie de diamants.

Michael se rappelait la conversation de la veille avec Mrs. Shepherd.

— Voilà des siècles que cette pièce est la chambre particulière des comtesses ! disait—elle sévèrement.

Mais il n'avait pas fléchi. Il avait demandé qu'elle soit nettoyée à fond, comme toutes les autres pièces, puis il l'avait fermée à clef. Il y avait une autre chambre, de l'autre côté de la suite des maîtres où il dormait, une pièce tout à fait agréable, certainement digne d'une princesse, mais à laquelle ne s'attachait aucun souvenir particulier. Elle ferait très bien l'affaire pour la fille de lord Frazer !

Ellen ouvrit la porte de cette chambre et Michael se rendit compte aussitôt que Mrs. Shepherd avait donné des ordres aux jardiniers pour qu'elle soit ornée de fleurs. Et les jardiniers avaient fait merveille. Certes, ils n'avaient pas réussi à trouver des fleurs blanches, ce qui aurait convenu à une jeune épousée, mais du moins ils avaient trouvé des fleurs; la chambre était emplie des couleurs les plus gaies, et

parfumée comme un jardin. Quel progrès ! songea Michael. Quand on pense à ce que devait être cette pièce il y a encore quelques jours !

Avec une infinie délicatesse, il déposa Ansella sur le lit; bientôt elle sembla couchée dans un nid de mousse, de dentelle et de soie, et sa robe formait autour d'elle une corolle de blancheur. La jeune femme ne fit pas un mouvement. Michael la regarda.

Soudain il se dit qu'il voulait en avoir le cœur net. Puisqu'il s'attendait au pire, autant connaître tout de suite la vérité. Il se pencha vers son épouse, approcha la main de son visage, et écarta le voile, puis le souleva complètement pour le déposer sur l'oreiller.

C'est alors qu'il eut la surprise de sa vie. En vérité il était cloué sur place. Dieu sait qu'il ne s'était pas attendu à un tel spectacle.

Ansella était une jeune femme de petite taille, très mince, ainsi qu'il s'en était rendu compte à l'église. On ne lui aurait jamais donné les dix—huit ans qu'elle prétendait avoir. Ses cheveux d'or fin, doux et chauds comme des rayons de soleil, entouraient un visage en forme de cœur, dont la peau était si blanche qu'elle semblait faite de fragile porcelaine. Le nez était parfaitement dessiné, et les yeux aussi; ceux—ci étaient présentement fermés, mais on devinait quel éclat magnifique protégeaient les délicates paupières.

Michael essayait de reprendre ses esprits. Toutes ses craintes s'étaient évanouies. Il s'était trompé. Il n'y avait rien de laid, de monstrueux ou d'anormal chez sa femme. En fait, Ansella était une jeune fille d'une beauté exceptionnelle.

Mrs. Shepherd entra dans la chambre.

— Ne vous en faites pas, Monsieur le comte, dit—elle en reprenant son souffle. Je vais m'occuper de Madame la comtesse. Je suis sûre qu'elle n'a rien de grave. C'est juste l'émotion, vous comprenez... Je vous garantis qu'elle sera bientôt remise.

— Je suis heureux de pouvoir compter sur vous, Mrs. Shepherd, répondit Michael. Je sais que vous allez faire tout votre possible pour qu'elle se sente bien ici.

— Oh ! certainement. Monsieur le comte. Je ferai au mieux. Pas seulement pour elle, pour vous aussi. Allons ! le temps n'est pas si loin où vous étiez malade, obligé de garder la chambre, et où j'allais à la cuisine chiper pour vous un morceau de gâteau au chocolat !

Michael sourit :

— Je n'ai pas oublié, Mrs. Shepherd. Quand j'y pense aujourd'hui, cela me reconforte.

— J'espère que vous serez content des surprises qui vous attendent en bas, reprit la vieille gouvernante. Laissez Madame la comtesse se reposer. Avec moi, elle est en de bonnes mains. Vous verrez, il ne faudra pas longtemps avant qu'elle ne soit à nouveau en pleine forme et fraîche comme la rosée.

Michael se sentit rassuré: il faisait entièrement confiance à Mrs. Shepherd. Il gagna le couloir, puis redescendit l'escalier pour gagner le hall. Tout le monde s'était remis au travail. Marlow l'accueillit :

— Madame la comtesse va—t—elle mieux ?

— Je l'ai confiée aux bons soins de Mrs. Shepherd. Je suis sûr qu'elle descendra vous saluer dès qu'elle se sentira mieux.

L'une des femmes de chambre intervint :

— C'est normal, Monsieur le comte, ce qui arrive à Madame la comtesse. Un mariage si rapide !

— Vous avez raison, répondit Michael. Laissez—moi vous remercier encore pour vos vœux de bonheur. Merci en mon nom et au sien.

Et sur ces mots, il gagna le salon. Marlow lui emboîta le pas en disant :

— Est—ce qu'une coupe de champagne ferait plaisir à Monsieur le comte ? Ce serait la moindre des choses, le jour de son mariage !

Michael s'arrêta, surpris :

— Une coupe de champagne ?

La veille, au dîner il s'était refusé à boire autre chose que de l'eau ! De toute façon, l'oncle Basil n'avait certainement pas oublié de vider la cave de toutes les excellentes bouteilles qu'elle contenait.

Marlow poussa un petit gloussement de plaisir et reprit :

— J'avais mis de côté une bonne bouteille pour fêter votre retour, Monsieur le comte. Et croyez—moi ou non, je l'avais oubliée ! Il faut dire qu'elle était bien cachée. Ça m'est revenu quand vous nous avez dit que vous alliez vous marier. J'ai alors pensé : « Voilà ce qui lui ferait plaisir: une coupe de champagne... » Et ça m'a rafraîchi la mémoire !

Marlow parlait en faisant de grands moulinets avec les bras: il avait l'air heureux comme un enfant. Michael comprit alors qu'en entrant dans le salon, il trouverait sur la table un gâteau de mariage, un de ces gâteaux traditionnels à la glace et à la crème, œuvre de Mrs. Marlow.

C'était un petit gâteau, mais étant donné le peu d'argent dont on disposait ici, un vrai miracle ! Et puis il était orné de fleurs. Michael fut touché par l'attention de ses vieux domestiques au point que les larmes lui piquèrent les yeux. Il savait que le gâteau de Mrs. Marlow aurait le goût des pâtisseries de son enfance.

— C'est vraiment très gentil à vous, murmura—t—il.

— On ne pouvait tout de même pas laisser passer votre mariage sans marquer le coup, fit Marlow.

Mrs. Marlow était entrée en trottant comme une souris. Michael l'embrassa avec tendresse. Au même instant, Marlow faisait sauter le bouchon de la bouteille de champagne. Ayant rempli une flûte, il la

présenta à Michael qui dit aussitôt :

— Pas question de boire tout seul ! Bois avec moi. Et vous aussi, Mrs. Marlow. Vous vivez sous ce toit depuis si longtemps ! Sans vous, ce château ne serait pas ce qu'il est.

Les deux vieillards étaient si émus d'être autorisés à boire un verre en compagnie du jeune maître qu'ils en avaient les yeux humides. Mrs. Marlow trempa à peine les lèvres dans la flûte que lui tendait son mari, puis elle fila vers la cuisine, toujours de son pas de souris silencieuse. Marlow, lui, but quelques gorgées de champagne.

Les deux hommes échangèrent alors un regard dans lequel s'exprimait une complicité sincère. Et Michael se sentit réconforté de savoir qu'il y aurait toujours auprès de lui des gens comme Marlow et sa femme, des êtres pleins de bonté en qui il pouvait mettre sa confiance.

Marlow leva son verre :

— À votre santé, Monsieur le comte. Permettez—moi de vous souhaiter tout le bonheur du monde.

— Merci, Marlow. Je souhaite que nous vivions encore longtemps dans cette maison, tous ensemble.

Et les deux hommes vidèrent leurs flûtes. Ils les reposaient sur la table quand la porte du salon s'ouvrit.

Ansella entra dans la pièce.

Elle portait à présent une robe blanche; et elle n'avait pas remis son voile. Michael vit à quel point ses yeux étaient beaux — de grands yeux verts qui irradiaient littéralement le blanc visage en forme de cœur.

— Je suis désolée, murmura—t—elle d'une voix à peine audible. Vraiment désolée... Je... j'ai essayé de ne pas m'évanouir, mais...

— Ne vous excusez pas, s'empessa de dire Michael pour la rassurer. Ce n'est pas votre faute. D'ailleurs, vous devriez encore être en train de vous reposer...

— J'avais peur que vous ne soyez fâché contre moi...

Michael vit qu'elle tremblait.

— Fâché ? dit—il. Il n'y a aucune raison d'être fâché. Voici Mr. Marlow, notre majordome. Nous étions en train de porter un toast. À votre santé...

Disant ces mots, il remplit lui—même une flûte de champagne. Marlow en profita pour s'éclipser; quittant le salon, il referma discrètement la porte derrière lui.

Michael tendit la flûte à Ansella ; celle—ci remarqua le gâteau.

— Mrs. Marlow, la cuisinière, l'a préparé pour nous, dit Michael. Je leur avais donné un peu d'argent pour se nourrir, ils ont préféré le dépenser pour nous faire ce plaisir.

Il tendit la flûte de champagne à la jeune femme. Elle la prit, et il vit qu'elle tremblait toujours. Il se souvint qu'il l'avait vue trembler déjà, tout à l'heure, à l'église. A présent il lisait de la crainte dans ses yeux, une crainte profonde. De sa vie, il n'avait jamais vu une femme à ce point épouvantée. Ne sachant que faire ni quelle contenance adopter, il se servit une nouvelle flûte de champagne.

— Maintenant, dit-il, buvons à nous. Oh ! notre mariage est une affaire bizarre ! Mais je crois très sincèrement que je suis capable de vous rendre heureuse.

Jamais il n'aurait pensé pouvoir de prononcer de telles paroles avant d'avoir vu son visage. Il devait admettre qu'il s'était trompé. Il s'était attendu à une femme un peu forte, voire épaisse... Ansella était la plus jolie, la plus gracieuse des fiancées. Était-elle vraiment la fille de lord Frazer ? Un doute s'insinua dans son esprit. Ils étaient si différents... Connaissant les défauts du père, sa lourdeur, son agressivité, il s'était attendu au pire. Et voilà qu'il avait devant lui la beauté incarnée. Ansella était dépourvue de la moindre trace de vulgarité. Elle était belle, aussi belle qu'on peut l'être, belle et fragile — la beauté et la fragilité de l'innocence... Tout à coup une autre idée le visita. Peut-être lord Frazer détestait-il sa propre fille ! Dans ce cas, toute cette histoire trouvait son explication : par haine pour elle, il venait de la forcer à épouser un prétendant qu'elle n'aimait pas. L'homme qui était capable de vous glisser un chèque dans la main en pleine église, comme il l'avait fait, pouvait aussi bien trouver mille autres occasions de mal se conduire dans la vie.

— J'espère moi aussi que vous serez heureux, dit Ansella d'une voix incertaine.

Michael l'observa tandis qu'elle trempait dans la flûte les plus jolies lèvres du monde et goûtait une gorgée de champagne. Ansella regarda Michael à son tour de ses beaux yeux verts.

— Vous devriez vous asseoir, dit-il aussi doucement que possible. Puis nous prendrons une tranche de gâteau. Je suis sûr qu'il est délicieux. Si Mrs. Marlow voit que nous n'y avons pas touché, cela lui fera de la peine.

Comme Ansella se taisait, il reprit :

— Bon, vous n'êtes pas obligée... Si vous n'en avez pas envie... On vous servira tout à l'heure un déjeuner. Je ne veux pas que Mrs. Marlow soit déçue, c'est tout.

La jeune femme dit alors d'une voix très faible :

— Dans ce cas, je veux bien essayer.

Et, comme pour se donner du courage, elle but une deuxième gorgée de champagne. Tenant avec délicatesse la flûte entre ses doigts, elle la porta à ses lèvres.

Michael était toujours aussi surpris. Aucun doute, songeait-il, elle

est belle. Non ! elle est... adorable. Oui, vraiment adorable ! Mais comme elle est effrayée ! J'ai l'impression de voir tous ses membres trembler à travers le fin tissu de sa robe.

Incapable de comprendre pourquoi elle était à ce point terrorisée, il chercha les mots susceptibles de la rassurer. Au bout d'une minute, il dit :

— Vous n'étiez jamais venue au château... Il y a beaucoup de choses que j'aimerais vous montrer. Mais vous devez être très fatiguée...

Cette remarque à nouveau ne rencontra que le silence. Ansella le regardait, le visage pâle et tremblant, le corps parcouru de frissons. Pourtant il n'avait fait aucun geste, ni manifesté la moindre intention de la toucher ou de lui faire du mal.

Au bout de quelques minutes, il régnait une telle tension entre eux que Michael fut soulagé de voir s'ouvrir la porte du salon. Marlow entra en disant :

— Le déjeuner est servi, Madame la comtesse. Ansella, surprise d'entendre le majordome s'adresser à elle de cette façon, tourna brusquement la tête; la flûte de champagne lui glissa des doigts et se fracassa sur le sol.

— Oh ! je suis vraiment confuse ! s'écria Ansella.

— Ne vous en faites pas pour si peu, la rassura Michael.

Et il ajouta aussitôt en s'efforçant de tourner ce petit drame à la plaisanterie :

— Nous essaierons de trouver un autre verre dans la maison.

Mais Ansella parut n'avoir pas entendu cette remarque. Elle eut le geste de se baisser pour ramasser les morceaux de verre.

— N'en faites rien, dit le comte. Laissez cela aux servantes.

En disant ces mots il s'était approché de la porte. Ansella hésita un instant, considéra une fois encore les dégâts qu'elle avait commis, puis se résolut à le suivre.

Silencieux, ils marchèrent un moment côte à côte le long du couloir qui menait à la salle à manger. Michael se demandait ce que Mrs. Marlow leur aurait préparé. Ce n'était pas facile de faire la cuisine avec si peu d'argent, et il y avait maintenant au château beaucoup de bouches à nourrir !

Mais Mrs. Marlow s'était montrée très astucieuse, comme d'habitude, en préparant un civet de lapin qui n'avait pour ainsi dire rien coûté, le gibier ayant été capturé dans le parc par Colin, le fils de Joe Higgins. Il y avait aussi au menu un bouillon, mais Michael eut quelque peine à deviner de quels ingrédients il se composait. Au demeurant, tout cela était fort bon. Mrs. Marlow n'avait pas failli à sa réputation d'excellente cuisinière.

Ansella, qui était toujours agitée de tremblements nerveux, mangea du bout des lèvres, à peu près une quantité de nourriture suffisante pour satisfaire une souris. Michael lui parla alors de ce qui se passait en ce moment sur ses terres et lui raconta les visites qu'il avait faites la veille aux villageois et aux fermiers. La jeune fille avait l'air d'écouter attentivement, pourtant il lui semblait qu'elle évitait de croiser son regard. En fait elle gardait presque constamment les yeux baissés, ce qui rendait plus triste encore son pâle visage, mais n'enlevait rien à sa beauté.

À la fin du repas, Marlow leur servit le gâteau de mariage auquel ils n'avaient pas touché tout à l'heure. Un gâteau si petit en vérité que Michael, toujours pour essayer de détendre l'atmosphère, déclara en

s'adressant à Marlow :

— Pour arriver à le couper, il va me falloir mon sabre !

Le vieux majordome ne put s'empêcher de sourire. Il tendit au maître un simple couteau, et Michael divisa le gâteau en deux parts. Marlow en déposa une devant Ansella. Le dessert fut accompagné du reste de champagne. Mais c'est à peine si la jeune fille y trempa ses lèvres, et Michael se dit qu'elle craignait peut-être de briser un autre verre. Cependant il s'abstint de faire aucune remarque à ce sujet. Ansella paraissait si fragile, si timide, si craintive, qu'il avait peur de l'effrayer chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour dire quelque chose.

Leur premier déjeuner s'acheva donc dans une atmosphère étrangement silencieuse. Ils avaient fini de manger depuis plusieurs minutes, quand Marlow apparut de nouveau, disant que quelqu'un demandait à parler à Monsieur le comte. Un homme venu d'Oxford, de la part du notaire.

Michael regarda le majordome d'un air fort intéressé. Il s'attendait à cette visite. La veille, il avait envoyé Wicks à Oxford, muni d'une lettre pour le notaire. Dans cette lettre étaient détaillées les sommes dont il avait besoin. Non sans une grande franchise, il disait s'apprêter à recevoir de lord Frazer la somme de vingt—cinq mille livres sous forme d'un chèque qui lui serait remis à l'issue de la cérémonie du mariage. Bien sûr, il ferait parvenir cette somme à l'étude dès que possible, mais il voulait que les banques auxquelles son père avait été fidèle pendant de longues années lui consentent une avance de deux mille livres. Michael demandait également au notaire de bien vouloir envoyer au village un de ses meilleurs comptables, avec mission de distribuer l'argent aux malheureux qui vivaient dans la famine depuis des semaines.

Il avait ajouté d'autres précisions à l'intention du notaire. Par exemple, il tenait absolument à ce que les salaires versés sur son domaine soient les mêmes qu'avant son départ pour les Indes; il exigeait aussi que tous retards de paiement soient rattrapés.

En confiant cette lettre à Wicks, il était certain de n'avoir rien oublié ni personne. Il se tourna vers sa femme :

— Je dois aller m'entretenir avec cet homme. Je reviendrai vous dire ce qu'il en est. Cela risque de prendre un peu de temps. Le mieux est que vous alliez m'attendre au salon. Je vous rejoins dès que j'ai fini.

Ansella ne fit aucune remarque. Elle se leva et, telle une enfant obéissante et craintive, se dirigea vers la porte. Michael se précipita pour la lui ouvrir, puis s'effaça devant la jeune femme. En passant, elle le frôla légèrement du bras. Il lui sembla qu'elle avait sursauté à ce contact, puis qu'elle avait eu le réflexe de s'enfuir, comme si elle eût quelque chose à craindre de lui. Et Michael, pour la première fois, se

demanda d'où pouvait bien venir la peur qu'il inspirait à Ansella.

Mais il n'avait pas le temps d'examiner cette question pour le moment. Le comptable du notaire l'attendait, et l'affaire était d'importance. Il regarda sa jeune femme disparaître silencieusement par la porte du salon, puis gagna le bureau de son père.

Il y trouva un homme d'un certain âge qui déclara s'appeler Mr. Weaver, et être au service du notaire depuis de longues années. Il connaissait bien le domaine des comtes de Rayburne. Naturellement il était au courant des terribles événements des derniers mois et de l'état dans lequel le jeune comte avait trouvé la propriété à son retour des Indes. L'homme ajouta fort poliment :

— Vous vous êtes montré extrêmement généreux avec vos gens, Monsieur le comte. Croyez qu'ils vous en seront reconnaissants.

— Ils étaient au bord de la famine depuis plus d'un mois, répondit fermement Michael. À Oxford, tout le monde était au courant. À commencer par votre étude. Et personne n'a rien fait, évidemment...

— Pardonnez—moi, Monsieur le comte, mais ce n'est pas tout à fait exact. Nous avons essayé d'intervenir, dès que nous avons appris ce qui se passait sur vos terres. Mais votre oncle a réagi de façon très brutale. Pour dire les choses vulgairement, il nous a invités à nous mêler de nos oignons, et à lui ficher la paix.

Michael devait admettre que le notaire et ses collaborateurs ne disposaient d'aucun moyen légal pour contraindre Basil à une conduite plus raisonnable. Il avait reçu la charge d'attorney, et par conséquent tous les pouvoirs. Il pouvait agir à sa guise.

Weaver reprit :

— Je crois, Monsieur le comte, que vous avez omis de préciser combien de personnes travaillaient sur vos terres...

— Je ne suis pas certain de le savoir moi—même avec exactitude, répondit Michael. Bien sûr, nous savons combien d'ouvriers et de fermiers étaient employés par mon père avant sa mort. Mais pendant que j'étais en Inde, un certain nombre de jeunes gens sont allés s'embaucher ailleurs. Et des jeunes femmes aussi.

— Je vais me renseigner, dit Weaver.

Et il ajouta :

— D'après ce qu'on m'a dit, il n'y a pas au village d'endroit assez grand pour accueillir tous ceux à qui vous avez l'intention de venir en aide. Il a été décidé que la distribution d'argent se ferait dans l'église...

— Je n'y aurais pas pensé, dit Michael, mais c'est une excellente idée. Ainsi ces pauvres gens pourront s'asseoir...

— Et ils recevront en prime la bénédiction de Dieu, fit Mr. Weaver avec un sourire.

Michael lui tendit le chèque qu'il avait reçu de lord Frazer, et il lui sembla que le comptable le glissait dans sa serviette avec un certain

soulagement. Étant donné tout ce qui avait déjà été mis en œuvre pour secourir les habitants du domaine et les sommes avancées par les banques, il aurait été fâcheux que lord Frazer reprenne brusquement sa parole.

Mais lord Frazer avait fait ce qu'il avait promis et le chèque était là, correctement libellé, quoique d'une écriture peu soignée. La somme qui y figurait correspondait à ce qui avait été dit: c'était le principal.

Weaver remit à Michael une liasse de billets en disant :

— Maintenant, Monsieur le comte, je crois qu'il est temps d'aller relancer la machine. Il doit déjà y avoir pas mal de monde dans l'église !

Michael l'accompagna jusqu'à la grande porte. Les deux hommes s'avancèrent sur le perron et se serrèrent la main.

Dès que Weaver fut parti, Michael songea à sa femme. Il lui avait demandé de l'attendre dans le salon.

L'espace d'un instant, il se demanda s'il n'y avait pas plus urgent que de la rejoindre — puis il se dit que c'était leur premier jour de mariage, et qu'il devait se conduire comme un gentleman. D'ailleurs il ne voulait pas, en commençant à négliger Ansella, lui donner déjà des motifs de se plaindre.

Deux valets étaient occupés dans le hall : Colin et son ami. Michael s'informa de l'évolution des choses au château et dans le domaine. C'est Colin qui répondit :

— Tout va à merveille, Monsieur le comte. Mon père m'a dit que les gens étaient très contents. Tout le monde vous remercie !

— Tant mieux s'ils sont contents, reprit Michael.

Et il ajouta :

— Vous deux, il va vous falloir aider Marlow du mieux que vous pourrez, d'accord ? Il n'est plus très jeune, comme vous avez vu. Et les ennuis ne lui ont pas été épargnés ces derniers temps.

— Vous pouvez compter sur nous, Monsieur le comte ! fit l'ami de Colin. Nous allons lui donner un bon coup de main.

— Voilà qui fait plaisir à entendre.

À cet instant, Marlow apparut dans le hall, pressé et essoufflé :

— Monsieur le comte ! Monsieur le comte ! Pardon, pardon...

Le pauvre vieux majordome se confondait en excuses.

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne savais pas que le gentleman d'Oxford était parti ! fit Marlow. Et moi qui n'étais même pas là pour le raccompagner !

— Je l'ai raccompagné moi-même, fit Michael avec un sourire. Et je m'en suis très bien sorti. Tiens. Ceci est pour Mrs. Marlow. Dis—lui d'acheter ce dont elle a besoin...

Il mit entre les mains du majordome la moitié de la somme que lui avait remise Weaver, soit environ cinquante livres. Le reste, il le

gardait pour ses propres dépenses urgentes. Marlow considéra les billets comme s'il se fût agi d'une manne tombée du ciel.

— Il faut aller au village payer les fournisseurs, reprit Michael. Et tout ce que tu achèteras dans les fermes, paie—le directement. Ne demande plus de crédit.

Marlow hochait la tête d'un air d'approbation et de joie.

— Bien sûr, Monsieur le comte.

— Et n'oublie pas de prélever vos salaires sur cette somme, ajouta Michael.

Marlow s'apprêtait à exprimer sa reconnaissance, mais il ne le laissa pas parler:

— Pas de merci ! Tu l'as mérité. Toi et ta femme.

Sur ces mots, il traversa le hall et se dirigea vers le salon.

Mais quand il en poussa la porte, il vit que la pièce était vide. Où donc était passée Ansella? Était—elle remontée dans sa chambre ? Faisait—elle un tour dans le jardin ? Tout en réfléchissant, il s'était avancé de quelques pas. C'est alors qu'il la vit: elle était roulée en boule sur le sofa, le visage enfoui dans un oreiller de satin.

Michael s'approcha. Elle dormait profondément. Elle est épuisée, songea—t—il. Elle a tremblé pendant toute cette cérémonie qui a dû être pour elle une terrible épreuve. Et puis elle, n'a rien mangé. Peut—être même n'a—t—elle pas fermé l'œil de la nuit, comme moi...

Il resta un moment à la regarder, et bientôt son attention fut attirée par un détail de sa robe blanche. Était—ce une fleur qui, s'étant détachée de la couronne de mariée, à présent se mêlait à la soie? Un motif imprimé sur le tissu, peut—être... Michael se pencha. Il y avait aussi une trace rouge près du cou de la jeune fille. Ansella ne portait plus sa robe de mariée, bien sûr, mais une robe du soir blanche, toute simple, assez longue. Il n'avait pas prêté attention à la toilette de sa femme au moment du déjeuner, tant il était préoccupé de la voir si mal à l'aise et si effrayée de tout. Intrigué, il s'approcha encore. Ce qu'il avait pris pour un motif de fleur dessiné sur la robe était en fait une goutte de sang.

— Elle se sera égratignée, murmura—t—il, ou blessée avec un morceau de verre...

Mais il vit que du sang s'écoulait sur le sol. Affolé, il tira de sa poche un mouchoir, puis s'agenouilla. Cherchant l'origine de ce saignement, il lui dénuda très légèrement l'épaule, et y découvrit une blessure assez profonde d'où partait le sang qui s'écoulait le long du bras et s'égouttait à terre. De part et d'autre de cette blessure, apparaissaient des marques, comme si la jeune femme avait reçu des coups de fouet.

En s'efforçant de ne pas la réveiller, il épongea un peu de sang. À ce contact, la jeune fille ouvrit les yeux et se retourna brusquement en

poussant un cri.

— N'ayez pas peur, murmura—t—il. Vous avez du sang sur le cou. J'essaie de le nettoyer...

— Ça me fait mal... si mal...

— Qu'est—il arrivé ? Êtes—vous tombée ?

Il se doutait bien qu'elle n'était pas tombée et qu'il s'agissait de quelque chose de bien plus grave, mais il n'osait aborder directement la question. Ansella, qui avait tressailli, ne répondit rien et se contenta de détourner les yeux. Michael reprit très doucement :

— Vous saignez... Votre dos saigne aussi. Vous allez salir votre jolie robe...

Ansella étouffa un nouveau cri et se hâta de s'asseoir. Michael craignit de l'avoir offensée avec cette remarque un peu stupide. Doucement, avec précaution pour ne pas l'effrayer, il vint s'asseoir auprès d'elle et de nouveau lui posa la question :

— Que s'est—il passé ? Je n'arrive pas à croire que vous ayez pu vous faire mal toute seule de façon aussi cruelle...

Les yeux de la jeune femme étaient traversés par des éclairs d'épouvante. Ses lèvres tremblaient, toutes blanches, comme gelées.

— Dites—moi, insista Michael.

Et pour la convaincre, il ajouta :

— Vous savez, ce ne serait pas bien de commencer notre vie commune en gardant chacun jalousement nos secrets. Nous devons au contraire avoir confiance l'un en l'autre.

Michael se tut, voyant qu'elle allait parler...

— Vous... vous ne direz rien à papa ? Vous ne lui direz pas que je vous en ai parlé ?

Ansella avait prononcé ces mots d'une voix à peine audible. Michael secoua la tête.

— Vous pouvez me parler en toute confiance, Ansella. Je ne répéterai rien à votre père ni à quiconque. Je veux seulement vous aider. Je vois bien que quelque chose ne va pas. Quelque chose de grave, peut—être... Je ne supporte pas de vous voir souffrir ainsi.

— Ça me fait tellement mal, se plaignit Ansella. J'ai enduré cette torture toute la nuit. Et je n'avais personne à qui m'adresser pour me soigner...

Michael nota avec patience qu'elle commençait à en dire un peu plus, même si elle s'exprimait toujours avec beaucoup d'hésitation, comme sous l'empire d'une peur affreuse. Elle ne tardera pas à ouvrir son cœur, se dit—il. Mais elle craint encore ma réaction...

— Personne à qui vous adresser ? répéta—t—il. Comment est—ce possible ?

Et il ajouta :

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce qui est arrivé...

Elle se détourna, de sorte que Michael ne pouvait voir désormais que son profil. Il remarqua cependant qu'elle était aux prises avec des sentiments contraires ; à l'évidence elle souffrait de ces blessures sur son dos, et plus encore peut-être de ce qu'elles signifiaient. Elle prit sa respiration et lâcha d'un coup :

— Mon père m'a battue.

En un sens, Michael ne fut pas surpris de cet aveu. Et pourtant il ne parvenait pas à comprendre comment la chose était possible. Comment peut-on s'en prendre à un être plus faible que soi ? Surtout quand cet être est si fragile et si apeuré ?

— Il vous fouette ? murmura-t-il.

— Oui.

— Pourquoi ?

Ansella ne put répondre tout de suite. Elle devait faire un violent effort pour contrôler ses émotions. Au bout d'un moment, elle soupira et dit :

— Si je vous disais pourquoi, vous vous fâcheriez, vous aussi.

Michael la rassura :

— Je vous jure de ne pas me fâcher. D'ailleurs je crois que j'ai deviné...

Ansella tourna les yeux vers lui. Il reprit :

— Vous avez refusé ce mariage.

Elle approuva de la tête en silence, puis dit :

— Je me suis enfuie. Quand il m'a parlé du mariage, j'ai aussitôt quitté la maison. Oh ! je ne suis pas allée loin. Papa m'a rattrapée presque tout de suite. Il était... Il était furieux... si furieux...

— Si furieux qu'il vous a fouettée.

Michael avait deviné que lord Frazer était un individu cruel, bestial même. Un instant il eut envie de se précipiter à Watton Hall et de le corriger à son tour... Puis il vit qu'Ansella le regardait toujours, comme surprise de voir que cette révélation ne le mettait pas en colère.

— Je comprends ce que vous ressentez, dit-il. Moi aussi, vous savez, j'ai eu envie de fuir à toutes jambes, quand votre père m'a mis ce marché entre les mains.

— Vous ne vouliez pas m'épouser ?

— Ce n'est pas vous qui étiez en cause, évidemment. Je n'avais aucune intention de me marier, voilà tout ! Et encore moins avec une femme que je n'avais jamais vue, qui elle-même ne me connaissait ni d'Eve ni d'Adam !

Ansella poussa un profond soupir ; on aurait dit qu'elle était soulagée par ce qu'elle venait d'entendre.

— Mais alors, reprit-elle avec de grands yeux étonnés, je ne comprends pas... Si vous ne vouliez pas vous marier, pourquoi avoir

dit oui à papa ?

Ce fut au tour de Michael de manifester de la surprise. Ainsi, lord Frazer n'avait pas dit à sa fille combien lui coûtait ce mariage... Il soupira puis dit d'une voix aussi calme que possible :

— Je crois que je ferais bien de vous raconter toute l'histoire. Vous l'ignorez, mais vous m'avez tiré d'un mauvais pas. Évidemment, toute cette affaire est très douloureuse. Pour vous comme pour moi.

Il se tut. Ansella le dévisageait toujours de ses grands yeux épouvantés, comme pour se préparer à une terrible révélation. Par où commencer ? se demanda Michael. Et comment ne pas ajouter à sa souffrance ?

— C'est une longue histoire, reprit-il. Peut-être trop longue pour que je vous la raconte maintenant... Ne croyez-vous pas que nous ferions mieux de commencer par nous occuper de vos blessures ?

— Non, non ! s'écria-t-elle aussitôt. Je ne veux montrer ces traces de coups à personne. Je n'ai pas envie que cela revienne aux oreilles de papa. Il recommencerait à me battre !

— Je crois qu'il ne recommencera jamais, fit Michael d'une voix tendue.

Ansella fut saisie par le ton qu'il avait employé — un ton déterminé et sans réplique.

— À présent vous êtes ma femme, Ansella, je ne laisserai aucun homme vous toucher, pas même votre père.

Devant tant de fermeté, un éclair d'admiration passa dans les yeux d'Ansella.

— C'est vraiment là ce que vous pensez ? demanda-t-elle.

— Soyez-en certaine, fit Michael. Je vous protégerai contre tous ceux qui voudraient vous faire du mal. Et s'il le faut, contre lord Frazer en personne.

Il avait appuyé sur les derniers mots d'une façon si coupante qu'Ansella en fut impressionnée. Michael la fixa un instant. Il avait soudain le regard très dur.

— Vous a-t-il souvent battue d'une aussi abominable façon ?

— Maman ne l'aurait jamais laissé me traiter ainsi. Mais depuis qu'elle est morte...

De douloureux souvenirs lui passèrent dans les yeux. Elle reprit d'une voix tremblante :

— Il s'attaquait aussi à mon chien, à mon cheval... Si jamais il apprend que je vous ai parlé, je suis sûre qu'il les battra...

Michael avait de la peine à croire ce qu'il entendait. Se venger sur des animaux ! D'où pouvait donc venir pareille cruauté ? Il sentait la colère gronder en lui. Mais il parvint à la contenir. La méchanceté, la violence, l'usage injuste de la force — ces pratiques étaient plus courantes qu'on n'avait coutume de l'imaginer. Parfois même violence

et injustice faisaient irruption dans votre vie, alors...

Il se leva d'un bond et alla près de la cheminée tirer le cordon de la sonnette.

— Comment s'appelle votre cheval ? demanda—t—il d'une voix brusque.

Ansella était si surprise qu'elle ne répondit pas tout de suite. Puis :

— Éclair, dit—elle. Mais pourquoi me demandez—vous cela ? Qu'avez—vous l'intention de faire ?

— Le nom de votre chien ?

— Rufus. Mais...

À cet instant la porte s'ouvrit. Marlow entra dans le salon. Michael lui dit aussitôt :

— Je veux qu'un de mes valets aille tout de suite en voiture à Wallon Hall chercher Rufus, le chien de Madame la comtesse. Qu'il parte avec un garçon d'écurie: il ramènera aussi son cheval, Éclair.

— Monsieur le comte, fit Marlow, nous n'avons pas de voiture disponible ! Wicks est parti à Oxford raccompagner le comptable...

Michael l'interrompit fermement :

— Wicks, que je sache, n'a attelé qu'un seul cheval à sa voiture !

Marlow attendait la suite. Michael reprit :

— Il reste donc un autre cheval disponible. Et le vieux cabriolet de mon père ? Il est toujours là, il me semble...

— Certainement, Monsieur le comte ! Pardon, mais j'avais presque oublié son existence, avec tous ces événements...

— Très bien. Dis à un des jeunes gens que j'ai engagés de s'occuper de tout cela. Il n'y a pas lieu de demander à lord Frazer une quelconque permission. Il s'agit de récupérer le chien et le cheval, c'est tout.

Marlow s'inclina puis sortit. Dès qu'il eut refermé la porte, Ansella se tourna vers Michael et dit dans un élan où se mêlaient confusion et reconnaissance :

— Merci... Jamais je n'aurais cru que vous accepteriez d'avoir mon cheval dans vos écuries. Et encore moins mon chien au château...

— Il y a toujours eu des chiens au château. Il y en avait quand je suis parti pour les Indes. Mais mon oncle s'est débarrassé d'eux.

— Cela a dû vous faire de la peine. Quand mon père battait Rufus... Oh! je croyais chaque fois en mourir de chagrin. Les bêtes ne comprennent pas pourquoi on les maltraite, n'est—ce pas ?

Sa voix qui se brisait à l'évocation de ces mauvais souvenirs la rendait plus émouvante encore, et Michael ne put résister à l'envie de passer le bras autour de ses épaules, comme on fait avec un enfant qui a besoin d'être consolé.

— Vous savez ce que je vais faire, maintenant ? dit—il.

Ansella leva vers lui ses grands yeux mouillés de larmes.

— Je vais envoyer quelqu'un vous chercher de cette crème que ma mère avait l'habitude d'utiliser, un baume qui soigne toutes les blessures. Je suis sûr qu'il en reste quelque part. Mrs. Shepherd, ma gouvernante, va se faire un plaisir de vous en trouver un pot...

— Surtout ne lui dites pas de quel genre de blessures il s'agit, je vous en supplie...

— Je ne le lui dirai pas...

— Elle pourrait parler. Et cela reviendrait aux oreilles de papa...

Elle eut un frisson, comme chaque fois qu'elle évoquait son père.

— Je serais étonné, reprit Michael, que votre père entende jamais parler de ce qui se passe chez moi. Vous savez que mon propre père et lui ne s'adressaient jamais la parole, si ce n'est pour se quereller.

Ansella hocha la tête: bien sûr, elle connaissait l'histoire des relations entre les deux familles. Michael reprit :

— Ici, les domestiques et les fermiers se sont toujours rangés de notre côté dans l'affaire du bois aux Moines. Je ne serais pas surpris s'il subsistait dans la région quelque animosité à l'égard de votre père.

Il s'approcha de la porte, l'ouvrit, fit quelques pas dans le hall et demanda à Colin d'aller voir Mrs. Shepherd pour lui demander s'il ne restait pas un pot de ce fameux baume dans sa chambre. Heureux d'obéir, Colin courut vers l'escalier. Quand Michael revint au salon, il trouva Ansella en train de considérer tristement le mouchoir dont il s'était servi pour essuyer les plaies, à présent taché de sang.

— Est—ce que votre valet ne va pas trouver cela étrange ? demanda—t—elle d'une voix faible.

— Je lui dirai que vous saignez du nez.

Un début de sourire se dessina sur les lèvres de la jeune femme, c'était la première fois que Michael voyait son visage s'éclairer. Elle poussa un petit gloussement et dit :

— Et vous pensez qu'il va vous croire ?

— Il me croira. Je m'exprime généralement avec une certaine assurance, et il est rare que l'on mette en doute ce que je dis.

Michael avait souri à son tour. Une certaine complicité venait de s'installer entre eux. Ansella reprit d'un ton craintif :

— Cela pourrait cependant arriver, une fois...

— Si quelqu'un se surprenait à penser que je ne dis pas la vérité, il garderait ses réflexions pour lui, soyez—en sûre.

Disant ces mots, il était revenu s'asseoir auprès d'elle, sur le sofa. Elle tressaillit, puis se hâta de lui faire de la place.

— Je vais vous soigner, dit—il. Vous ne resterez pas dans cet état. Et si vos blessures ne sont pas guéries demain, vous verrez un médecin...

De nouveau de tristes pensées traversèrent le regard d'Ansella.

— Le médecin ne voulait plus venir à Watton Hall, dit—elle. Papa

le traitait trop durement. Il pense que si maman est morte, c'est la faute du docteur, vous comprenez ?

Tout à fait le genre de réaction à laquelle on pouvait s'attendre de la part de lord Frazer ! songea Michael.

— Il y a beaucoup d'excellents médecins à Oxford, reprit-il. Nous choisirons le meilleur.

Tout en parlant, il se disait que cela coûterait cher de faire venir un docteur d'Oxford... Mais Ansella n'était—elle pas sa femme ? N'avait—elle pas le droit d'être convenablement soignée ? Il soupira. Quel étrange mariage ! se dit-il une fois de plus.

Bientôt apparut Marlow : il apportait le baume sur un plateau d'argent.

— Mrs. Shepherd m'a demandé de vous dire, fit-il, qu'il n'en reste plus que trois pots. Mais la maman de Monsieur le comte lui avait transmis la recette de cette pommade. Si Monsieur le comte le souhaite, elle peut en préparer d'autres pots, au cas où les gens du village en auraient besoin.

— Vous direz à Mrs. Shepherd que c'est une excellente idée, répondit Michael avec un sourire. Qu'elle se procure les herbes nécessaires et qu'elle en prépare d'autres pots. Je suppose que l'on trouve tous les ingrédients nécessaires aux alentours du château...

— Je le crois, Monsieur le comte, dit Marlow. Mr. Cosnat est déjà au travail : il remet le jardin en état. Bientôt, quand vous ouvrirez vos fenêtres, vous aurez vue sur des massifs de fleurs et sur toutes les plantes utiles que l'on trouvait ici du temps de votre père.

— Parfait ! Je ne doute pas que Madame la comtesse aura envie d'avoir aussi des fleurs dans ses appartements.

Marlow sourit d'un air approuvateur, puis s'éclipsa. Quand il eut refermé doucement la porte, Ansella se tourna vers Michael et dit en faisant une petite moue :

— Comment avez-vous deviné que j'aimais les fleurs ?

— Toutes les femmes aiment les fleurs, répondit gentiment Michael. Et offrir des fleurs à une femme, c'est lui faire compliment de sa beauté.

Michael était surpris par le ton qu'il venait d'adopter. Il s'adressait à Ansella comme il aurait parlé à une femme charmante dans l'intention de la séduire. La jeune fille ne put dissimuler un joli mouvement de surprise empreint de grâce et de féminité ; apparemment elle n'avait pas imaginé que son mari pourrait s'adresser à elle de cette façon. Durant quelques secondes, un léger trouble s'installa entre eux, puis Michael reprit :

— Cette crème est un baume magique. Chaque fois que ma mère s'en servait pour soigner un enfant blessé, la douleur s'envolait au cours de la nuit comme sous l'effet d'un coup de baguette magique.

— Puisse—t—elle me faire le même effet, soupira Ansella.

Elle n'arrivait plus à cacher combien ses blessures lui étaient douloureuses.

— Dès cette nuit, vous vous sentirez mieux.

— Cette nuit... répéta—t—elle.

Et Michael vit une grande frayeur lui passer dans les yeux. Sa première nuit au château, sa première nuit d'épousée... Il comprit alors pourquoi elle avait voulu s'enfuir quand son père lui avait parlé de ce mariage. Ce n'est pas seulement parce qu'elle refusait d'épouser un inconnu, c'est surtout que les hommes, en général, lui inspiraient une crainte profonde. Ce que l'on pouvait parfaitement comprendre, étant donné qu'elle vivait depuis sa plus tendre enfance dans l'entourage d'une brute. À ses yeux, un mari ne pouvait être qu'un être violent et cruel — à l'image du seul homme qu'elle eût jamais connu. Michael s'empessa de la rassurer :

— Maintenant retournez—vous. Je vous promets de vous soigner aussi doucement que possible. Je vais essayer de ne pas vous faire mal.

Telle une petite fille obéissante, Ansella se détourna et baissa la tête. Michael essuya le sang qui s'était coagulé à la base du cou. Plus bas, il y avait aussi cette tache assez grande, il l'avait remarquée tout à l'heure... D'une voix extrêmement douce, attentif à ne pas brusquer la jeune femme, il dit :

— Me permettez—vous de déboutonner votre robe ? Vous avez là une tache de quatre pouces de diamètre. La blessure doit vous faire souffrir. Et puis votre vêtement en est tout abîmé...

— Je préférerais être soignée par une femme de chambre, murmura Ansella, mais...

Elle songeait évidemment à la réaction de son père, s'il venait à apprendre ce qui se passait ici.

— Écoutez, reprit Michael, je vais donner des ordres pour que votre dos soit soigné par Mrs. Shepherd et personne d'autre. Elle seule s'occupera de vos toilettes.

Il se tut un instant, puis ajouta :

— Elle a toujours vécu au château. Je la connais depuis le jour de ma naissance, et j'ai vingt-sept ans. Je pense que nous pouvons lui faire confiance, non ? Pour moi, Mrs. Shepherd est un membre de la famille. Nous sommes attachés aux mêmes valeurs...

— Voulez—vous dire qu'elle déteste mon père comme votre père le détestait ?

— Exactement. Elle n'ira pas lui raconter ce qui se passe ici. Tant que vous serez ma femme, tant que vous habitez sous ce toit, personne ne vous trahira.

Il sembla à Michael qu'Arisella avait poussé un petit soupir de

soulagement. Avec de grandes précautions et beaucoup de délicatesse, il commença à défaire les quatre boutons qui fermaient la robe. Le fouet de lord Frazer avait laissé sur le dos de la jeune fille des marques si laides et si profondes qu'il ne put retenir un sursaut de dégoût. Quelle brute! se dit—il. Une des marques saignait encore.

Du bout des doigts, il commença à appliquer un peu de baume sur les blessures. Ansella tressaillit à plusieurs reprises, mais ne dit pas un mot ; aucun gémissement, aucune plainte ne jaillit de ses lèvres fermées. Il doit y avoir d'autres traces de coups un peu plus bas, songea Michael, mais on dirait qu'il s'est surtout acharné sur les épaules... Est—ce qu'il l'avait poursuivie à cheval quand elle s'était enfuie ? L'avait—il cravachée du haut de sa monture, tandis qu'elle courait à perdre haleine ? Il supposait que les choses s'étaient déroulées ainsi, car les marques parlaient d'elles—mêmes, mais il n'osait interroger la malheureuse. Lord Frazer l'avait sûrement frappée avec une cravache de jockey ou avec une de ces baguettes flexibles dont se servent les éleveurs de chiens... La douleur avait dû être atroce.

Là où le fouet n'avait pas laissé de trace, la peau d'Ansella était la plus douce et la plus blanche que l'on puisse rêver. Michael avait beaucoup vécu et beaucoup fréquenté ses semblables dans des circonstances parfois rudes; pourtant il pouvait difficilement imaginer qu'un homme puisse montrer une telle sauvagerie.

— Voilà, murmura—t—il. C'est fini.

Toutes les plaies auxquelles il avait pu accéder sans offenser la pudeur d'Ansella étaient maintenant couvertes de crème bienfaisante. Il referma les boutons de la robe et reprit :

— Vous serez bientôt guérie. Surtout ne vous inquiétez pas: seule Mrs. Shepherd sera au courant. Je vais lui demander de vous remettre de la crème tout à l'heure, quand vous irez vous coucher. D'accord ?

— D'accord, soupira Ansella. Merci ... Vous êtes... vous êtes très gentil avec moi.

— Gentil, je ne sais pas. En tout cas je suis horrifié de la façon dont vous avez été traitée. Et encore plus quand je pense que je suis responsable de cette... punition.

— Je ne pensais pas que vous seriez aussi doux, ajouta Ansella.

— N'aviez—vous jamais entendu parler de moi ?

— Je savais que vous viviez au château. J'ai entendu votre nom pour la première fois à la mort de votre père, quand vous êtes devenu comte de RayBurne. C'est tout. Je ne vous avais jamais vu, ni même aperçu. Et papa était rendu tellement furieux par l'affaire du bois aux Moines qu'il ne supportait pas que l'on évoque votre famille...

— Cela a dû être un choc quand il vous a dit que vous alliez épouser son pire ennemi...

— Oh ! j'ai trouvé cela si étrange ! Mais ce n'était pas mon principal souci...

— Quel était votre principal souci ?

— Petite fille, je m'étais juré de ne jamais épouser un homme dont je ne serais pas amoureuse.

— Je me suis fait le même serment, dit Michael.

Ansella se retourna vivement et répéta sa question de tout à l'heure :

— Alors pourquoi m'avoir épousée ?

— Je vais vous raconter toute l'histoire, Ansella. Je crois que vous comprendrez.

Michael lui dit combien il avait été heureux d'être appelé à partir pour les Indes et d'aller vivre auprès d'un homme qu'il admirait depuis toujours, avec qui il avait chassé en Irlande et qui en somme lui avait tout appris de la vie.

Tout en parlant, il observait la jeune femme; elle l'écoutait avec attention, comme une enfant à qui l'on raconte une merveilleuse histoire, une légende, un conte de fées. Elle le regardait dans les yeux, attentive à ne rien perdre du récit, et son propre regard trahissait chacune des émotions ressenties. Elle parut fascinée quand Michael raconta comment il avait visité, en compagnie du vice—roi, les régions les plus pauvres de l'Inde, ces contrées terriblement déshéritées où régnait la famine; comment ils étaient allés ensemble au—devant des populations pour les secourir ; et enfin comment le vice—roi avait trouvé la mort, victime d'un coup de poignard dans le dos...

— Pourquoi l'a—t—on tué ? demanda Ansella, dont les lèvres avaient frémi.

— L'assassin, répondit Michael d'un air pensif, n'avait aucun grief particulier à l'encontre de mon ami le vice—roi. Seulement il avait été en prison, et il en nourrissait une rancune contre la terre entière.

Les yeux de la jeune femme s'embruèrent à l'écoute de cette tragédie. Michael lui—même était si ému qu'il avait de la peine à maîtriser les intonations de sa voix ; elle avait même failli se briser quand il avait évoqué l'instant où le vice—roi, ensanglanté, avait péri dans la chaloupe qui le ramenait à son navire.

— Cet homme était honnête et bon, murmura Ansella. Je ne comprends pas qu'on ait pu lui faire du mal.

— Je n'ai pas compris non plus, soupira Michael.

Il se laissa emporter un instant par ces douloureux souvenirs, puis reprit :

— Sans le vice—roi, sans mon ami, l'Inde n'était plus la même. Après sa mort, je me suis dépêché de rentrer en Angleterre.

Il dit l'état dans lequel il avait trouvé le domaine à son retour : le

château à l'abandon, toutes les terres en jachère, les habitants au bord de la famine...

— Mais j'ignorais tout cela ! s'exclama la jeune femme. On ne m'a rien dit...

Michael songea que lord Frazer, s'il avait eu ne fût—ce qu'un peu de cœur, se serait porté au secours de populations qui mouraient de faim au seuil de sa propriété. Mais il voulait éviter de ternir un peu plus l'image de cet homme aux yeux d'Ansella. Il raconta sa visite au notaire à Oxford, et le choc qu'il avait reçu en apprenant que tous les biens des RayBurne avaient été bradés dans le seul but de faire de l'argent liquide.

— Mais alors, il ne vous reste rien ! fit Ansella.

— En arrivant ici, je me suis retrouvé avec pour seule richesse le contenu de mon portefeuille. Mon oncle Basil avait vendu tout ce qui pouvait l'être.

— Quel méchant homme !

— Vous pouvez le dire. Mais la méchanceté est très cultivée en ce monde. Elle porte même ses fruits. À l'heure où nous parlons, je ne doute pas que Basil soit en train de faire fructifier en Amérique les biens qu'il s'est acquis malhonnêtement.

— Je suis sûre qu'il devra payer un jour ou l'autre pour sa mauvaise action...

Tout deux réfléchirent à cette remarque. Les méchants étaient—ils toujours punis de leurs crimes ? C'était une vaste question. Michael reprit :

— En tout cas, voilà les circonstances qui font que vous êtes ici.

Comme elle l'interrogeait du regard, Michael raconta sa visite à lord Frazer, quelques jours plus tôt, à son retour d'Oxford.

— Si je me suis adressé à votre père, c'est parce que j'avais quelque chose à lui offrir en échange de son aide.

— Quelque chose ? murmura Ansella, intriguée.

— Le bois aux Moines.

— Papa a toujours estimé que le bois aux Moines lui appartenait...

— Tandis que pour mon père, ce bois était sur nos terres depuis qu'il existe des RayBurne.

Ansella réfléchit à ces étonnantes nouvelles, puis demanda :

— Comment a réagi papa, quand vous lui avez fait cette proposition ?

Michael se demanda un instant s'il devait révéler à Ansella une vérité susceptible de la choquer. Puis il continua :

— Votre père a dit qu'il voulait bien me prêter toutes les sommes dont j'avais besoin. Mais il y avait une contrepartie.

— Laquelle ? fit la jeune femme d'une voix anxieuse.

— Je devais épouser sa fille.

Ansella était abasourdie.

— Je n'arrive pas à y croire, balbutia—t—elle. Papa détestait votre père...

C'est mieux ainsi, pensait Michael, comme soulagé par ce qu'il venait de lui apprendre. Il vaut mieux qu'elle sache tout. Il reprit :

— Vous savez, Ansella, votre père est un homme très ambitieux. Il brûle d'occuper une place dans la plus haute société. Or, il se trouve que les RayBurne sont considérés comme l'une des familles les plus anciennes et les plus prestigieuses d'Angleterre.

Et il ajouta avec un accent de fierté :

— Les RayBurne ont donné à l'Angleterre des hommes d'État, des soldats, des navigateurs, tous de célèbre mémoire. Ils ont veillé jalousement sur ce château, sur ces terres. Et chaque comte de RayBurne a laissé ici une trace de son passage. Un comte de RayBurne est le chef d'une famille très respectée.

— Ainsi, voilà ce que mon père a voulu pour moi...

—Exactement. Il a voulu que vous soyez vous aussi à la tête d'une famille noble et respectée. En revanche, ce qu'il ne veut pas, c'est que le reste du monde apprenne la vérité, à savoir qu'il nous a forcés à nous unir, qu'il a obligé à se marier deux êtres qui ne se connaissaient pas.

— Mais pourquoi ne pas avoir demandé à mon père un délai de réflexion ?

— Je vous l'ai dit: les habitants du domaine mouraient de faim. Il fallait agir au plus vite. Et la condition pour obtenir le chèque de votre père, c'était d'apposer ma signature sur le registre des mariages.

Ansella ne revenait pas de son étonnement. Ainsi les incroyables circonstances qui avaient présidé à son mariage, à son destin, lui avaient entièrement échappé !

Dans un effort pour rassembler ses souvenirs, elle reprit :

— L'autre jour, comme se parlant à lui—même, il a dit qu'il ferait publier le mariage dans une quinzaine de jours... Sur le moment, je n'ai pas compris ce que cela signifiait...

— Il ne veut pas que les journaux publient la vérité. Il espère laisser croire qu'il s'agit d'un mariage tout à fait normal et non d'un marchandage lié au désastre dans lequel je me suis trouvé précipité à mon retour des Indes...

— Oh ! je suis vraiment désolée ! s'écria soudain Ansella.

Des larmes sincères avaient envahi ses yeux et lui roulaient à présent sur les joues.

— Pardon, ajouta—t—elle. Papa s'est conduit avec vous avec une telle brutalité... Mon Dieu, j'en ai honte pour lui... Il aurait au moins pu nous présenter l'un à l'autre avant de...

Ansella marqua une pause puis parut comprendre :

— Je sais ce qui s'est passé, dit—elle tristement. Papa pense que je suis idiote et ennuyeuse. Il s'est dit que s'il vous invitait à faire connaissance avec moi, vous partageriez aussitôt son avis. Et vous refuseriez de m'épouser.

Michael, au contraire, commençait à se dire qu'il avait épousé une femme particulièrement avisée...

— Je suis sûr, dit—il gentiment, que votre père ne pense pas vraiment que vous êtes ennuyeuse...

— Il le pense, je vous assure. Il me déteste. Il aurait voulu un garçon et le sort lui a donné une fille. Maman m'a raconté qu'il est entré dans une fureur terrible quand il a appris que je... que je n'étais qu'une fille...

Michael songea que plus il découvrait la personnalité de lord Frazer et plus il le méprisait. Une question se présenta à ses lèvres qu'il ne put garder pour lui :

— Pourquoi votre mère a—t—elle épousé un homme aussi cruel ?

— Oh ! je crois qu'elle venait d'une famille très modeste, très misérable même. Mon père, lui, avait de la fortune. Voilà sans doute l'explication. Mais je pense aussi qu'elle le trouvait beau, séduisant... Elle s'est mariée très jeune, vous savez... Elle n'avait jamais rencontré aucun homme avant lui. Elle trouvait cela merveilleux de se marier, d'avoir un époux élégant. Elle se sentait rassurée, sains doute...

— Qui sont vos grands—parents, du côté maternel ?

— Le père de maman s'appelait sir Walter Lansdale. Oh ! ce n'était pas une famille aussi prestigieuse que la vôtre. Mais tout de même, grand—papa était baron, cinquième du nom.

À présent Michael comprenait ce qui s'était passé. Lord Frazer avait d'abord essayé d'accéder à la noblesse en achetant une épouse, et il recommençait maintenant avec sa fille. Son argent venait de Liver—pool, où ses ancêtres étaient armateurs. Il n'avait pas de sang noble dans les veines, et comme il était fou d'ambition, cela lui était une source de frustration.

— Votre maman était—elle heureuse avec lui ?

— Au début de leur mariage, oui. Ils ont connu une période de bonheur. Mais avec l'âge, papa est devenu de plus en plus aigri et méchant. Surtout après ma naissance, quand il a appris que maman ne pourrait avoir d'autres enfants.

Cela avait dû être un coup dur, en effet, songea Michael. Ansella poursuivait :

— Au début, quand maman était encore là, il était assez gentil avec moi. Il arrivait à cacher sa déception de ne pas avoir eu un garçon. Mais après la mort de maman, il a commencé à se montrer cruel, brutal... Oh ! vous ne pouvez pas imaginer ce que j'ai enduré...

Michael imaginait très bien, au contraire. Il eut soudain envie de

chasser de la tête d'Ansella tous ces affreux souvenirs :

— Cela appartient au passé, maintenant. Pour vous, c'est une nouvelle vie qui commence. Savez—vous ce que je vais vous demander ? Je vais vous demander de m'aider.

— De vous aider ? s'étonna la jeune femme.

Michael sourit :

— C'est une tâche très lourde qui m'attend, vous savez.

Il ajouta :

— Je vais devoir compter sur vous. Par conséquent, la première chose à faire, c'est de vous soigner et de prendre du repos.

Le regard d'Ansella était encore plein de crainte et il comprit qu'il n'avait pas réussi à la rassurer complètement. Il aurait tant voulu qu'elle le considère comme un ami, non comme un adversaire !

— Ansella, reprit—il, il faut que nous apprenions à nous connaître. Tous les hommes ne sont pas faits sur le même modèle...

La jeune femme détourna les yeux.

— Faisons comme si nous venions de nous rencontrer, poursuivit—il. Vous venez de m'être présentée comme la très honorable Ansella Frazer, fille de lord Frazer. Et moi, je suis le comte Michael de RayBurne.

Disant ces mots, il avait pris la main de la jeune fille.

— Comment allez—vous, miss Frazer ? fit—il de sa voix la plus douce et la plus tendre.

Ansella gloussa gentiment.

— Comme tout cela est étrange, murmura—t—elle.

—Vraiment ? J'aimerais tant vous entendre dire que vous êtes heureuse de faire ma connaissance...

— Je le suis... Oh ! oui. Je suis heureuse de faire votre connaissance, Monsieur le comte.

La main d'Ansella tremblait dans la sienne; et ses yeux étaient encore craintifs, comme ceux d'un animal apeuré, rétif, difficile à apprivoiser.

— Et maintenant, reprit le comte, y a—t—il quelque chose qui vous ferait plaisir ?

Il regardait par la fenêtre le jardin baigné de soleil. La température était douce et les sous—bois devaient regorger de tous les parfums de la terre. Il y avait quelque chose qu'il aurait aimé, lui, et c'était d'aller faire une longue promenade à cheval à travers le domaine. Mais c'était impossible. Il devrait attendre encore pour sacrifier à cette passion. D'ailleurs, était—ce une passion pour sa femme ? Il se posait la question.

— J'ai envie...

La voix d'Ansella était toujours aussi faible et hésitante.

— J'ai envie, reprit—elle... Non, cela va vous ennuyer...

— Dites. Ne vous gênez pas... S'il y a quelque chose que je puisse faire...

— J'ai envie de me plonger dans un livre. Mais peut—être n'y a—t—il pas de bibliothèque au château ?

— Il y a une bibliothèque au château ! s'écria Michael, ravi. Et je vais me faire un plaisir de vous y emmener sur—le—champ.

Il était si heureux qu'elle eût exprimé le désir de se distraire, de sortir des affreuses pensées et des obsessions qui devaient la torturer, qu'il quitta le sofa avec impatience. Puis il se dit que c'était là une bien étrange envie. Les femmes qu'il avait connues ne s'étaient jamais montrées avides de lectures et de connaissances, surtout quand elles avaient la possibilité de faire autre chose. En général, d'après ce qu'il avait cru comprendre de leur caractère, les femmes aimaient passer leur temps à bavarder, à rêvasser, non à se cultiver.

Mais Michael ne fut que trop heureux de pouvoir la conduire jusqu'à la bibliothèque ancestrale qui occupait une salle immense, à l'autre bout du château. D'ailleurs il n'avait pas eu l'occasion d'y mettre les pieds depuis son retour, et ce serait l'occasion de juger de l'état dans lequel l'oncle Basil l'avait laissée.

Il craignit en s'y rendant de trouver de nombreux trous dans les rayons de livres, mais il eut la surprise de voir que tout était à peu près en ordre. La bibliothèque abritait en effet des ouvrages d'une valeur inestimable et des manuscrits illuminés qui remontaient à

plusieurs siècles ; pas un, apparemment, ne manquait au catalogue. Michael poussa un soupir de soulagement.

Comme toutes celles du château, la salle avait été conçue par les architectes avec un goût très sûr et une volonté de marier l'utile et la beauté la plus majestueuse. Des étagères sculptées couvraient les murs et montaient jusqu'au plafond peint de motifs antiques ; d'autres étaient disposées en épi dans toute la salle et éclairées par de hautes fenêtres à meneaux aux vitrages colorés. Un joli balcon courait autour de la pièce, auquel menait un escalier en colimaçon. Michael se rappela combien il aimait aller là—haut, quand il était enfant et se plonger dans les grimoires et les vieilles encyclopédies dont s'échappaient des nuages de poussière. La meilleure place, pour avoir vue sur toute la bibliothèque, se trouvait près de la cheminée au manteau soutenu par deux atlantes. Il y entraîna Ansella qui parut émerveillée de découvrir une telle merveille.

— Il y a ici près de dix mille livres, dit—il avec quelque fierté.

— J'ai envie de les lire tous, répondit la jeune femme, sincèrement émue.

Michael rit à cette phrase innocente venue du fond du cœur.

— Cela risque de vous prendre un certain temps.

— Jamais encore je n'avais vu une aussi belle bibliothèque privée.

Quelle magnifique collection !

— Votre père n'a donc pas de bibliothèque ?

— Si, bien sûr. Mais elle n'est pas aussi riche que la vôtre...

— C'est aussi la vôtre, Ansella. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous aimez lire...

— J'aime lire, s'empressa de dire la jeune femme. Dès que j'en ai le temps, je me plonge dans un livre. J'aime tellement m'instruire ! Je me trouve si ignorante...

La plupart des femmes que Michael avait séduites en Inde et ailleurs ne lisaient que des romans, et encore, à condition qu'il s'agisse de romans populaires, bâtis sur des intrigues toutes simples et les mêmes sempiternelles histoires d'amour. Apparemment, sa femme aimait la bonne littérature.

— C'est ma seule façon de voyager, dit Ansella. De découvrir le monde. Quand je lis, j'ai l'impression de visiter la terre entière.

Elle s'interrompit un instant, puis reprit :

— Mais j'ai aussi envie de voir de mes propres yeux tous les endroits que l'on trouve décrits dans les livres...

— Je vous emmènerai aux Indes, dit alors Michael. Vous serez émerveillée, j'en suis sûr. Je vous ferai visiter le Taj Mahal. C'est un temple extraordinaire...

— J'ai lu tant d'histoires à son sujet ! Le voir enfin... ce serait formidable, inespéré...

— Je ne comprends pas que votre père ne vous ait pas emmenée en voyage ! Un beau voyage est toujours une expérience enrichissante. Les enfants en tirent un profit indéniable...

— Quand j'étais enfant, on estimait que je n'avais pas de temps pour ça. Je devais toujours rester enfermée avec mes précepteurs. Quitter la maison ? cela m'était interdit.

Michael souleva les sourcils en signe d'étonnement.

— Ne me dites pas que vous avez passé toute votre enfance en la seule compagnie de vos maîtres !

— Mes maîtres et mes tuteurs, oui, fit tristement Ansella.

De nouveau elle semblait aux prises avec des pensées douloureuses. Elle reprit sans pouvoir cacher son chagrin :

— Je vous l'ai dit, mon père aurait voulu avoir un garçon. Il était furieux. Alors il m'a donné ce qu'il estimait être une éducation de garçon. J'ai appris le latin, le grec, le français, et étudié les mêmes matières que vous... Enfin, je suppose...

Michael allait de surprise en surprise. Ainsi cette brute de lord Frazer était allé jusqu'à punir sa fille parce qu'elle appartenait au « sexe faible » !

— Vous devez être douée pour les langues étrangères, fit observer Michael. Dès que j'en aurai les moyens, nous voyagerons...

C'est alors qu'Ansella, pour la première fois, fut visitée par un éclair de vraie joie. Comme une enfant à qui l'on promet un merveilleux cadeau, elle frappa dans ses mains en s'écriant :

— Croyez—vous que vous en aurez bientôt les moyens ? J'en serais si heureuse ! Oui... Je sais que cela arrivera.

— N'en doutez pas, fit Michael d'une voix douce et rassurante, heureux de la voir exprimer un peu d'espoir. En attendant, vous devrez continuer de voyager dans les livres.

Disant ces mots, il avait enveloppé la bibliothèque d'un geste ample.

— Je veux les lire tous, répéta—t—elle en levant les yeux vers le balcon.

Michael de nouveau éclata de rire. Et, soucieux de préserver intact ce moment de joie au cours duquel la jeune femme semblait se distraire enfin de ses soucis, il se dirigea vers un rayonnage et en sortit un livre de William Shakespeare: *Le Songe d'une nuit d'été*. C'était une édition originale de l'époque, belle et fragile. Michael prit aussi un ouvrage de Chaucer.

Ansella, après les avoir déposés sur des lutrins, les ouvrit avec mille précautions et un respect qui fit l'admiration de Michael. Il l'observa tandis qu'elle tournait lentement les vieilles pages parcheminées sous la douce lumière tombant des fenêtres. Le soleil jouant dans ses cheveux y faisait étinceler des reflets d'or.

La jeune femme émue lut quelques vers à voix basse, paupières closes. Puis elle referma les deux livres. Michael eut soudain envie de lui proposer d'aller prendre l'air.

— Si vous n'êtes pas trop fatiguée, dit—il, j'aimerais vous faire admirer le plus beau panorama du monde...

— J'en serais très heureuse, répondit—elle, pleine de confiance, encore transportée par la beauté de ce qu'elle venait de lire.

— Mais il y a un certain nombre de marches à grimper... Un escalier assez raide. N'êtes—vous pas trop fatiguée?

— J'ai moins mal à mes blessures. Ce doit être votre crème... Si ce n'est pas trop dur, je veux bien essayer.

— Écoutez, nous allons grimper au sommet de la tour. Mais vous devez me promettre de me le dire si vous vous sentez trop fatiguée.

— Je vous le promets, dit Ansella sur un ton solennel.

Michael remit dans le rayon les livres qu'elle avait consultés, puis ils traversèrent la bibliothèque, passant entre les immenses rayonnages; Ansella ne put s'empêcher de regarder les ouvrages reliés avec dans les yeux une lueur de regret, ni d'en effleurer les couvertures avec respect et affection. Michael comprit qu'elle aimait réellement l'univers des livres, et qu'elle n'avait pas menti en disant avoir envie de lire tous ceux qui se trouvaient ici. Et une fois de plus il se dit qu'elle était vraiment différente des femmes qu'il avait connues jusque—là.

Au bout d'un long couloir, ils atteignirent la porte conduisant au pied de la tour.

— Nous sommes dans la partie la plus ancienne du château, expliqua Michael dont la voix résonna sous les voûtes séculaires. Je vous raconterai un jour l'histoire de ces murs; elle remonte au Moyen Âge.

— J'aimerais la connaître, murmura Ansella.

De l'endroit émanait tout le mystère attaché aux très vieilles demeures. Michael ouvrit la porte de la tour qui grinça terriblement et, après avoir franchi d'étroites marches de pierre, ils pénétrèrent dans la salle de garde emplie de fraîcheur, ornée de blasons, éclairée par le jour qui tombait des hautes meurtrières. Au fond de la salle, débouchait l'escalier conduisant au sommet de la tour.

Michael s'y engagea le premier et se montra attentif à ne pas épuiser la jeune femme en l'entraînant dans une ascension trop rapide. Il eut l'occasion d'admirer le courage d'Ansella : quand il poussa la porte ouvrant sur la terrasse, elle n'avait pas émis la moindre plainte.

Ils étaient maintenant au—dessus des toits et un franc soleil inondait la campagne environnante jusqu'à l'horizon que soulignait une brume d'un rose délicat. Ils s'approchèrent du parapet, et sans un mot s'abîmèrent dans la contemplation du paysage. On aurait dit qu'il

régnait dans ces hauteurs un silence particulier.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, murmura Ansella au bout d'un moment.

— J'aime venir ici, répondit Michael. Je regarde ces terres et je songe : « Elles sont à moi, tout cela m'appartient. »

— Cela doit vous rendre fier. Pourtant... c'est aussi une lourde responsabilité, n'est-ce pas ?

Il devinait qu'elle pensait à l'argent qu'il avait cherché à obtenir de lord Frazer dans le seul but de porter secours à ses gens. Mais il n'avait pas envie de revenir à ces questions matérielles. Le moment était beau et miraculeux, mieux valait en profiter et respecter la magie de l'instant.

— D'ici, reprit-il, on voyait approcher l'ennemi à des lieues de distance. Il y avait des guetteurs. Dès qu'une menace se profilait à l'horizon, ils avertissaient le maître des lieux.

— Je comprends. Ensuite ils se défendaient avec leurs flèches, leurs arcs, leurs lances...

— On dit que le château a résisté à bien des attaques. Mes ancêtres étaient vaillants. D'ailleurs voyez : leur fief est pour ainsi dire intact.

Ansella se pencha par-dessus le parapet et s'écria soudain :

— Oh ! il y a des douves ! J'ai lu beaucoup de choses sur ce genre de protection, mais je n'en avais jamais vu...

— Elles ne sont pas particulièrement intéressantes, fit Michael. Jadis, elles étaient profondes, bien entretenues. Mais un jour il a fallu les combler en partie : l'humidité attaquait les pierres du rempart et le rendait fragile.

— Il y a encore de l'eau.

En effet, ils voyaient en contrebas une douve encore emplie.

— Oui, dit Michael, et cela me fascinait quand j'étais enfant. On m'avait raconté qu'autrefois, les prisonniers étaient précipités dans ce fossé. Combien de ces malheureux se sont noyés là, juste sous nos pieds !

Craignant soudain qu'Ansella ne fût effrayée par cette histoire, il ajouta :

— C'étaient des temps cruels. Nous avons tendance à l'oublier, aujourd'hui.

— Je ne sais pas, dit Ansella d'une voix étrange. Parfois il vaut mieux mourir qu'être prisonnier...

— Pourquoi dites-vous cela ? fit Michael, soudainement inquiet.

— Oh ! je pense quelquefois à ce malheureux Français qui a bâti le château de Vaux—le—Vicomte, au dix—septième siècle...

— Il me semble avoir lu quelque chose à ce sujet...

— C'est un immense et magnifique château. Si immense et magnifique que Louis XIV, le Roi—Soleil, en était jaloux. Il trouvait

qu'il faisait de l'ombre à sa grandeur ! Alors il a fait enfermer celui qui l'avait fait construire. Le malheureux a passé dix—neuf ans en prison. Il est mort sans avoir revu son superbe château.

— Cruelle punition.

— Ne pensez—vous pas que ce malheureux aurait préféré mourir plutôt que de passer dix—neuf ans en cellule à rêver au beau château qu'il ne reverrait plus ?

Disant ces mots, Ansella était gagnée par l'émotion.

— Ce que je pense, répondit Michael, c'est que les prisonniers se nourrissent d'espoir. Ils ont toujours en tête l'idée d'être libérés un jour.

— Les Russes ont l'habitude de maltraiter leurs détenus, soupira la jeune femme. Voyez Pierre le Grand: il s'est montré extrêmement cruel, même avec son propre fils. Il ne l'a pas exécuté, mais il a fait pire: il l'a torturé jusqu'à le faire périr.

Michael sentait que l'évocation de ces événements la bouleversait. En même temps il était frappé de découvrir qu'elle était en mesure de soutenir une conversation sérieuse, qu'elle avait une connaissance approfondie de l'histoire. Quelle femme pouvait se vanter de parler avec une telle assurance de Louis XIV et de Pierre le Grand ? Quelle femme était capable de commentaires aussi avisés ? Mais il ne voulait pas laisser cet entretien prendre un caractère trop sombre et morbide. Tournant les yeux vers l'entrée du château, il aperçut le vieux cabriolet qui entraînait dans la cour.

— Un visiteur pour vous, dit—il. Descendons. Vous irez l'accueillir.

— Un visiteur pour moi ?

Ansella le considérait d'un air stupéfait. Et tournant vivement les yeux vers l'entrée du château, elle vit le cabriolet s'arrêter au pied du perron.

— Rufus ! s'exclama—t—elle.

Puis, des sanglots dans la voix :

— Vous croyez qu'on me ramène Rufus ? Vraiment ?

— Le mieux est d'aller voir...

Mais déjà Ansella se précipitait dans l'escalier en colimaçon. Il lui emboîta le pas en criant :

— Attention de ne pas tomber ! Les marches sont parfois glissantes...

Ils se hâtèrent de traverser la salle des gardes, se précipitèrent dans le couloir et gagnèrent le hall. Comme ils s'apprêtaient à franchir la porte d'entrée du château, un aboiement retentit. Un valet sortait du cabriolet un superbe épagneul roux. Quand Rufus aperçut sa maîtresse sur le perron, il se mit à aboyer joyeusement en manifestant une telle impatience que le valet fut obligé de le lâcher. L'animal bondit vers l'escalier, escalada les marches et se jeta dans les bras d'Ansella.

La jeune femme s'agenouilla en serrant Rufus contre elle. Michael songea qu'il n'avait de sa vie assisté à une scène plus charmante ni plus émouvante.

— Rufus, mon Rufus... murmurait Ansella en couvrant de baisers et de caresses le chien fou de joie. Est—ce que tu vas bien? Je t'ai manqué, n'est—ce pas? Comme tu as dû t'ennuyer... Mais tu vois, nous sommes de nouveau ensemble...

Rufus ne cachait pas son bonheur d'entendre enfin la voix d'Ansella et de recevoir à nouveau ses précieuses caresses. Il la regardait et ses bons yeux humides semblaient dire : « Ne me laisse plus, je t'en prie... »

Michael, tournant les yeux vers l'entrée du parc, vit apparaître un cavalier. C'était un des jeunes valets fraîchement engagés; il montait avec beaucoup de précaution.

— Un autre visiteur pour vous, dit Michael.

Ansella leva les yeux. Michael lui adressa un sourire:

— Je parie qu'il sera aussi heureux de vous voir que Rufus.

La jeune femme bondit et, sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, se suspendit au bras du comte.

— Éclair ! dit—elle dans un sursaut de joie. Comment pourrai—je jamais vous remercier ?

Sans attendre la réponse, elle descendit les marches et traversa la cour pour aller à la rencontre du cavalier.

Michael apprécia les formes du cheval : une monture très fine, très musclée, élégante de robe et d'allure. Il se dit que lord Frazer avait au moins une qualité: il savait choisir ses pur—sang.

Ansella avait pris entre ses bras la tête d'Éclair, et elle le flattait en lui parlant doucement; le cheval répondait par des hochements de tête satisfaits. Rufus sur ses talons, Michael les rejoignit.

— Vous n'avez pas rencontré de difficultés ? demanda—t—il au valet.

— Pas la moindre, Monsieur le comte. Personne n'était surpris d'apprendre que nous venions chercher le cheval et le chien de Madame la comtesse. Ils ont eu l'air de dire qu'elle ne pouvait se passer d'eux.

Michael tourna les yeux vers sa femme. Elle était entièrement transformée; elle semblait heureuse, tout à coup, et un merveilleux sourire avait remplacé sur son visage le masque de tristesse. Éclair et Rufus étaient les êtres qu'elle aimait le plus au monde, et elle venait de les retrouver... Michael songea combien elle avait dû se sentir seule et abandonnée après la mort de sa mère. Enfin ! soupira—t—il. Enfin un peu d'espoir ! Avec l'aide d'Éclair et de Rufus, j'arriverai peut—être à l'appivoiser, à chasser cette maudite crainte qui lui serre le cœur. D'où vient—elle d'ailleurs ? Des mauvais traitements que lui a fait

subir Frazer ? Sûrement. Tôt ou tard, j'en aurai le cœur net.

—Quel père atroce, murmura—t—il pour lui—même, sachant qu'elle ne pouvait l'entendre, tant l'accaparait la joie de retrouver ses amis. Difficile de trouver pire.

Songeant qu'elle était fatiguée et qu'elle ne devait pas s'épuiser encore plus, il s'approcha d'elle, puis demanda au valet de conduire Éclair aux écuries.

— Et prends bien soin de lui ! ajouta—t—il.

Ce fut un déchirement pour Ansella de regarder s'éloigner son cheval. Michael la rassura :

— Ne vous inquiétez pas, il sera bien traité. Et tout à l'heure, vous pourrez aller l'embrasser dans son box.

La jeune femme parut rassérénée.

— Je ne manque jamais d'aller lui dire bonsoir, vous savez, dit—elle. Mon père, qui trouvait cela ridicule, a toujours essayé de m'empêcher de le faire. Souvent je devais attendre qu'il soit endormi pour me faufiler jusqu'aux écuries afin de. souhaiter une bonne nuit à mon Éclair chéri...

— Désormais, vous ne serez plus obligée d'aller l'embrasser en cachette, dit Michael d'une voix rassurante.

Elle le regarda d'un air surpris et anxieux, comme si elle doutait que cela puisse être vrai, puis, ayant flatté une dernière fois l'encolure du cheval, elle laissa le valet l'emmener. Il ne leur restait plus qu'à regagner le château, Rufus sur leurs talons.

Il y avait d'autres parties de la demeure que Michael voulait faire visiter à Ansella. La jeune femme alla d'émerveillement en émerveillement. Elle montra aussi une compassion sincère en voyant le sort que Basil avait fait subir à certaines pièces: c'était en effet désolant de voir, sur certains murs, les traces des magnifiques tableaux de maître et des miroirs qui naguère y étaient suspendus. Une pièce du premier étage, autrefois consacrée aux porcelaines de Dresde, était maintenant entièrement vide. Ansella était désolée.

— Je suis sûre que vous arriverez à les remplacer, dit—elle d'un ton encourageant.

— J'aimerais que vous vous en occupiez, répondit Michael.

— Moi ?

— N'est—ce pas le rôle de la maîtresse de maison que de rendre à la demeure toute sa beauté ? Je suis sûr que vous en avez le talent. En ce qui me concerne, je vais être très occupé sur le domaine.

Tout en parlant, il songeait aux dépenses considérables qu'il allait devoir engager; le chèque de lord Frazer était presque déjà dépensé... Bientôt, il devrait à nouveau aller lui demander de mettre la main à la poche, et la perspective de cette visite n'était pas agréable. Lord Frazer ne manquerait pas de profiter de la situation, il essaierait d'humilier

son interlocuteur. Mais Michael voulait absolument rendre au domaine son prestige d'autrefois, et il devait y mettre le prix. Y mettre le prix, en la circonstance, cela signifiait traiter avec des êtres tels que lord Frazer...

— Vous avez l'air fâché... Ai—je dit quelque chose qui vous a déplu ?

Ansella, d'une petite voix timide, venait de l'arracher à ces tristes réflexions.

— Pas du tout, répondit—il. Je pensais à tous les objets précieux accumulés par ma mère au fil des années. Où sont—ils maintenant ?

Et en soupirant il ajouta :

— J'étais riche et me voilà pauvre.

Il rit et dit encore :

— Quel cheval vais—je bien pouvoir monter qui soit capable de rivaliser avec votre magnifique Éclair ?

— Avez—vous l'intention d'acheter un cheval ?

— Il le faudra bien. Mais il y a tant à faire ici. Le mieux serait d'aller à Londres, chez Tattersall. Ils ont une vente de chevaux chaque semaine, vous savez...

— Je connais Tattersall, dit Ansella.

Elle réfléchit un instant puis ajouta :

— Je pense à quelque chose, tout à coup... Il y a une quinzaine de jours, papa a reçu une lettre d'un certain Tyler, un éleveur...

— Tyler ? fit Michael. J'ai entendu parler de lui, il me semble.

— Papa lui a acheté des bêtes superbes. Dans sa lettre, il disait avoir actuellement plusieurs jolis pur—sang... Papa a répondu qu'il avait assez de chevaux dans ses écuries pour le moment. Il ne voulait pas faire de dépenses inutiles...

Il y a une quinzaine de jours... songea Michael. C'est—à—dire quand je suis rentré des Indes. Lord Frazer, ayant eu vent de mon retour et de ce qui s'était passé sur mes terres, a dû faire ses calculs à ce moment—là et se dire qu'il tenait le gendre idéal, le gendre qu'il attendait depuis longtemps: un homme d'excellente famille mais ruiné, donc à sa merci. Plutôt que d'acheter des chevaux, il aura préféré investir dans ma propriété...

— Ce que vous me dites est très intéressant, reprit—il. Tyler n'est qu'à deux ou trois miles d'ici. Je vais envoyer quelqu'un lui demander s'il accepterait de me montrer les pur—sang qu'il destinait à votre père.

— Excellente idée, fit Ansella. Mais faites vite. Il ne faudrait pas qu'un autre acheteur se présente avant vous...

Le comte éclata de rire devant tant de présence d'esprit. Puis il sonna Marlow et lui ordonna d'envoyer immédiatement un garçon d'écurie chez Tyler.

— Je m'en occupe sur—le—champ, Monsieur le comte, répondit Marlow. Au fait, Wicks est de retour avec la voiture...

— Merci, Marlow, fit Michael. Inutile de la dételer: le garçon que vous enverrez chez Tyler n'aura qu'à la prendre.

— À vos ordres, Monsieur le comte, dit Marlow avant de tourner les talons.

Michael, soudain plein d'enthousiasme, regarda sa femme.

— Vous m'aidez à choisir un cheval, dit—il. Et je le veux aussi nerveux que votre Éclair !

— Il est impossible de trouver mieux qu'Éclair, répondit Ansella. Mais nous pourrons peut-être trouver aussi bon...

Une lueur de malice avait traversé son regard, et cela fit plaisir à Michael de voir qu'elle se prenait au jeu. Avec humour, il ajouta :

— Ne me choisissez pas une bête qui me laissera deux miles en arrière quand nous irons galoper ensemble ou franchir des obstacles...

Ansella sourit d'une façon si charmante qu'il en fut troublé. Plus il la regardait, plus il la trouvait non seulement émouvante, mais belle, d'une beauté rare, presque surnaturelle.

Mais le sourire de la jeune femme ne tarda guère à s'effacer et il comprit qu'elle accueillait de nouveau de sombres pensées. Quel dommage qu'elle soit si triste ! songea—t—il. Quel dommage qu'elle ait si peur des hommes... Arriverai—je à éveiller en elle un peu de joie ?

Mais c'était maintenant l'heure du thé et Marlow vint dire qu'il leur avait préparé une légère collation, sandwiches et petits gâteaux.

— Il faut que vous mangiez quelque chose, dit Michael. Vous avez besoin de reprendre des forces. Vous êtes si mince, si menue que vous risquez de vous envoler la prochaine fois que nous monterons sur la tour.

Elle répondit en lui adressant un regard où il put enfin lire une marque de confiance.

— Je vais essayer, dit—elle. Pour vous faire plaisir.

Et en effet, quand ils furent à table, devant le thé et les gâteaux, elle accepta de se nourrir un peu.

— Maintenant, dit Michael comme la collation prenait fin, j'aimerais que vous alliez vous reposer avant le dîner. Je pense que vous devriez essayer de dormir. Votre dos vous fait—il toujours souffrir ?

— Beaucoup moins que tout à l'heure...

— Dans ce cas, allez vous étendre un peu. Je vais emmener Rufus faire un tour. Il préférerait sûrement se promener avec vous, mais il ne refusera pas de venir se dégourdir les pattes en ma compagnie...

Il avait remarqué qu'elle avait discrètement, pendant la collation, donné à Rufus de petits morceaux de son propre gâteau. Lord Frazer

n'aurait sûrement pas aimé la voir se conduire ainsi, songea-t-il. D'ailleurs, à Watton Hall, tout ce qui était susceptible de lui faire plaisir devait être banni.

— J'aime les chiens, moi aussi, dit Michael. J'aime qu'il y en ait au château.

Et il décida d'en toucher un mot à Cosnat. Il le chargerait d'acheter quelques bêtes de race déjà dressées.

— Je crois que je vais suivre votre conseil, dit Ansella en se levant.

Après l'avoir accompagnée à sa chambre, Michael alla se promener dans le jardin en compagnie de Rufus, puis poussa jusqu'au lac. Le jour déclinait, mais le soleil était encore chaud. Nombre de merles avaient trouvé refuge sur les branches des hauts châtaigniers ; les hirondelles traversaient les airs en poussant des cris stridents, puis retournaient se nicher sous les charpentes du château. Michael songea avec quelque tristesse qu'il n'y avait plus de cerfs dans le parc, plus de cygnes sur le lac, plus de canards non plus...

— Il faudra remédier à cela, dit-il, se parlant à lui-même.

Et il se laissa gagner par une bouffée d'espoir: bientôt le domaine ressemblerait de nouveau à ce qu'il avait toujours été, et en particulier à ce qu'il était du temps de son père.

Il marcha plus longtemps que prévu, parcourant son cher domaine où chaque arbre, chaque haie, chaque détour de sentier éveillait un souvenir. Il revoyait le temps de son enfance disparue, les pensées s'enchaînant les unes aux autres, certaines tristes, d'autres chargées d'une espérance nouvelle. Quand le soleil déclina et que les châtaigniers ne furent plus qu'ombres immenses se découpant sur l'horizon bleuté, il décida de rentrer et appela Rufus. C'est alors, et alors seulement, que lui vint une étrange pensée: ce soir, c'était sa nuit de noces.

Ansella a-t-elle réussi à se reposer ? se demanda-t-il en se dirigeant vers le château. Et surtout a-t-elle réussi à se délivrer de cette crainte qui, apparemment, ne la quittait jamais du temps où elle vivait chez son père ? C'est lui, Frazer, qui a fait d'Ansella une créature livrée à l'épouvante. Elle a commencé par avoir peur de son père, puis elle s'est mise à avoir peur des hommes. À présent elle regarde son propre mari comme s'il devait nécessairement la brutaliser ! Il va falloir que je me montre très gentil avec elle, décida Michael.

Jamais il n'avait pris ce genre de résolution avec les autres femmes. Mais Ansella n'était pas comme les autres femmes. Ansella ressemblait à un enfant apeuré, traumatisé, qui réclamait protection et réconfort.

— Elle est si jeune, murmura-t-il. Et pourtant si intelligente...

Il y avait là un troublant mystère. Dans un premier temps, elle l'avait surpris en montrant un tel intérêt pour les livres et la culture. Puis il avait compris: les livres avaient été les seuls vrais compagnons de ses années de solitude. Lord Frazer, si incroyable que cela paraisse, ne lui avait offert aucune autre distraction. Et contrairement aux jeunes filles de sa condition, elle n'avait fréquenté aucun bal, aucune réception. D'ailleurs il n'était pas difficile de comprendre pourquoi. Frazer visait pour elle le mariage le plus élevé, le plus prestigieux, et il ne voulait pas courir le risque de la voir épouser un de ces prétendants de petite noblesse qui fréquentent les bals des débutantes dans l'espoir d'y trouver l'occasion d'une bonne affaire. Et puis sa fille, dans un bal, aurait été capable de tomber amoureuse ! Il ne voulait de cela à aucun prix. Il voulait rester maître du jeu. Du reste, Ansella n'avait pas dû recevoir beaucoup d'invitations, car Frazer n'était pas aimé dans la région.

Poursuivant le fil de ses pensées, Michael comprit que Frazer avait toujours été fasciné par une seule famille: les RayBurne. Sans doute avait-il même accueilli la nouvelle de la mort du père de Michael avec un sourire de satisfaction: à présent, il pouvait songer à un mariage entre Ansella et l'héritier des RayBurne. Après quoi le destin avait commencé à jouer en sa faveur: ce Basil qui minait le domaine, le vice—roi des Indes qui mourait assassiné, et Michael qui était de retour au pays, désargenté, désemparé, prêt à tous les compromis pour sortir son domaine du désastre.

Michael se dit que Frazer devait se frotter les mains, depuis quelque temps. Pour lui, toute cette histoire était un vrai conte de fées : en somme, le domaine de RayBurne lui avait été servi sur un plateau. C'était une partie gagnée d'avance, dont Michael était un simple pion.

A cette idée, Michael sentait la fureur le gagner: sa haine à l'égard de Frazer grandissait. Mais il se maîtrisa. Il ne devait pas laisser éclater ce sentiment. Il devait songer à Ansella; la vie avait déjà été assez injuste avec elle, elle n'avait pas à payer en plus pour la cruauté de son père. Michael se dit aussi qu'Ansella était désormais sa femme, quelles que soient les circonstances qui les avaient entraînés tous les deux dans ce mariage, et que cela soit agréable ou non. Si le vice—roi, son ami, avait été à sa place, il est certain qu'il aurait cherché à résoudre tous les problèmes liés à la situation.

Et le premier problème, c'était Ansella. Il fallait absolument quelle cesse d'avoir peur des hommes — et quelle cesse de craindre son mari.

Michael traversait la cour et se dirigeait vers le perron.

— Finalement, j'ai toutes les raisons de lui être reconnaissant, dit —il à voix basse. N'est—ce pas grâce à elle que je vais pouvoir redresser le domaine ?

En conséquence, son devoir était de la rendre heureuse. D'ailleurs,

il n'avait pas trop mal commencé: il était évident que cela lui avait fait un immense plaisir de retrouver Rufus et Éclair.

— Eh bien, nous allons continuer !

Comme ragaillardi par ces idées, Michael grimpa lestement les marches du perron et pénétra dans le hall. Puis il monta dans sa chambre, où il trouva Marlow occupé à broser son habit. Il avait préparé également une chemise amidonnée. Auprès de lui se trouvait un des jeunes valets récemment engagés, à qui il expliquait le métier.

— Une soirée magnifique, dit Michael.

— Et une merveilleuse journée pour chacun ici, Monsieur le comte, répondit Marlow avec un bon sourire. On nous a livré du village tout ce que ma femme réclamait pour préparer un excellent dîner. Monsieur le comte n'imagine pas comme elle est contente.

Michael, le sourire aux lèvres, commença à se déshabiller. Son bain l'attendait à l'endroit habituel, près de la cheminée, même si la température était trop douce pour que l'on songe à allumer un feu. Michael pensa avec plaisir qu'il se sentirait encore mieux quand il se serait savonné dans l'eau chaude, puis essuyé avec une grande et moelleuse serviette turque...

Une fois en habit, il se tint un moment devant le miroir afin d'étudier son image. Il se trouva assez élégant pour se rendre à une réception donnée par le vice—roi, et même à une soirée à Buckingham Palace. Le temps d'un éclair, l'idée le traversa de demander à Marlow de fixer au revers de son habit la décoration qu'il avait reçue au temps où il servait dans la Cavalerie; mais il se dit que c'était là une attitude puérile et il y renonça.

Il descendit le grand escalier, puis traversa le hall. Il entra dans le salon et ne fut pas surpris de le trouver vide. Ansella devait être dans sa chambre, en train de finir de se préparer. Michael se servit un verre et attendit.

Il était presque huit heures, quand la jeune femme poussa timidement la porte. Elle avait revêtu une robe très belle, non pas blanche, comme il aurait pu s'y attendre, mais d'un vert très pâle qui rehaussait délicatement l'éclat de ses cheveux et lui donnait l'air d'une nymphe venue d'un lac de conte de fées.

— Pardon d'être en retard, balbutia—t—elle en s'approchant.

— Au contraire, répondit le comte avec un sourire bienveillant, vous avez deux minutes d'avance. Et si vous me permettez un compliment, cette robe vous va à ravir...

Ansella rougit et répondit d'une voix nerveuse :

— Oh ! je sais que vous auriez préféré du blanc. Mais c'est ma robe préférée. Elle a quelque chose de champêtre qui me fait toujours rêver à la nature, aux forêts, aux étangs...

— Ce sont exactement les images qui me sont venues à l'esprit

quand vous avez franchi cette porte...

— J'aime tellement la nature ! reprit la jeune femme. C'est pourquoi je déteste que l'on tue les lapins et les oiseaux.

Michael l'enveloppa d'un sourire rassurant, puis dit :

— Savez—vous que la cuisinière a reçu aujourd'hui toutes sortes de bonnes choses que l'on n'avait pas vues ici depuis bien longtemps ? Je crois qu'elle nous a préparé un petit festin...

— Sera—t—elle déçue si je me contente de manger très peu ?

— Profondément déçue, répondit Michael.

Elle eut un petit mouvement des mains, pareil à un appel au secours.

— Vous pourrez toujours glisser sous la table ce que vous n'aurez pas envie de manger, ajouta alors Michael. Je suis certain qu'il y aura là une gueule grande ouverte, toute prête à se régaler.

Rufus, qui avait suivi sa maîtresse dans le salon, aboya de plaisir, comme s'il avait deviné qu'il était question de sa petite personne canine. Ansella se pencha vers lui, puis regarda le comte ; elle avait l'air de trouver surprenant ce qu'il venait de lui suggérer.

— Papa détestait que Rufus se tienne sous la table pendant les repas, dit—elle, craintive. D'ailleurs il n'aimait pas Rufus. C'était mon chien, comprenez—vous ?

— Je comprends, soupira le comte. Mais ici, nous ne sommes pas à Watton Hall. Ici, les chiens viennent toujours surveiller les repas de leurs maîtres, au cas où il y aurait quelque chose à se mettre sous la dent... Bientôt nous aurons des chiens, et Rufus aura fort à faire, s'il veut avoir sa part de restes...

— Je sais qu'il s'en tirera très bien, dit Ansella en enveloppant l'animal d'un regard affectueux.

Et levant de nouveau les yeux vers Michael, elle ajouta :

— C'est vrai ? Ça ne vous ennuie pas si je lui donne de petites choses à manger pendant que nous sommes à table ?

— Pas le moins du monde. J'aurais mauvaise grâce à vous reprocher une habitude qui est aussi la mienne.

Ansella sourit, heureuse de cette réponse. C'est alors que Marlow apparut au seuil du salon.

— Le dîner est servi, Monsieur le comte.

Michael donna le bras à Ansella et tous deux se dirigèrent vers la salle à manger.

La table du dîner était couverte de fleurs et Michael fut touché de voir que Cosnat, le jardinier, sur les conseils de Marlow, avait déployé tous ses efforts pour offrir aux mariés des bouquets dignes de la circonstance. La plupart se composaient de marguerites sauvages et étaient piqués de soucis qui faisaient songer à des soleils. Les fleurs agrémentaient beaucoup le décor et créaient une ambiance de fête.

Ansella ne put s'empêcher de frapper dans ses mains en poussant un cri de joie, telle une petite fille émerveillée.

— Pour notre cinquantième anniversaire de mariage, dit le comte avec humour, je vous promets que nous aurons des orchidées. Ce soir, ce ne sont que des fleurs sauvages...

— Elles sont très belles. Vraiment... Voulez-vous remercier pour moi la personne qui est responsable de cette gentille attention ?

Michael adressa un clin d'œil discret à Marlow qui ne put contenir un sourire où se mêlaient fierté et satisfaction.

— Si Madame la comtesse veut bien passer à table, dit-il.

Trois plats se succédèrent, tous parfaitement cuisinés, à la manière qui avait fait jadis la réputation de Mrs. Marlow. Décidément, les choses vont mieux, se dit Michael avec un soupir de soulagement. Il restait du chemin à parcourir avant que tout ne soit rentré dans l'ordre, mais les premiers pas étaient encourageants.

Durant le dîner, Michael entretint sa jeune et belle épouse de son projet de remettre à flot le domaine. Il y avait mille choses à faire, et il les détailla pour elle. Ansella écoutait, montrant un intérêt sincère et ponctuant quelquefois les explications de Michael d'une remarque parfaitement appropriée.

— Je compte beaucoup sur votre aide, dit-il. Seul, je n'y arriverai jamais. Et puis il faut que vous fassiez la connaissance des villageois. Ils ont hâte de vous voir.

— Ne vont-ils pas me haïr ? Pour eux, je suis la fille de lord Frazer...

— Pour eux, vous êtes ma femme, corrigea Michael. Vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Ces gens m'ont vu grandir. Parce qu'ils m'aiment, ils vous aimeront.

Ansella frissonna. Avait-elle un doute ?

— Il faudra que vous me disiez comment je dois me conduire avec eux, dit-elle humblement. J'ai peur de ne pas savoir m'y prendre... Papa ne m'emmenait jamais au village. Nous ne faisons que le traverser en voiture... Pour les courses, nous allions toujours à Oxford, où je ne connaissais personne...

— Ici, les gens ont le sentiment d'appartenir au domaine. Cela ressemble à une grande famille où chacun a sa place. Du temps de mes parents, nous partagions leurs joies, leurs chagrins, les événements de leur vie, comme les mariages, les naissances. Nous partagions leurs fêtes...

— J'essaierai de faire de même, dit Ansella.

Mais Michael voyait que la tâche qui l'attendait l'effrayait un peu. Comme il ne voulait pas accroître son anxiété, il orienta la conversation vers d'autres sujets. Il avait remarqué quelle s'intéressait beaucoup à tout ce qu'il pouvait lui raconter concernant son séjour

aux Indes, et les aventures qu'il avait vécues là—bas. Il lui parla donc des autres pays qu'il avait visités: l'Égypte, la Grèce et bien sûr la France... Soudain il se dit qu'il était le seul à parler. Il est vrai qu'Ansella l'écoutait avec une grande attention ; en fait elle semblait fascinée.

Le repas terminé, ils gagnèrent de nouveau le salon.

Michael, estimant qu'il avait assez parlé, proposa à la jeune femme une partie d'échecs. Il avait craint un moment que l'échiquier n'eût disparu dans le désastre, mais Marlow lui avait affirmé avoir réussi à le mettre en lieu sûr.

— Voulez—vous que je vous apprenne à jouer? demanda—t—il.

— Je connais le jeu d'échecs, répondit Ansella. Papa aimait y jouer en hiver. C'est toujours moi qui gagnais. Et ça le mettait en colère...

Le comte éclata de rire.

— Moi, dit—il, ça ne me mettra pas en colère. Néanmoins, ne comptez pas sur moi pour vous laisser gagner.

L'échiquier en marqueterie était très ancien, et les pièces sculptées dans des marbres superbes.

— Il me vient de mon père, dit Michael. Lui—même l'avait reçu de son propre père.

Ayant pris place de part et d'autre de la table, ils commencèrent à jouer. Le comte trouva que sa femme jouait très bien, mais il n'en fut pas surpris : en toutes choses, semblait—il, elle se montrait à la hauteur. Il eut de la peine à la mettre en difficulté. Finalement il y parvint.

— Mat ! dit—il.

Une expression de triomphe s'était peinte sur son visage. Ansella, bonne joueuse, applaudit sincèrement et le félicita :

— Vous avez gagné !

Il semblait quelle fût heureuse de la victoire de Michael.

— Quel mal vous m'avez donné ! fit—elle encore.

— Un autre soir, dit—il, vous aurez votre revanche.

Il referma l'échiquier et se leva pour aller le ranger dans un tiroir. Puis, comme il se tournait vers Ansella, il vit qu'elle se tenait maintenant près de la cheminée, l'air un peu perdu. En prenant soin de parler doucement pour ne pas la heurter ni l'effrayer, il lui dit :

— Vous devez être épuisée après une aussi longue et dure journée. Demain matin, nous irons faire du cheval, tous les deux. Je suis sûr que votre Éclair n'aura aucun mal à distancer la pauvre vieille monture que mon oncle a eu la bonté de me laisser.

— Il y a les chevaux de Mr. Tyler, murmura Ansella, pleine d'un espoir sincère. Peut—être vous en apportera—t—on avant notre départ...

— Peut—être, admit tristement le comte. Si Tyler ne les a pas déjà

vendus à quelqu'un d'autre.

Disant ces mots, il s'était dirigé vers la porte. Ansella le suivit. Dans le hall, il ne restait plus qu'un valet de service, auquel Marlow avait longuement expliqué en quoi consistait son travail. Michael et Ansella le trouvèrent assis sur une chaise près de la grande entrée, enveloppé dans un manteau à capuche. Michael songea brièvement au temps de son enfance. Il y avait toujours eu, à cet endroit, un veilleur de nuit emmitouflé dans le même manteau... À leur approche, le valet s'était levé.

— Bonsoir, James; dit Michael.

— Bonne nuit, Monsieur le comte.

Michael donna le bras à Ansella, et tous deux s'engagèrent lentement dans le grand escalier. Michael se rendait compte qu'Ansella, de nouveau, s'était mise à trembler. Il l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre et l'ouvrit.

— Mrs. Shepherd vous a recommandé, j'espère, de faire appel à elle si vous aviez besoin de quelqu'un pour vous aider à vous déshabiller.

Ansella leva les yeux vers lui, et il devina quelles étaient ses pensées : les marques laissées sur son dos par les coups de fouet de Frazer. Mrs. Shepherd avait le droit de savoir...

— Je me débrouillerai toute seule, murmura pourtant la jeune femme.

— Vous êtes sûre ?

Elle fit oui de la tête, puis détourna aussitôt les yeux. Michael, la voyant tourmentée, reprit :

— Y a—t—il quelque chose qui vous préoccupe ? Dites—moi...

Elle leva les yeux vers lui, puis regarda en direction de l'escalier, comme si elle craignait que le veilleur de nuit en faction dans le hall ne surprenne ses paroles. Michael décida alors qu'ils seraient mieux dans la chambre pour parler, et il s'effaça, laissant la jeune femme entrer la première.

On avait disposé des chandeliers sur la table de toilette, et un autre auprès du lit, ce qui créait une ambiance douce et paisible. Michael se demanda un instant s'il n'aurait pas mieux fait d'installer Ansella dans la chambre de sa mère, comme le voulait l'usage. Puis il se dit que cela n'avait pas d'importance. Il referma la porte et regarda sa femme. De nouveau elle avait les yeux agrandis par la peur; de nouveau elle tremblait légèrement.

— Qu'y a—t—il ? Nous avons eu un agréable dîner, il me semble. Vous n'avez plus aucune raison d'avoir peur...

Ansella se taisait, absorbée par ses pensées intérieures et par l'angoisse qu'elles faisaient naître en elle. Michael reprit :

— Écoutez... Je pense que nous ne devons pas avoir de secret l'un

pour l'autre. Nous sommes maintenant mari et femme, n'est—ce pas ? Dites—moi la vérité. Qu'est—ce qui vous tourmente ainsi ? Vous me trouvez à ce point méchant, que vous vous mettiez sans cesse à trembler ? Vous avez peur de moi ?

— Non, non ! s'empessa de répondre Ansella. Ce n'est pas ça...

— Alors quoi ?

À présent elle se tordait les mains, tant elle était angoissée. On aurait dit qu'elle n'avait qu'une envie: s'enfuir, quitter cette maison, aller se cacher dans un trou de souris. Le comte insista :

— Je vous en supplie, Ansella. Faites—moi confiance, parlez...

La jeune femme prit une profonde inspiration, rassembla son courage, et dit enfin d'une voix qui se brisait à chaque mot :

— C'est papa... Il m'a dit qu'il devait se passer quelque chose avec vous, cette nuit... Et surtout que je ne fasse pas de manières...

Les phrases sortaient de ses lèvres par saccades, et c'était pour elle un véritable martyre que de les prononcer. Michael était plongé dans l'embarras. Que répondre à des propos aussi incroyables ? se disait—il.

Il avait compris tout de suite qu'Ansella était fraîche et innocente comme l'agneau — du reste, c'était en principe ce qu'on attendait d'une jeune fille. Ensuite, il avait découvert qu'elle avait été maltraitée par son ignoble père. À présent, il apprenait quelle n'avait aucune idée de ce que signifiait le mariage. Voilà pourquoi elle était à ce point terrorisée : son ignorance était si grande qu'elle la laissait épouvantée. Lord Frazer était un misérable doublé d'un imbécile !

Comment le vice—roi se serait—il tiré d'une pareille situation ? se demanda alors Michael. Il réfléchit un instant, et la solution lui apparut bientôt. Ayant toussé pour s'éclaircir la voix, il dit doucement :

— Vous vous imaginiez sans doute, après ce que vous a dit votre père, que j'allais essayer de vous embrasser. .. C'est cela, n'est—ce pas ? Mais il me semble que vous avez oublié quelque chose...

— Quoi ? fit Ansella dans un sursaut de frayeur.

— N'ayez pas peur... D'après votre père, j'aurais dû vous dire : « Ravi de vous connaître, miss », et aussitôt me jeter sur vous...

— Voilà qui aurait été fort étrange...

— Je ne vous le fais pas dire.

Il lui sembla qu'un pâle sourire avait brièvement éclairé le visage de la jeune femme. Il reprit :

— Je ne me conduis pas de cette façon, Ansella. Pour la simple raison que je suis un gentleman. Il se peut que je vous embrasse un jour, mais seulement quand nous nous connaissons mieux. Et seulement quand vous aurez vous aussi envie de m'embrasser.

Ansella rougit.

— J'avais si peur, balbutia—t—elle. J'avais peur de ne pas savoir comment agir et de vous mettre en colère...

— Écoutez, Ansella, il faut que vous vous disiez une fois pour toutes qu'il me serait très difficile de me mettre en colère contre vous. Sachez que je vous trouve extrêmement belle et très intelligente. Pour l'instant je n'ai qu'une envie: vous connaître mieux...

Ansella étouffa un petit cri de surprise. Sans avoir l'air d'y prêter attention, il poursuivit avec humour :

— Disons que nous ne sommes pas mariés. Nous avons seulement été présentés l'un à l'autre dans ce château.. Vous êtes une jeune fille encore placée sous la responsabilité d'un chaperon...

— Un chaperon ?

— Oui, un chaperon. Son nom est Mr. Rufus... Il veille sur vous comme un véritable ange gardien...

À ces mots, Ansella éclata d'un rire joyeux. Et pour la première fois, il sembla à Michael qu'elle se détendait vraiment, et qu'elle était prête à lui accorder sa confiance. En même temps le son de ce rire lui parut merveilleusement clair — un rire de cristal, songea—t—il, ému.

— Rufus est mon chaperon, dit—elle, riant toujours. Et je ne le savais pas ! Je vais lui ordonner de mordre les mollets de tous ceux qui ne seront pas gentils avec moi !

— Excellente idée ! s'exclama le comte, riant à son tour d'un rire plein de gaieté.

Ayant entendu prononcer son nom, l'animal, qui se trouvait à proximité, se précipita dans les jambes de sa maîtresse. Ansella se baissa pour le caresser. Michael reprit :

— À présent je vais vous laisser, Ansella. Allez dormir. Et faites de beaux—rêves...

— Je vais suivre votre conseil, répondit—elle, toujours flattant Rufus qui levait vers elle des yeux chargés de tendresse.

Elle a presque l'air heureuse, se dit le comte qui ajouta :

— Rêvez à toutes les choses merveilleuses que nous allons pouvoir faire ensemble.

Et se baissant lui aussi pour caresser Rufus :

— Veille bien sur ta maîtresse, dit—il. Et attaque tous ceux qui pénétreront dans cette chambre après mon départ !

De nouveau Ansella partit d'un rire joyeux comme la cascade d'un ruisseau sur les pierres.

— Oh ! je suis sûre qu'il le fera ! dit—elle en embrassant affectueusement l'animal.

Michael lui prit la main.

— Bonne nuit, Ansella.

Et, doucement, il lui baisa les doigts.

Puis il quitta la chambre sans se retourner; il savait qu'Ansella le

regardait s'éloigner, encore pleine de surprise à l'idée qu'il existât un homme capable d'une conduite aussi digne et respectueuse.

Les chevaux, qui n'avaient cessé d'augmenter leur vitesse, marquèrent une hésitation à l'approche de la rivière. Michael tira sur les rênes pour arrêter sa monture, aussitôt imité par Ansella qui éclata d'un rire joyeux.

— J'ai bien cru que vous alliez franchir l'obstacle ! dit—elle. Star fait des progrès de jour en jour. Vous êtes un excellent dresseur de chevaux.

Le comte se coucha sur l'encolure de Star et le flatta doucement, puis il lui caressa la crinière. Un magnifique étalon, pensa—t—il. J'ai bien fait de l'acheter. Heureusement qu'Ansella m'a parlé des chevaux de Tyler ! Sans quoi ils seraient allés à un autre propriétaire.

Évidemment, c'était une folie que d'avoir fait une telle dépense. Mais Star ne tarderait pas à laisser Éclair en arrière... Michael se tourna vers la jeune femme et lui adressa un sourire plein de reconnaissance.

Comme elle avait changé en une semaine ! Elle avait complètement cessé de trembler et de manifester cette peur angoissante qui ne l'avait pas quittée au premier jour de leur mariage. À présent elle riait et semblait heureuse. Chaque journée était pour elle une nouvelle aventure dans laquelle elle se jetait, pleine de gaieté et d'enthousiasme.

Jamais Michael n'aurait imaginé qu'une femme prendrait autant de plaisir à remettre à neuf un château. Ansella montrait dans cette entreprise une ardeur et une efficacité étonnantes. La remise en route du domaine et les travaux de restauration commencés au village la passionnaient.

La première décision de Michael avait été de recruter un nouveau pasteur. L'évêque, scandalisé par la conduite de Basil et heureux de voir que les choses repartaient d'un bon pied dans le comté de RayBurne, avait répondu favorablement à sa demande et nommé sur—le—champ un jeune pasteur, un garçon qu'Ansella jugea absolument charmant et plein d'enthousiasme lui aussi. Il était marié, père de trois superbes enfants, et aspirait à une vie paisible, car il était en train d'écrire un livre. Cela ne l'avait pas empêché de commencer, à peine arrivé, à jouer son rôle de protecteur des âmes, et un office avait déjà

eu lieu, auquel Michael et Ansella avaient assisté sur les bancs traditionnellement réservés aux RayBurne.

À présent, Michael songeait à rouvrir l'école, et pour examiner la question, il avait déjà organisé chez Joe Higgins plusieurs réunions auxquelles étaient venus de nombreux anciens. Tout le monde était conscient que la population du domaine était très jeune et que l'instruction des enfants avait été complètement négligée depuis le début de ces désastreux événements. Michael fit des propositions qui toutes s'inspiraient de la politique du vice—roi en matière d'éducation et de santé. L'expérience qu'il avait acquise en Inde, où ils avaient ouvert un grand nombre d'écoles, d'hôpitaux et de dispensaires, lui était fort utile à présent.

Michael était heureux de voir à quel point Ansella s'intéressait à ses efforts pour redonner vie au domaine. Il est vrai que son père ne lui avait jamais confié aucune responsabilité et ne l'avait jamais tenue au courant de ses affaires, même les plus importantes. En somme, elle n'avait pas appris à connaître le monde, à se frotter à lui, et c'est pourquoi cette expérience nouvelle la transportait de joie: en agissant pour le bien commun, comme Michael et comme le vice—roi dont il lui avait parlé, elle se découvrait des talents insoupçonnés.

Certes, au début, elle s'était montrée assez timide devant l'immensité de la tâche à accomplir. Puis elle avait commencé à communiquer avec les habitants, à comprendre leurs chagrins et leurs joies, de sorte qu'elle était très vite devenue leur amie.

Était—ce de s'être plongée dans cette activité utile ? À présent Ansella semblait dans le plein épanouissement de sa beauté. Quand ils traversaient au grand galop les champs qui entouraient le domaine, ses cheveux formaient une écharpe d'or soulevée par le vent, et son visage prenait des couleurs vermeilles. Michael avait chaque fois envie de l'embrasser et de respirer le parfum de ses cheveux. Sa peau doit être douce comme du satin, se disait—il en répondant à son sourire qui était comme un éclair de joie.

Il songeait souvent à la prendre dans ses bras, tant elle lui semblait émouvante. Pas plus tard que la veille, après le dîner, il s'était demandé s'il n'irait pas dans sa , chambre bavarder un moment avec elle avant de la laisser s'endormir. Pour être tout à fait honnête, ce n'était pas seulement pour bavarder. Il avait surtout très envie d'effleurer de sa bouche les lèvres délicieusement tendres de la jeune femme... Mais il s'était dit que la confiance qu'elle lui manifestait devait encore être fragile. Il n'était pas nécessaire de brusquer les choses, de risquer de tout gâcher en se montrant trop pressé. Il n'avait pas oublié le terrible effroi qui se lisait encore dans ses yeux une semaine auparavant, et il craignait par—dessus tout de le voir revenir.

Il pensait souvent au jour de leur mariage. Comme elle tremblait

quand il s'était approché d'elle ! Elle était encore tout habitée par le souvenir des sombres et cruelles années passées auprès de Frazer... Non ! il ne fallait rien précipiter. Mieux valait laisser à l'amour le temps de creuser lui-même son chemin dans ce cœur blessé par la vie. Michael savait qu'il plaisait aux femmes. Il les avait toujours séduites d'un seul regard. Ce serait bien le diable si Ansella ne succombait pas à son charme ! Mais il fallait un peu de temps, car Ansella n'était pas une femme comme les autres.

Pourtant quelque chose l'intriguait. Il se rendait compte qu'elle le regardait à peu près comme elle aurait regardé son frère, si elle en avait eu un. Elle montrait un vif intérêt pour tout ce qu'il disait ou faisait, pour ses projets, pour les explications qu'il lui donnait sur les traditions familiales, l'histoire du château, son expérience de la vie en Inde. Mais il n'avait pas du tout l'impression qu'elle le trouvait séduisant.

Il faut attendre un peu, se disait-il en soupirant. C'est la seule chose à faire. Mais pourquoi est-ce difficile ?

À présent ils traversaient à gué la rivière peu profonde. De l'autre côté, ils durent se pencher pour passer sous des arbres aux branches basses, puis le terrain se mit à grimper. Michael voulait montrer à Ansella une statue que son arrière-grand-père avait fait ériger au sommet de cette colline qui marquait l'entrée de ses terres.

— Vous verrez, dit-il, c'est une statue d'un genre tout à fait étonnant. J'ai été très surpris la première fois que mon arrière-grand-père m'a emmené la voir, et je suis sûr que vous le serez aussi. Elle ne ressemble pas du tout aux sculptures que l'on voit d'ordinaire dans la région.

— J'ai hâte de l'admirer, répondit Ansella.

Les chevaux peinaient à escalader la pente qui était raide. Michael et Ansella s'étaient mis en route aussitôt après le petit déjeuner, et comme ils partaient pour une course assez longue, Rufus avait dû rester au château. Ansella en avait été attristée.

— Ce serait trop dur pour lui, avait dit Michael pour la consoler. Comme du reste pour mes chiens.

Après les chevaux de Tyler, il avait acheté un couple d'épagneuls dont l'élégance avait ravi la jeune femme, même si elle n'avait pas voulu trop le montrer. Pour elle, le plus beau chien du monde, c'était Rufus. Les trois chiens s'étaient tout de suite fort bien entendus. Partout où allaient leurs maîtres, ils allaient aussi, obéissant au doigt et à l'œil.

Mais ce matin—là, ils avaient dû rester au château et regarder tristement s'éloigner les deux cavaliers, tandis qu'ils étaient tenus en laisse par un valet à la porte des écuries.

— Je n'aime pas me séparer de Rufus, avait dit Ansella en se

retournant.

— Je comprends. Mais cela lui fera du bien de se reposer. Hier, il s'est beaucoup dépensé. Nous avons eu les chiens avec nous toute la journée.

La jeune femme avait dû admettre qu'en effet c'était mieux ainsi. Puis, comme ils franchissaient l'entrée du parc, elle avait dit timidement :

— J'admire que vous soyez aussi affectueux avec les bêtes, Michael. En venant vivre ici, j'ai bien cru que je devrais me séparer de mon Rufus.

Michael n'avait rien répondu. Il aurait fallu une fois de plus dire du mal de lord Frazer, et cela lui déplaisait profondément. Après tout, Frazer était le père de sa femme. Oh ! un père ignoble à tout point de vue ! Mais un père. Son père. Et il devait le respecter. De même qu'elle devait avoir elle aussi, malgré tout ce qu'il lui avait fait subir, la meilleure opinion de celui qui lui avait donné la vie.

La pente était de plus en plus escarpée, et les bêtes avançaient très lentement. Les arbres avaient disparu, laissant la place à de maigres buissons d'où s'échappaient des nuées de trumeaux surpris par la visite. Bientôt apparut la fameuse statue, et Ansella poussa un cri de surprise.

C'était en effet une sculpture très impressionnante. Elle représentait l'arrière—grand—père de Michael, comte de RayBurne, en uniforme de soldat, enveloppant du regard l'étendue de ses terres. Ansella la trouva encore plus grande que ce qu'elle avait imaginé. Et comme ils s'approchaient, elle vit que la construction ne reposait pas sur un socle, comme c'est le plus souvent le cas, mais sur une base qui formait une sorte d'abri.

Ansella fronça les sourcils, comme si Michael l'avait placée devant une énigme.

— Vous allez être étonnée, répéta—t—il. Mon arrière—grand—père avait pitié des gens qui escaladaient cette colline pour venir l'admirer. C'est pourquoi il a fait creuser sous le socle une sorte de chambre. Ainsi, ceux qui avaient fait l'effort d'arriver jusqu'ici pouvaient se reposer un peu ou même pique—niquer tranquillement avant de redescendre.

Disant ces mots, il était descendu de cheval. Il s'approcha d'Éclair, et tint l'étrier pendant qu'Ansella faisait de même. Puis il la prit par la taille pour l'aider.

— Merci, fit—elle gracieusement.

Michael eut à peine le temps de respirer le parfum qui émanait de sa chevelure. Il sourit en inclinant la tête, puis il se dirigea vers Star qu'il examina avec soin. Se tournant vers la jeune femme, il reprit :

— Wicks, qui s'y connaît, dit que cet étalon a été spécialement

dressé pour ne jamais s'éloigner sans en avoir reçu l'ordre.

— Éclair, répondit—elle, c'est la même chose. Je le lui ai appris moi—même.

— Je sais. Mais vous avez Éclair auprès de vous depuis fort longtemps. Tandis que moi, je dois encore me méfier un peu de Star. C'est pourquoi je préfère l'attacher.

Et il ajouta avec un sourire :

— Je n'ai pas envie de redescendre à pied, comprenez—vous ?

Ansella partit d'un rire clair et joyeux.

— Au pire, dit—elle avec une pointe de malice, nous pourrions toujours monter Éclair à deux. À moins que vous ne préféreriez que j'aie en avant chercher du secours.

Michael souriait toujours.

— Et je serais obligé d'attendre seul ici ? fit—il. Ah, non ! En revanche, monter avec vous me plairait...

C'est avec bonne humeur qu'ils s'approchèrent de l'abri, dont l'huis était tenu fermé par une lourde barre de fer. Michael la souleva et poussa la lourde porte qui émit un douloureux gémissement. Ansella entra la première, découvrant une pièce de petites dimensions mais assez haute, meublée d'une table et de quelques chaises. Au mur, derrière un grillage d'acier destiné à décourager les voleurs, on voyait une reproduction du château de RayBurne que la jeune femme jugea très jolie.

— Un cadeau fait à mon arrière—grand—père par ses camarades de régiment, expliqua Michael. Il en était très fier. Il préférait le savoir ici, où nombre de personnes pouvaient venir l'admirer plutôt qu'au château où il n'aurait profité qu'à la famille. Il y a encore quelquefois des voyageurs qui viennent jusqu'ici pour voir la reproduction de notre château.

— C'est très beau, répéta Ansella. Votre aïeul devait être un homme très attentionné. C'est lui, sans doute, qui a eu l'idée d'installer cette table et ces chaises, de sorte que les visiteurs puissent se restaurer...

— Oui, répondit Michael.

Et il ajouta tristement :

— Notez qu'ils sont de moins en moins nombreux.

En effet, table et chaises étaient recouvertes d'une épaisse couche de poussière.

— Si nous allions admirer la statue ? reprit—il.

Comme ils s'apprêtaient à retourner à l'air libre, Ansella demanda :

— Avez—vous l'intention de vous faire dresser une statue, comme votre arrière—grand—père ?

— Certainement pas ! répondit le comte. La seule chose que j'aie envie de léguer à la postérité, si cette chance m'est donnée, c'est un

simple portrait de moi. Il viendra s'ajouter à ceux de mes ancêtres...

— Vous avez au château une salle des portraits ? demanda Ansella. Et vous ne me l'avez pas montrée...

— Oh ! pour une raison très simple. Elle était en travaux quand je suis parti pour les Indes. Une chance ! Tous les portraits avaient été mis en lieu sûr. Ils doivent y être toujours.

Il poussa un soupir de soulagement à l'idée de ce concours de circonstances qui avait empêché Basil de mettre la main aussi sur ces merveilles. Se tournant vers Ansella, il conclut :

— Vous imaginez l'oncle Basil faisant main basse sur les portraits des RayBurne ?

— Je suis heureuse qu'ils aient été sauvés du désastre. Maintenant, vous allez pouvoir les accrocher de nouveau.

— Dès que possible, fit Michael. Allons, venez.

Il s'effaçait pour laisser Ansella franchir le seuil la première, quand il fut cloué sur place. Trois hommes les observaient, dont le bas du visage était masqué par un foulard. Tous tenaient en main un pistolet.

— Que voulez-vous ? demanda Michael sans se laisser impressionner.

Et se tournant vers Ansella :

— N'ayez pas peur.

L'homme qui se trouvait au milieu dit alors :

— Nous savions vous trouver ici, Monsieur le comte. Permettez—nous d'entrer.

Quand tous furent dans l'abri, celui qui avait parlé déposa un chèque sur la table et, tout en le menaçant avec son arme, lança à Michael :

— Signez !

Impossible de fuir, songea Michael : les deux autres se tenaient devant la porte. Il se tourna vers l'homme qui semblait être leur chef et dit :

— Vous voulez que je signe ce chèque ?

— Oui ! répliqua l'homme.

— Qui êtes-vous ?

— Aucune importance. Moi et mes amis avons entendu dire que vous vous montriez très généreux, en ce moment, avec ceux qui vivent sur vos terres. Et nous estimons que nous avons droit à quelque chose, nous aussi.

Cet homme s'était exprimé avec une certaine ironie dans la voix et un ton sarcastique. Michael eut aussitôt l'impression qu'il s'agissait d'un homme éduqué qui essayait d'imiter le parler des basses classes. Mais sa gouaille sonnait faux. Il regarda les deux autres: des cavaliers, d'après leur mise, non de simples villageois. Comme devinant les pensées de Michael, leur chef reprit :

— Nous vous avons suivis.

Et il ajouta en montrant le chèque :

— Bien. Voici une excellente table en bois. C'est plus commode qu'une pierre, pour signer un titre de paiement, pas vrai ? Tenez, j'ai même apporté une plume et de l'encre.

Il tira de sa poche une petite plume d'oie et un flacon.

— Je crois vous avoir demandé qui vous étiez, reprit Michael en élevant la voix. Qu'est—ce que cela signifie ?

— Ce que cela signifie ? répéta le chef de ces bandits. Eh bien ! vous allez nous signer ce chèque de trois mille livres tout simplement. Après quoi, vous bénéficierez de notre immense gratitude. Et estimez—vous heureux que nous ne vous demandions que trois mille livres. Mais par les temps qui courent...

Michael raisonnait à toute vitesse. Près de la porte, deux individus le tenaient en respect. Devant lui, cet homme arrogant, armé lui aussi. A ses côtés, Ansella épouvantée, rendue muette par la peur, et qui s'était insensiblement rapprochée de lui. Observant d'un coup d'œil le chèque posé sur la table, il fut stupéfait de constater qu'il venait de sa propre banque...

— Comment vous l'êtes—vous procuré ? demanda—t—il.

— Ne vous occupez pas de ça, Monsieur le comte, fit l'autre, employant toujours le même ton ironique. Tout ce qui vous est demandé, c'est une simple signature. Voyez, il est libellé pour un montant de trois mille livres. C'est beaucoup moins que les sommes extraordinaires que vous êtes en train de gaspiller pour ces manants, sous prétexte qu'ils vivent à l'ombre de votre château. Mais nous n'avons pas envie de nous montrer trop gourmands. Pas vrai, les gars ?

Les deux autres eurent l'air d'acquiescer. Ce n'est pas qu'ils ne veulent pas se montrer trop gourmands, songeait Michael, c'est tout simplement qu'un chèque de trois mille livres leur sera payé, tandis qu'une somme plus importante serait refusée par la banque. Il reprit :

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais vous obéir ? C'est vrai que j'ai distribué de l'argent à mes employés et à mes fermiers. Mais c'est de l'argent qui leur était dû. D'ailleurs cela ne vous regarde en rien. Et quant aux sommes qui restent sur mon compte, j'en ai besoin pour acheter ce qui est nécessaire à la bonne marche du domaine et au confort de ses habitants...

— Quel joli discours ! ricana le bandit.

Pour reprendre sur un ton plus menaçant :

— Mais si j'ai un conseil à donner à Monsieur le comte, c'est de signer ce chèque. Plus vite vous l'aurez fait, plus vite nous disparaîtrons.

— Je refuse, répliqua fermement Michael.

Un des hommes qui se tenaient à la porte fit entendre une sorte de

gloussissement. Leur chef soupira et feignit de prendre un air désolé.

— Vous ne pouvez pas me refuser ça, Monsieur le comte. Vraiment vous ne pouvez pas. D'ailleurs je sais que vous vous dépêcheriez de signer si je commençais, par exemple, à couper les beaux cheveux de Madame la comtesse... Ou si je lui coupais... disons un doigt! Qu'en pensez-vous ? Vous refusez toujours ?

Ansella poussa un cri d'horreur et se cacha le visage dans les mains. Michael sentait que cette brute était tout à fait capable de mettre ses menaces à exécution.

— C'est un odieux chantage, dit-il. Mais je suppose que je n'ai pas le choix.

— Vous n'avez pas le choix, Monsieur le comte, confirma l'homme en lui tendant la plume.

Michael s'en saisit. Sur la table, près du chèque, était posé l'encrier. Il se dit qu'il pourrait en jeter le contenu à la figure de cet odieux maître chanteur. Cela créerait une diversion et lui laisserait le temps de s'emparer du chèque. Mais il restait les deux sbires en faction devant la porte, l'arme au poing: eux ne lui donneraient aucune chance. Non, se dit-il, la situation est sans issue.

D'autre part il ne pouvait laisser Ansella souffrir ce martyre plus longtemps. La malheureuse tremblait de tous ses membres, et on lisait dans ses yeux une épouvante plus profonde encore que celle à laquelle elle avait cédé le jour de leur mariage.

Michael avait la plume à la main; il la tourna entre ses doigts. S'il apposait sur ce chèque une signature fantaisiste, cela pouvait peut-être attirer l'attention du banquier. D'ordinaire, quand il signait un chèque ou tout autre document officiel, il avait l'habitude de mentionner son titre: *Michael, comte de RayBurne*. Signer tout simplement *Michael RayBurne*, voilà qui pouvait mettre la puce à l'oreille de l'employé... Le chèque pouvait n'être pas considéré comme valable...

Michael regarda l'homme qui se tenait en face de lui. Il lit dans mes pensées, se dit-il.

— Ne faites pas de bêtise, Monsieur le comte. Cela pourrait avoir de fâcheuses conséquences sur Madame la comtesse...

Il se tourna vers Ansella qui baissa les yeux et se cramponna plus fort au bras de Michael, puis ajouta :

— Vous n'aimeriez pas que nous lui fassions du mal, n'est-ce pas ?

Disant ces mots, il avait rapproché le chèque du bord de la table. Michael se pencha, trempa la plume dans l'encrier et signa selon son habitude: *Michael, comte de RayBurne*. Aussitôt le bandit s'empara du chèque et, l'air satisfait, l'agita un moment dans l'air afin d'aider l'encre à sécher. Considérant le précieux document, il dit alors :

— Voilà qui est parfait.

Et il adressa un signe à ses acolytes qui se précipitèrent sur Michael et commencèrent à le ligoter au moyen d'une corde. Ansella, effrayée, se mit à crier. Mais cela ne troubla pas ces bandits le moins du monde, et en un tournemain Michael se retrouva pieds et poings liés.

— Au tour de Madame la comtesse ! fit le chef des voleurs.

Avec des ricanements odieux, ses hommes s'emparèrent d'Ansella, lui attachèrent les mains dans le dos, puis lui ligotèrent les jambes.

Michael et la jeune femme étaient entièrement à la merci de ces malfrats. On les poussa sans ménagement contre le mur, où ils furent contraints de s'asseoir. La douleur avait beau arracher à Ansella de petits gémissements, les agresseurs ne montrèrent aucune pitié. Estimant leur travail accompli, ils se dirigèrent vers la porte. Avant de disparaître, leur chef s'arrêta sur le seuil, adressa au comte un au revoir ironique et lui agita sous les yeux, une fois encore, le précieux chèque dûment libellé et signé.

— Je serais étonné que l'on vienne vous chercher ici, fit-il avec un mauvais sourire. Mais qui sait ? Peut-être un crétin viendra-t-il admirer la statue de votre ancêtre... Allons, n'y comptez pas trop. Un autre jour, vous aurez peut-être plus de chance.

L'odieux personnage disparut dans un grand éclat de rire; la porte se referma brutalement. Michael et Ansella entendirent la barre de fer retomber dans ses supports. Et le silence, bientôt, revint prendre possession de la pièce.

Michael essaya de se tourner vers Ansella, et ce mouvement lui arracha une grimace de douleur. Jamais il n'avait lu une telle épouvante sur le visage de sa femme.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible.

— Essayer de nous libérer, répondit-il, adoptant un ton aussi rassurant que possible. Mais... Laissez-moi d'abord vous présenter mes excuses. Je vous ai attirée dans un horrible guêpier...

— Vous ne pouviez pas prévoir ce qui allait arriver ! protesta Ansella, des larmes de désespoir jaillissant de ses yeux.

Michael secoua la tête et dit, comme se parlant à lui-même:

— Comment ont-ils fait pour me voler un chèque ? Je ne comprends pas...

Mais Ansella l'interrompit :

— Ce n'est pas le problème pour l'instant. Essayons de sortir d'ici...

Le comte la regarda, surpris de la présence d'esprit qu'elle montrait soudain. Elle ajouta :

— Personne ne viendra nous chercher. Nous allons... nous allons mourir...

— Wicks connaissait le but de notre promenade. Quand il verra que nous tardons à rentrer, il montera jusqu'ici...

Ansella poussa un profond soupir.

— Vous croyez ? dit—elle, peu convaincue.

— Oui ! fit le comte. Il le faut. Cela me rend fou de savoir que ces démons sont en fuite avec mon chèque ! Dès que nous sortirons, nous filerons à la police. Il faut leur mettre la main dessus avant qu'ils n'aient encaissé l'argent...

— Ils doivent être sur la route d'Oxford. Ils auront tout le temps d'encaisser l'argent...

Michael se taisait. Il avait l'air de réfléchir à toute vitesse. Elle reprit :

— Heureusement qu'ils ne nous ont pas bâillonnés... Au moins nous pouvons parler...

— Je jure d'arrêter ces gangsters avant qu'ils n'atteignent Oxford et ma banque ! s'emporta le comte.

Tous deux se turent un instant. Après avoir réfléchi, Michael ajouta :

— Mais commençons par vous défaire de vos liens. Pouvez—vous vous mettre sur le côté ?

— Je vais essayer.

Mouvement guère facile, pour la jeune femme qui avait les mains attachées dans le dos et les chevilles entravées. Cependant elle y parvint, par petits glissements successifs. Michael n'eut pas moins de difficulté pour se tourner vers elle. Lui avait les bras attachés sur le devant du corps. Il examina les poignets d'Ansella. Le bout de la corde dépassait d'une série de nœuds fort serrés. Ces démons n'avaient pas fait les choses à moitié !

— Je vais essayer de défaire ces maudits nœuds, dit—il dans un ultime effort pour se rapprocher d'elle. Cela risque de prendre un peu de temps...

— Comment allez—vous procéder ? demanda Ansefla en se tordant la tête.

— Avec les dents !

— Croyez—vous que ce soit possible ? La corde est épaisse...

— Il faudra bien qu'elle cède ! Vous préférez rester tranquillement assise dans cette pièce pendant que ces voyous filent à Oxford avec mon chèque ? Ils m'ont déjà fait passer pour un imbécile, et croyez—moi, je ne suis pas près d'oublier cet affront...

Disant cela, il songeait qu'en Inde, lui et le vice—roi ne se déplaçaient jamais sans leurs armes. Mais l'Oxfordshire, ce n'était pas les Indes, tout de même !

Qui aurait imaginé une telle chose dans une région aussi paisible ? La colère ne le quittait plus. Lui, Michael, comte de RayBurne, officier

de Sa Majesté, réduit à merci par trois vauriens armés de mauvais pistolets !

Mais il sentait que dans cette saine fureur il puiserait l'énergie de détacher leurs liens, de quitter cette colline et de rattraper les énergumènes avant même qu'ils n'aient atteint les confins d'Oxford. Il ne pouvait pas les laisser profiter de cet argent. Il en avait trop besoin.

Il avait enfin réussi à trouver la position qui allait lui permettre de ronger la corde d'Ansella. Il approcha la bouche des nœuds épais, commença à les mordre et s'aperçut avec un certain soulagement qu'il arriverait sans doute à un résultat assez rapidement. Ces voyous savaient ce qu'ils faisaient en apportant avec eux des cordes, mais elles étaient faites dans un chanvre assez grossier, du type dont on se sert à bord des navires.

— Je n'y laisserai pas mes dents, fit-il.

Il avait dit cela comme une plaisanterie et dans le but de rassurer sa femme qui attendait, anxieuse d'être libérée de ce cauchemar.

Au bout d'une heure d'efforts, les liens cédèrent. Ansella sentit ses mains se libérer... Elle poussa un cri :

— Vous y êtes arrivé !

Michael, épuisé, la bouche endolorie, parvint à esquisser un sourire de victoire. Puis il se dressa et s'adossa au mur. Il avait franchi bien des obstacles dans sa vie, notamment comme soldat, et particulièrement aux Indes, mais il ne lui était encore jamais arrivé de ronger une corde avec ses dents ! Il soupira, épuisé mais soulagé. Ansella était déjà en train de défaire ses autres liens. Bientôt elle fut entièrement libre. Elle commença à se dégourdir les jambes et les mains. Ses poignets meurtris lui faisaient mal mais l'espoir, de nouveau, effaçait sur son visage les ombres de la peur.

— Je vais vous détacher, dit-elle.

Pour ajouter aussitôt avec un brin d'humour :

— Je préfère y aller avec mes doigts plutôt qu'avec mes dents...

— Je vous comprends, fit Michael, souriant à son tour.

Mais les malfrats avaient serré très fort les liens du comte, et de nouveau cela prit du temps. Ansella se démena avec ardeur, au risque de se casser les ongles sur le chanvre. Tout à coup ils s'écrièrent ensemble :

— Enfin !

Michael était libre ! À son tour de se dégourdir les membres et de se frotter les poignets pour faire circuler le sang ! Ansella le regardait, inquiète. Michael remarqua qu'elle semblait compatir à sa souffrance.

— Tout va bien ? demanda-t-elle gentiment.

Il répondit d'un sourire.

— À part quelques crampes dans les jambes, tout va bien. Vous avez été formidable.

Ansella rougit et détourna les yeux. Michael la dévisagea un court instant, attendri par l'émotion qu'elle manifestait. Puis, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre :

— Autre problème, dit—il. Comment sortir ?

Ansella songea à l'énorme barre de fer qui barricadait la porte de l'extérieur. Inutile d'essayer à coups d'épaule... Quelle nouvelle épreuve les attendait à présent ? Elle regarda Michael qui faisait des yeux le tour de la pièce, scrutant chaque angle à la recherche d'une solution. Il s'arrêta sur les deux fenêtres percées dans les murs pour laisser entrer l'air et la lumière. Elles étaient hautes mais étroites: à peine quelques pouces de large. C'étaient presque des meurtrières...

— Voulez—vous que j'essaie de les atteindre ? demanda Ansella. Je pourrais me glisser à l'extérieur...

Michael lui lança un regard de surprise.

— Impossible, dit—il.

La jeune femme évaluait la hauteur des meurtrières.

— Laissez—moi essayer, dit—elle.

Sachant qu'il allait chercher à la dissuader, elle ajouta aussitôt :

— Préférez—vous attendre tranquillement que Wicks s'aperçoive de notre retard, puis se décide à partir à notre recherche ?

Comme Michael la regardait d'un air stupéfait, elle ajouta :

— D'ailleurs, qui vous dit qu'il s'inquiétera ? Au contraire, il aura peut-être pour seul souci de ne pas nous déranger...

Michael leva les yeux vers les fenêtres.

— C'est vrai que vous êtes de petite taille, dit—il. Mais quant à vous faufiler dans une ouverture aussi étroite...

— Il n'y a qu'une façon d'en avoir le cœur net, dit Ansella.

Durant quelques secondes, ils se regardèrent en silence. Puis Ansella détourna les yeux, troublée.

— Qu'y a—t—il ? demanda Michael. Avez—vous changé d'avis ?

— Non...

À présent elle lui tournait le dos, comme si elle avait honte. Quelle mouche la piquait soudain ?

— Je vous en prie, Ansella, dit Michael en venant se mettre face à elle. Dites—moi à quoi vous pensez...

— Je... Je pensais que... Je crois que je vais être obligée d'oter ma tenue d'amazone...

Michael ne put retenir un sourire. Combien de femmes n'auraient demandé qu'à se dévêtir devant lui ! Une seule femme au monde pouvait en éprouver une profonde gêne — et cette femme était sa femme... Qu'elle est timide ! se dit—il. Et que j'aime cette timidité ! À cette pensée, il se sentit gagné par une bouffée d'affection.

— Je vais vous dire ce que nous allons faire, reprit—il. Vous allez vous déshabiller, puis je vous aiderai à escalader le mur jusqu'à la

fenêtre. Et durant toute l'opération, je garderai les yeux fermés. Vous n'aurez qu'à me guider, comme si j'étais aveugle.

Ansella eut l'air d'approuver cette solution.

— Espérons qu'il n'y aura personne dehors, dit—elle en levant les yeux vers la meurtrière.

— Dans ce cas, vous n'auriez pas besoin de vous montrer. Il suffirait de demander à ce quelqu'un d'aller soulever la barre de fer qui verrouille la porte.

— Bien sûr, murmura Ansella. Je n'y avais pas pensé...

— Ne perdons pas de temps. Je me détourne. Prévenez—moi quand vous serez prête.

Et sur ces mots il lui tourna le dos.

Ansella ôta sa veste de cavalière, puis son chemisier. Comme il faisait assez chaud, elle n'avait mis ce jour—là que de très légers dessous, aussi lançait—elle à la dérobée, en direction de son mari, de petits regards anxieux. Michael ne fit pas un geste durant le peu de temps qu'elle mit à se dévêtir. Elle ôta ses bottes et décida de garder ses pantalons d'amazone. Quand elle fut prête, elle dit d'une petite voix craintive, et en se couvrant les seins dans un réflexe :

— Je suis prête...

Michael commença à se retourner. Elle ajouta dans un cri :

— Par pitié, fermez les yeux !

— Mes yeux sont fermés, dit—il en se retournant tout à fait.

Il tendit les bras vers elle, comme un homme qui voudrait s'avancer dans le noir.

— Venez, fit Ansella en l'entraînant au pied du mur.

L'ouverture est trop étroite, se dit—il. Elle n'y arrivera pas.

— Maintenant, aidez—moi à monter sur vos épaules. Et gardez les yeux fermés...

— Ils sont fermés, répéta Michael.

Comme il l'aidait à se hisser le long du mur, il se rendit compte combien elle était légère, et cela le surprit. À un moment, il effleura involontairement la peau de son bras nu — une peau douce comme de la soie, dont le contact le fit tressaillir. Elle doit avoir l'air d'une déesse antique, songea—t—il, d'une nymphe à demi nue; elle doit être encore plus jolie que dans la plus jolie des robes...

Ansella, debout —sur les épaules du comte, avait atteint la fenêtre. Michael la tenait par les chevilles.

— Encore plus haut ! dit—elle. Je vais essayer de passer d'abord les pieds. Ensuite je me laisserai glisser de l'autre côté...

— Faites attention quand vous vous laisserez retomber...

— Ça ne risque rien !

Quelle nature enthousiaste et optimiste! se dit Michael en se

hissant sur la pointe des pieds. Et soudain ce fut comme si elle s'était envolée.

Ansella passa d'abord les jambes dans la fenêtre, puis elle se tortilla dans l'ouverture pour y introduire ses hanches, lesquelles se révélèrent très fines, car c'était vraiment un passage très étroit.

— Passez—vous ? demanda Michael qui n'avait pas rouvert les yeux.

— Je passe, répondit Ansella.

— Vous êtes très adroite. Je n'aurais pas cru que vous y arriveriez.

A présent elle avait les jambes suspendues dans le vide, au—dehors, et le buste à l'intérieur.

— Je crois que c'est bon ! dit—elle d'un air de triomphe.

Michael ouvrit les yeux à cet instant, et eut juste le temps de voir disparaître l'éclair de peau nue des fines épaules et l'éclatante chevelure dorée. Jamais il n'avait rien vu d'aussi beau, d'aussi émouvant, d'aussi désirable que cet ange à demi dévêtu en train de s'évanouir dans le ciel. Il lui sembla que le sang affluait à toute vitesse dans les veines de ses tempes et que son cœur se mettait à cogner comme s'il avait voulu lui rompre la poitrine. Un cri lui échappa :

— Ansella ! Ne vous faites pas mal !

Il entendit un bruit sourd, suivi d'un interminable silence. Enfin la voix de la jeune femme lui parvint, étouffée :

— Tout va bien ! Nous avons réussi ! Je cours vous ouvrir !

Michael qui, dans un mouvement réflexe, s'était plaqué contre le mur, les yeux levés vers la fenêtre, quitta cette position et se précipita vers la lourde porte en bois. Il écouta Ansella essayer de soulever la barre de fer. Il croyait vivre les minutes les plus longues de son existence... Enfin la porte grinça sur ses gonds.

— Fermez les yeux ! cria Ansella.

Il obéit. Il avait vu cependant, le temps d'une fraction de seconde, la beauté de la jeune femme, pieds nus, en pantalon d'amazone, le buste à peine couvert d'un léger vêtement de soie dont les fines bretelles ne semblaient avoir d'autre fonction que de souligner les épaules les plus rondes, les plus blanches et les plus parfaites. Il y avait au—dehors un grand soleil, et Ansella lui était apparue dans un halo de lumière qui scintillait dans ses cheveux.

Michael s'effaça. Il sentit Ansella le frôler. Il n'ouvrit pas les yeux. Tandis qu'elle se rhabillait, il sortit dans la lumière.

Ayant recouvré l'usage de la vue, il aperçut les chevaux et en fut soulagé: les bandits auraient aussi bien pu les emmener avec eux. Puis il se dit qu'ils ne les avaient pas volés pour une raison simple: avec d'aussi magnifiques coursiers, ils n'auraient pas manqué de se faire remarquer.

Ansella apparut; elle avait revêtu sa veste d'amazone et de

nouveau enfilé ses bottes. Michael alla refermer la porte de ce qui avait été leur prison et remettre en place la lourde barre de fer. Puis tous deux s'approchèrent des chevaux.

Ils redescendirent vers la plaine aussi vite que possible et bientôt aperçurent, au loin, les tours du château. Michael, alors, ne put s'empêcher d'arrêter sa monture pour dire son admiration à la jeune femme :

— Vous avez été formidable, Ansella. Si vous n'aviez pas montré une telle présence d'esprit ni une telle adresse, nous serions encore en train de moisir dans cette salle. Je peux vous le dire, maintenant : je ne pensais pas que vous arriveriez à vous glisser par la fenêtre.

— Papa s'est toujours moqué de ma maigreur, répondit—elle tristement.

Et elle ajouta en souriant :

— Mais si j'avais été à peine plus enveloppée, je ne passais pas !

— Encore une fois: tous mes compliments. Vous êtes le coéquipier idéal. Vous feriez un excellent soldat. Je vais réfléchir à la médaille qui pourrait vous être remise.

À ce trait d'humour, un joli sourire éclaira de nouveau le visage d'Ansella. Michael songea aux femmes qu'il avait connues. Il savait comment elles auraient réagi à ce compliment : elles lui auraient demandé un baiser. Ansella, elle, se contenta de répondre :

— Si vous tenez vraiment à me faire un cadeau, Rufus a besoin d'un nouveau collier.

— Rufus aura son collier, répondit Michael. Peut-être pas un collier serti de diamants, car cela pourrait sembler ostentatoire aux yeux des villageois...

Ansella éclata d'un rire—franc et joyeux et lança :

— Le collier de diamants, c'est à moi que vous l'offrirez ?

Le visage de Michael s'assombrit.

— C'est à vous que j'aimerais l'offrir, dit—il. Hélas ! je ne puis me le permettre pour le moment...

— Je comprends. Nous venons de perdre trois mille livres...

Son expression se fit plus inquiète :

— Comment ces bandits ont—ils osé ?

Le comte serra les dents. Depuis qu'ils avaient quitté la statue, il réfléchissait à un moyen d'atteindre la banque avant les voleurs. Ils avaient perdu beaucoup de temps à essayer de se libérer, et ces vauriens en avaient profité !

Michael tira sa montre de son gilet: trois heures.

L'heure du déjeuner était passée. Ni lui ni Ansella ne s'étaient souciés de manger tant ils étaient obsédés par l'idée de fuir cette prison...

— Trois heures, répéta—t—il.

La banque fermait à trois heures. Trop tard. Il avait échoué. Cela le rendait furieux de penser à tout le bétail, à toutes les graines, à tout le matériel que l'on pouvait acheter avec trois mille livres !

Michael, comme pour fuir sa déception, poussa soudain son cheval au galop et il fut aussitôt imité par Ansella. Et c'est couchés sur l'encolure de leurs coursiers qu'ils gagnèrent la propriété, puis les écuries.

Comme ils se dirigeaient vers l'entrée du château, après avoir confié aux garçons d'écurie leurs chevaux exténués, Michael dit à sa femme :

— Je pense que vous devriez aller vous allonger un moment. Vous avez eu très peur. Ces voyous vous ont soumise à une forte tension... Un peu de repos vous fera le plus grand bien.

— Je vais monter me changer, répondit Ansella, mais...

La fatigue en effet était visible sur son visage très pâle. Pourtant elle poursuivit en disant :

— Mais je n'ai pas envie de me reposer. Je veux vous aider à retrouver les voleurs. C'est bien ce que vous allez faire, n'est-ce pas ?

— C'est ce que je vais *essayer* de faire. Mais je n'ai guère d'espoir de leur mettre la main dessus avant qu'ils n'aient encaissé le chèque...

— Comment ont-ils fait pour s'emparer de ce chèque ? C'est ce que je n'arrive pas à comprendre...

— Je n'en ai pas la moindre idée. Ils l'ont volé, d'une façon ou d'une autre. Ou bien ils ont réussi à soudoyer quelqu'un au château. Mais qui ? Je ne vois personne, parmi mes gens, qui soit capable d'une action aussi vile !

— Moi non plus, dit Ansella. Tout le monde vous aime, ici. J'ai pu m'en rendre compte. Personne n'a la moindre envie de vous nuire...

Elle se tut; une joie soudaine éclairait son visage :

— Oh ! regardez !

Les trois chiens, qui avaient aperçu leurs maîtres, descendaient l'escalier du perron, accourant à leur rencontre et aboyant pour manifester leur bonheur. Ils firent même tellement de bruit que plusieurs servantes apparurent aux fenêtres du château, tandis qu'un valet en livrée se précipitait sur le perron. Michael flatta ses deux chiens; Ansella se penchait vers Rufus qui la couvrait de marques d'affection.

Un instant plus tard, le valet en livrée leur ouvrait la porte du château et Michael s'effaçait devant sa femme.

— Je ne serai pas longue, dit-elle.

Et elle courut vers le grand escalier; Rufus, sans cesser d'aboyer joyeusement, se précipita sur ses talons.

Le comte, tout en gagnant son bureau — naguère celui de son père — se demanda s'il n'allait pas prier Marlow de lui servir un verre. Est

—ce qu'après tout il n'avait pas mérité un peu de réconfort ? C'est alors que Marlow apparut. Il avait l'air pressé...

— Monsieur le comte ! Ah ! Monsieur le comte ! Je ne savais pas que vous étiez rentré... Il y a justement quelqu'un qui vous demande...

— Du calme, Marlow, du calme. Reprends ton souffle et dis—moi de qui il s'agit.

Il n'avait aucune envie de voir quelqu'un du village en ce moment; après ce qui s'était passé, il devait réfléchir, et ensuite agir au plus vite...

— C'est quelqu'un qui se dit envoyé par le chef de la police du comté, Monsieur le comte.

Michael regarda Marlow, surpris de cette coïncidence. Le chef de la police ! Il avait bien entendu l'intention de le prévenir le jour même !

— Va vite le chercher, fit—il.

Marlow disparut, l'air encore plus affairé, et revint au bout de quelques minutes, accompagné de l'homme en question. Michael le reconnut aussitôt : c'était un des meilleurs officiers de police d'Oxford.

— Mr. Johnson, dit—il en lui serrant la main. Heureux de vous revoir. Je m'apprêtais justement à m'adresser à la police pour une certaine affaire.

— Heureux de vous voir, Monsieur le comte. Même si je crains d'être aujourd'hui le messenger d'une mauvaise nouvelle...

— Une mauvaise nouvelle ?

— C'est à propos de lord Frazer.

Les deux hommes avaient rejoint le bureau du comte. Ils y entrèrent, et Michael referma la porte en offrant un fauteuil au visiteur.

— Qu'est—il arrivé ? demanda—t—il en s'asseyant à son bureau.

L'officier commença :

— Nous étions à la recherche de trois hommes responsables de plusieurs vols dans des boutiques d'Oxford. Des bandits de moyenne envergure, mais qui n'hésitent pas à jouer du pistolet.

Le comte se raidit mais ne souffla mot. Il préférerait ne pas interrompre l'officier.

— Ce matin, continua Johnson, peu avant midi, je crois, ils sont allés à Watton Hall. Après avoir pénétré par effraction dans la maison, ils se sont retrouvés nez à nez avec lord Frazer, assis derrière son bureau, comme vous—même en ce moment, Monsieur le comte.

— En voulaient—ils à son argent ?

— C'est évident. Et les petits boutiquiers d'Oxford, en pareil cas, se dépêchent d'obéir...

— Mais lord Frazer n'est pas un petit boutiquier d'Oxford.

— Comme vous dites. Il a plongé la main dans son tiroir, y a pris un pistolet et a tiré sur les bandits. L'un d'eux a été blessé. Le

deuxième est mort.

Johnson marqua une pause, puis reprit :

— Le troisième a tiré sur lord Frazer.

— Il l'a tué ?

L'officier secoua la tête.

— Non. Il l'a blessé au bras. Mais quand ses domestiques sont accourus, alertés par les coups de feu, ils se sont aperçus que lord Frazer venait d'avoir une attaque.

Michael s'était levé. Johnson poursuivait :

— Si je suis venu vous rendre visite, Monsieur le comte, c'est à cause de ceci.

Michael vit alors l'officier tirer de sa poche le chèque de trois mille livres qu'il avait signé quelques heures plus tôt sous la menace des voleurs. Johnson posa le chèque sur le bureau en disant :

— Nous l'avons trouvé dans la poche du voleur tué par lord Frazer.

Le comte hocha la tête un moment, puis résuma en quelques mots à l'intention de l'officier ce qui s'était passé à la statue et pourquoi il avait justement l'intention d'alerter la police.

— Monsieur le comte, dit alors Johnson, vous avez été avisé de n'opposer aucune résistance à ces individus. Comme vous voyez, ils n'hésitaient pas à tirer quand ils se sentaient menacés.

Il soupira, tel un homme habitué à se pencher sur de tragiques événements, puis ajouta :

— Nos deux survivants iront passer quelques années sous les verrous.

— Et lord Frazer ? Quel est son état ?

— Je vais être franc. Il a été examiné par plusieurs médecins. Tous sont du même avis: il a subi une attaque très sérieuse. Il peut peut-être s'en sortir. Je dis bien peut-être...

Michael réfléchit un moment, puis reprit :

— Je crois qu'il vaudrait mieux ne pas faire trop de publicité autour de cette malheureuse histoire, non ? Qu'en pensez-vous ?

— Oh ! nous ferons de notre mieux, comme d'habitude, pour que les journalistes soient tenus à l'écart de tout cela. Ainsi le public n'en sera informé que quand ces vauriens passeront en justice.

— C'est la meilleure solution, approuva Michael, soulagé. Ma femme, voyez-vous, est passée par des moments très durs. Ce ne serait pas bon pour elle, si elle apprenait que son père a eu une attaque. Un souci de plus, comprenez-vous ?

— Je comprends, Monsieur le comte. Je comprends.

Et il ajouta :

— Lord Frazer est dans le coma.

Le comte hocha la tête. Puis il tendit la main à Johnson en disant :

— Merci d'être venu me prévenir. Bien sûr, je me tiens à votre

disposition, si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— Je m'en souviendrai, Monsieur le comte.

Johnson s'était levé de son fauteuil et il se dirigeait maintenant vers la porte. Avant de franchir le seuil du bureau, il dit :

— Mais soyez tranquille. Je ne viendrai vous importuner qu'en cas d'absolue nécessité.

Après le départ de l'officier, Michael revint à son bureau, prit le chèque et le considéra pensivement. Puis il le reposa et se dirigea vers la fenêtre, où il s'absorba un moment dans la contemplation du jardin.

Cela lui semblait incroyable qu'Ansella et lui aient vécu le matin même des événements aussi tragiques et aussi étranges. En fait il avait à présent de la peine à croire qu'ils s'étaient vraiment déroulés. Tout cela lui semblait maintenant à peu près aussi irréel qu'un cauchemar. Quelle chance extraordinaire que le chèque lui soit revenu ! Et quel circuit inattendu il avait fait ! Ce Johnson était un excellent officier, et un homme de parole. De bon sens aussi. Michael lui faisait confiance : les policiers laisseraient Ansella tranquille aussi longtemps qu'ils n'auraient pas absolument besoin d'elle.

— Je ne lui dirai pas pour son père... murmura Michael.

Il parlait pour lui-même, toujours regardant le jardin :

— C'est encore trop tôt. Elle sort à peine d'une longue série de traumatismes. Sans parler de cette affreuse mésaventure, ce matin... Mon rôle n'est pas de lui donner des soucis supplémentaires ni de nouvelles raisons d'avoir peur de la vie. Au contraire, mon rôle est de la protéger...

Un bruit le fit sursauter; il se tourna vivement vers la porte. Ansella apparut, souriante.

— Entrez, dit-il.

— Je n'ai pas été trop longue ?

— Regardez... Sur mon bureau.

La jeune femme s'approcha du bureau et poussa un cri de surprise : elle n'en croyait pas ses yeux.

— Comment avez-vous fait ?

— Je n'ai rien fait...

— Mais alors ?

— Alors la chance est avec nous, Ansella ! Ces vauriens ont été arrêtés par la police pour... Pour une autre affaire, disons.

— Et les gendarmes vous ont rapporté le chèque ! C'est merveilleux ! Quel formidable concours de circonstances !

Elle frappait dans ses mains comme une petite fille heureuse de découvrir ses cadeaux d'anniversaire. Elle en avait presque les larmes aux yeux, ce qui la rendait encore plus jolie, encore plus émouvante...

Michael poussa un soupir de soulagement. Il avait tout à coup le sentiment de voir l'horizon se dégager vraiment. Était-ce la fin de ses

ennuis ? La vie ne l'avait guère ménagé depuis son retour des Indes.

— Bien ! dit—il. Savez—vous ce que nous allons faire, Ansella ? Nous allons nous détendre et ne plus penser à rien... En ce qui me concerne, j'ai une faim de loup !

— Moi aussi ! renchérit la jeune femme.

Soudain elle prit l'air inquiet :

— Croyez—vous que l'on acceptera de nous servir un déjeuner à une heure aussi tardive ?

— C'est l'heure du thé, ma chère ! Et quant à moi, j'ai bien l'intention d'accompagner mon thé d'un solide en—cas à base de bon pain et d'œufs brouillés !

— De quoi tenir jusqu'au dîner, n'est—ce pas ? fit Ansella sur un ton délicieux et plein de malice.

— Exactement.

— Laissez—moi m'occuper de tout ! reprit—elle vivement. Marlow est dans le hall. Je vais lui dire ce que nous voulons...

Michael n'eut pas le temps de lui dire qu'elle pouvait s'épargner cette peine, qu'il suffisait de sonner pour appeler Marlow, elle avait déjà quitté le bureau. Il entendait ses pas s'éloigner le long du couloir.

À cet instant, il songea à elle comme à la plus jolie des épouses. Il se dit aussi qu'elle était présentement le seul être digne d'occuper ses pensées. Et enfin, tandis qu'il s'abandonnait à cette idée, il comprit qu'il était tombé amoureux d'elle.

Il aimait Ansella. Il la voulait pour lui seul. Il eut soudain l'impulsion de se précipiter à son tour dans le couloir en lui criant : « Je vous aime ! » Mais il se retint. Il ne devait pas se montrer pressé. Il devait attendre. Par respect pour elle et pour leur union future.

Quand Michael monta dans sa chambre afin de mettre son habit pour le dîner, il se dit que la journée avait décidément été longue et fertile en événements. Trop d'événements, en vérité! C'était au point qu'il n'arrivait plus à mettre de l'ordre dans ses pensées.

Après le petit déjeuner, il était allé faire du cheval avec Ansella. Ils avaient monté les nouveaux coursiers achetés à Tyler. Des bêtes superbes. Voulant absolument aider la jeune femme à oublier les affreuses mésaventures survenues deux jours plus tôt, il avait songé qu'une sortie à cheval sur les terres des RayBurne était encore la distraction la plus appropriée.

Monter un pur—sang pour la première fois est toujours une expérience intéressante ; et puis c'était l'occasion, pour les chevaux, de savoir qui étaient leurs maîtres et d'apprendre à les connaître. Michael et Ansella traversèrent presque toute l'étendue du domaine. La journée était superbe, la campagne inondée de lumières chatoyantes et de merveilleux parfums. Jamais ses vieux châtaigniers, ses prairies et ses étangs n'avaient paru à Michael aussi beaux, aussi généreux. Quand ils longeaient les champs cultivés, il se sentait heureux à l'idée que bientôt viendrait le temps de la récolte et il murmurait :

— Qui aurait cru cela possible, il y a encore trois semaines ?

La veille, juste avant la tombée de la nuit, le ciel avait fait aux prairies le cadeau d'une longue averse. À présent la nature était en fête, et l'eau scintillait encore sur les feuilles des arbres que n'avaient pas caressés les rayons du soleil.

Après avoir chevauché plusieurs heures, ils reprirent la route du château. Ansella avait le visage coloré et gai. Les boucles de ses cheveux d'or jouaient sur son front et ses joues.

— C'était une promenade formidable, dit—elle. Je suis très contente de mon cheval. Et vous?

— Le mien est excellent aussi. Il a coûté cher, mais je me dis que j'ai fait une excellente affaire...

— Vous avez raison. Ce n'est pas bien de trop se tourmenter pour les questions d'argent.

Michael songea qu'il avait lui—même toujours partagé cette opinion. Pourtant il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait

contracté de lourdes dettes et que l'argent lui serait un souci jusqu'à ce qu'il ait remboursé à lord Frazer tout ce qu'il lui devait. Oh! il savait que Frazer était gravement malade, plongé dans le coma, susceptible de disparaître d'un jour à l'autre. Mais il n'était pas homme à spéculer sur la mort, quand bien même il s'agissait d'un individu peu sympathique. Il préférerait se dire que Frazer allait vivre encore de longues années et que le remboursement de sa dette ne lui serait pas épargné...

Michael secoua la tête et, suivant le conseil d'Ansella, chassa de ses pensées les problèmes d'argent. D'ailleurs, ils étaient en vue du château.

— Croyez—vous que vous aurez envie de m'avoir à vos côtés cet après—midi ? demanda la jeune femme.

Michael la regarda, un peu surpris par la question.

— C'est que Mrs. Shepherd, reprit—elle, me proposait de l'accompagner à Oxford pour faire des achats.

Le comte se taisait toujours.

— Oh ! bien sûr, Mrs. Shepherd n'a pas besoin de moi pour se rendre à Oxford. Mais je me disais que cela vous ferait plaisir de voir que je m'intéresse à ce genre de choses...

— Rien ne pourrait me faire plus plaisir ! approuva Michael avec un grand sourire chaleureux. C'est en effet une excellente idée. Je vais donner des ordres pour que l'on vous prépare un bon attelage et une bonne voiture. Ainsi vous ne serez pas absente trop longtemps...

— Nous serons de retour pour le thé. Vous avez sans doute beaucoup à faire de votre côté...

— Beaucoup trop à faire, soupira Michael.

Puis il lui sourit gentiment.

Après le déjeuner, excellent, il l'accompagna sur le perron où ils furent rejoints par Mrs. Shepherd. Les deux femmes, très élégantes, coiffées de grands chapeaux, prirent place à bord; Michael regarda la voiture s'éloigner, et Ansella lui adresser de sa main gantée un signe affectueux qui lui emplît le cœur de joie.

Il songea ensuite que c'était l'occasion rêvée d'aller aux nouvelles à Watton Hall. En effet, quand Ansella était à la maison, il lui était difficile de lui cacher où il allait. D'autre part, comment lui dire qu'il se rendait chez lord Frazer ? Elle aurait aussitôt voulu l'accompagner. Or, elle ignorait toujours que son père était malade. Michael avait décidé qu'il était inutile, et même dangereux, de l'importuner avec ce problème. Toujours fragile, elle poursuivait une sorte de convalescence; penser de nouveau à son père, revivre les tourments qu'elle avait endurés avec lui, cela pouvait lui être fatal. Or, Michael voulait qu'Ansella guérisse tout à fait. C'était son vœu le plus cher — un vœu qui était du reste en train de s'accomplir.

— Elle change de jour en jour, murmura—t—il. Et de jour en jour elle est plus heureuse, plus belle, plus attirante. Vais—je prendre le risque de tout gâcher en lui parlant de son père ?

Presque toute la nuit, étendu dans le noir, il avait pensé à elle. Quand il avait enfin trouvé le sommeil, l'aube éclairait d'une pâle lueur la fenêtre de sa chambre; et à peine était—il endormi qu'Ansella revenait le visiter dans ses rêves.

Il était de plus en plus amoureux.

Ce qui le surprenait, c'est qu'il aimait Ansella d'un amour très différent de ce qu'il avait éprouvé avec d'autres femmes qu'il avait séduites à Londres ou en Inde. Avec ces maîtresses—là, tout s'était toujours déroulé sous le signe d'un désir ardent. Seul comptait le plaisir ; on se laissait enivrer par le tourbillon de la vie et les jeux de l'amour. Puis, un beau matin, on constatait que le désir s'était tout simplement éteint, consumé trop vite comme la flamme d'une torche. Il ne restait plus aux amants qu'à se désunir et à retrouver chacun sa solitude avec dans le cœur le sentiment que quelque chose s'était fané, qu'un feu était mort, dont il ne restait plus que des cendres.

Avec Ansella, c'était exactement le contraire. Elle, il avait envie de l'aimer toujours. Il voulait d'abord la protéger, lui offrir une paix qui lui avait si cruellement manqué quand elle vivait chez son père. Il espérait aussi l'aider à chasser définitivement les mauvais souvenirs qui venaient encore la hanter. Il songeait constamment à ce désir profondément ancré en lui: toutes les cicatrices de la jeune femme devaient disparaître, celles de son dos et celles de son âme. Il fallait qu'elle retrouve la joie de vivre qui sied à une jeune femme, et qui l'embellissait jusqu'à la transformer en une véritable princesse — sa princesse.

Michael voulait qu'Ansella devienne une part de lui—même, un élément essentiel de son existence, et il savait que ce désir avait un nom: l'amour. C'était ce qu'il recherchait depuis toujours, quand bien même il venait seulement d'en prendre conscience, grâce à elle, grâce à sa beauté, à son intelligence, et à la terrible fragilité qu'elle avait manifestée depuis le jour où leurs destins s'étaient croisés dans la petite église de Watton Hall, d'une aussi étrange façon.

Un peu plus tard, il se rendit aux écuries, fit seller Star et se mit en route.

— Je l'aime ! criait—il, couché sur l'encolure du pur—sang lancé au galop dans la plaine. J'aime Ansella !

Il était comme un enfant qui vient de découvrir le bonheur.

Il ralentit l'allure pour traverser le bois aux Moines, un des endroits les plus merveilleux du comté, tout empreint de magie, et où l'on s'attendait, à chaque détour du sentier, à voir surgir un elfe, un goblin, une nymphe — ou une autre de ces divinités qui peuplent les

légendes. Les arbres centenaires, plus hauts que les piliers d'une immense cathédrale, formaient sous le ciel une voûte protectrice. Certaines parties du bois étaient habitées par des sapins ou par ces bosquets de hêtres où il aimait venir jouer au temps heureux et insouciant de son enfance. Au beau milieu du bois, parmi les roseaux, se trouvait un étang, véritable miroir où se reflétaient les nuages et où les fées, sans doute, venaient quelquefois se reposer.

Star, à présent, allait au pas sur le sentier couvert de mousse, et Michael pouvait entendre, partout autour de lui, les animaux fureter dans les buissons: des lapins occupés à chercher de quoi se nourrir, des écureuils pressés de regagner la cime des grands arbres.

Au bout du sentier, Michael vit le bois s'éclaircir, à la limite des deux propriétés. Là, commençait le domaine de lord Frazer.

Michael put constater que les champs y étaient cultivés avec soin. La récolte semblait du reste en bonne voie. Les champs étaient parfaitement entretenus, les haies bien serrées, les jardins égayés par de généreux massifs de fleurs. Quelle différence, pensait-il, avec sa propriété où subsistaient des traces du plus triste abandon !

Ce n'est pas sans éprouver un certain malaise qu'il descendit de cheval dans la cour. Ayant confié les rênes de Star à un garçon d'écurie au visage antipathique, il se dirigea vers l'entrée où apparut un majordome.

— Je désire voir Mr. Barrett, dit Michael. S'il a un peu de temps à me consacrer, bien sûr.

Le majordome invita Michael à le suivre, et le conduisit dans un bureau désert.

Mr. Barrett, le secrétaire particulier de lord Frazer, devait être surchargé de travail en ce moment. Il s'était vu confier la charge du domaine depuis l'accident survenu à son maître, et il était certainement obligé de tout apprendre sur le tas, car Frazer avait la réputation de gérer lui-même ses affaires, incapable qu'il était de faire confiance à personne. Pour lui, avoir un intendant sur ses terres, c'était une charge plutôt qu'une aide — c'est du moins l'opinion qu'on lui prêtait dans tout le pays...

Michael se détourna. Au seuil du bureau, se tenait Barrett, accouru à la hâte, semblait-il. C'était un homme au visage anxieux, qui avait l'air de porter le poids du monde sur ses épaules. Il dit :

— J'attendais votre visite, Monsieur le comte. En vérité... je l'espérais.

— Je suis venu aussitôt que possible, répondit Michael.

— Oh ! je n'en doute pas.

Barrett marqua un temps, puis ajouta :

— Il n'a pas repris conscience. Il est toujours dans le coma...

— Que disent les médecins ?

— Ils viennent tous les jours. Ils ne peuvent rien faire...

— Lord Frazer a—t—il des chances de se rétablir ?

Michael avait posé la question sur le ton le plus ferme, montrant par là qu'il n'effectuait pas une visite de politesse : il était venu pour obtenir des informations précises, solides. Barrett, comme s'il craignait que l'on ne surprît leur conversation, alla refermer doucement la porte du bureau. Il revint en disant à voix basse :

— Très peu de chances, Monsieur le comte, puisque vous me demandez mon avis. Je crains que lord Frazer ne retrouve jamais ses facultés...

— C'est votre avis. Mais celui des docteurs ?

— Au début ils étaient plutôt optimistes. Mais ils doivent aujourd'hui se rendre à l'évidence : il se peut que lord Frazer reprenne conscience, mais il ne redeviendra jamais un homme normal.

— J'en suis navré, dit le comte.

Il n'était pas navré le moins du monde, bien entendu, mais telle était la phrase exigée par les circonstances. Sur quoi, ayant pris place sur une chaise, il invita le secrétaire à s'asseoir et dit :

— Il faut que nous parlions, Barrett. Imaginons que lord Frazer ne guérisse pas avant longtemps. Pire : s'il ne guérissait jamais... Que deviendrait le domaine, selon vous ? Qui s'occuperait de le faire tourner ?

— Vous, Monsieur le comte.

Michael s'était attendu à cette réponse, mais il regarda fixement Barrett en fronçant les sourcils, comme s'il jugeait qu'elle avait été prononcée trop timidement. Le secrétaire se hâta de reprendre :

— J'ai vu le testament de lord Frazer. Tous ses biens reviennent à sa fille. Mais j'imagine que Miss Ansella ne pourra pas supporter une charge aussi lourde...

— Et si nous nous occupions ensemble du domaine, vous et moi ?

Le visage de Barrett s'était soudain illuminé. Le malheureux s'attendait à être congédié, songea Michael qui sourit à son tour et reprit :

— Je compte sur vous pour me dire où en sont les affaires. Vous savez que je ne connais pas très bien le domaine Frazer. D'ailleurs, comment le connaîtrais—je ?

Après un temps, il poursuivit :

— D'après ce que j'ai pu constater en venant à Watton Hall, tout est en ordre. Les champs sont bien entretenus...

— Lord Frazer était... pardon, est un propriétaire très avisé, dit Barrett. Il recherche toujours la perfection. Et quand il ne l'obtient pas, gare à ses collaborateurs !

Ce secrétaire a dû endurer sa part de souffrances et d'humiliations, songea Michael, et plus que sa part. Comme Ansella. À ceci près que

lui, au moins, n'a pas eu à tâter du fouet... Une chose en tout cas est évidente : si Frazer est aussi mal que le prétendent ses médecins, alors il n'aura plus jamais l'occasion de persécuter personne, ni son secrétaire, ni ses ouvriers, ni sa fille — et ce dernier point est le plus important de tous.

— J'aimerais voir lord Frazer, reprit-il doucement. Si c'est possible...

Barrett ne semblait pas vouloir s'y opposer. Michael poursuivit :

— Mais d'abord, dites-moi... Avez-vous eu de la part de la police des informations, à propos des hommes qui sont venus agresser votre maître ?

— Oui, Monsieur le comte.

Michael regarda fixement le secrétaire qui se hâta de continuer :

— L'officier de police était ici pas plus tard que ce matin. L'homme que lord Frazer a tué a été formellement identifié.

— De qui s'agit-il ?

— D'un jeune avoué. Un apprenti. Employé à l'étude Mayfield, Meadow & Boyd.

— Mon propre notaire ! s'exclama le comte.

Et il ne put se retenir d'ajouter en abattant le poing sur la table :

— Ah ! le chien !

À présent il savait comment s'y étaient pris ces vauriens pour se procurer un de ses chèques ! Peut-être étaient-ils d'ailleurs en possession aussi d'un chèque appartenant à lord Frazer...

— L'individu que lord Frazer a seulement blessé est toujours en vie, poursuivit Barrett. Mais l'officier de police m'a dit que les médecins avaient peu d'espoir de le voir s'en tirer. Le troisième larron, lui, est sous les verrous.

— Au moins, les gens d'ici seront débarrassés d'eux.

— Ils ont commis un grand nombre de larcins dans la région, monsieur le comte. Et ils n'hésitaient pas à s'attaquer à des marchands guère fortunés. Cela faisait pas mal de temps que la police essayait de leur mettre le grappin dessus.

Michael se demanda avec inquiétude si son nom et celui d'Ansella seraient prononcés au procès. Espérons que non ! songea-t-il. Pourtant, comment juger cette affaire sans mentionner lord Frazer ? Et lord Frazer était désormais son parent... Allons, conclut-il par—devers lui, ce bandit ne sera pas traîné devant un tribunal avant longtemps !

Et il décida qu'il n'était toujours pas nécessaire d'informer Ansella de ce qui était arrivé.

— Monsieur le comte désire—t-il examiner les livres du domaine ? demanda Barrett avec quelque fierté. Le registre des salaires, celui des fournitures...

— Volontiers, Mr. Barrett. Mais d'abord, conduisez—moi auprès de lord Frazer.

Barrett invita Michael à le suivre, puis se dirigea vers un escalier monumental qui menait aux chambres. À l'étage, il ouvrit une porte sur une pièce aux dimensions impressionnantes. Sur un lit à baldaquin haut, imposant et drapé de velours, était étendu le maître des lieux. Il avait les yeux fermés. Chose curieuse : il semblait moins antipathique et cruel que debout sur ses jambes et en possession de ses facultés ; on eût dit que l'état d'inconscience où il était plongé le ramenait à une sorte de bonté naturelle. Michael crut même voir se dessiner sur ses lèvres un semblant de sourire.

Un valet était à son chevet. Quand le secrétaire entra, suivi de Michael, il se dépêcha de dire :

— J'ai fait tout ce que j'ai pu...

On voyait qu'il craignait d'être accusé de négligence, preuve que, même à l'article de la mort, le maître était capable de faire régner sous son toit une ambiance de terreur. Le valet, s'adressant à Michael, répéta d'une voix craintive :

— Croyez—moi, Monsieur le comte, je ne l'ai pas quitté des yeux. Il n'a pas bougé depuis qu'il est étendu sur ce lit.

— Je suis sûr que tu n'as rien à te reprocher, dit Michael d'un ton rassurant. Lord Frazer a été victime d'une attaque. C'est le genre de chose qui peut laisser un homme amoindri pendant des mois.

Disant cela, il se rappelait une de ses tantes, frappée par le même genre de commotion, restée plus d'un an dans le coma, et morte finalement sans avoir repris conscience. Il considéra un moment lord Frazer, puis se prépara à quitter la pièce.

Le valet reprit, toujours inquiet :

— Il n'y a rien à faire. Il faut attendre, c'est tout.

Michael, avant de sortir, voulut le réconforter :

— Je suis sûr que lord Frazer est en de bonnes mains. Tu n'as pas besoin de t'en faire. Quoi qu'il arrive, il ne te sera rien reproché.

L'homme se précipita pour lui ouvrir la porte.

— Merci, Monsieur le comte, dit-il avec reconnaissance. Si Monsieur le comte a besoin de quoi que ce soit, qu'il s'adresse à moi. Je suis au service de Monsieur le comte.

— Je m'en souviendrai, dit Michael.

Et il s'engagea dans le couloir, pressé de quitter une demeure où régnait une ambiance aussi détestable. Il descendit l'escalier d'un bon pas, puis se dirigea vers le parc : il avait hâte de respirer un air plus pur.

— Obliger sa fille à vivre dans une pareille atmosphère ! murmura —t—il avec colère. Il faut vraiment être une brute !

Mais Ansella vivait à présent au château de RayBurne, et elle avait

enfin le droit d'être heureuse. Il comprenait mieux maintenant pourquoi elle était devenue si craintive. À Watton Hall, tout était fait pour vous donner la chair de poule : l'agencement sombre et écrasant des pièces, les regards terrorisés des domestiques, l'absence totale de beauté, de gaieté. Or, c'est à Watton Hall qu'Ansella avait grandi, dans cette atmosphère morbide, en compagnie d'un père brutal, sévère, arrogant, et devant qui chacun tremblait.

— On est toujours en faute, avec ce genre de tyran ! dit encore Michael en se dirigeant vers les écuries où l'attendait son cheval. On a toujours tort !

L'image d'Ansella obligée de vivre dans ce décor maléfique voulu par son père, grondée, insultée, battue, l'obsédait. Il avait pitié d'elle. Plus que jamais il avait envie de la protéger, de la garder auprès de lui, de lui offrir le bonheur qu'elle avait tant espéré, tant attendu, et en définitive tant mérité.

— Dépêchons—nous de filer, dit—il à Star en lui flattant les naseaux.

Il était si pressé de retrouver la forêt, les belles prairies de son domaine, le château où Ansella, peut-être, l'attendait déjà, qu'il avait oublié la promesse faite à Barrett. Il s'apprêtait à se mettre en selle quand il vit le secrétaire courir vers lui, essoufflé :

— Monsieur le comte, Monsieur le comte ! Et les registres ? Vous ne voulez plus consulter les registres ?

— Les registres ! s'écria Michael en se frappant le front. Pardon, Mr. Barrett.

Et, la mort dans l'âme, il emboîta le pas au secrétaire.

Celui—ci le conduisit dans un cabinet fort sombre aux murs couverts de rayonnages où trônaient d'imposants livres de comptes, classés par année, des dossiers, des documents de toutes sortes et d'innombrables factures. Le tout était parfaitement en ordre, comme il se doit dans la maison d'un pareil tyran. Michael présenta ses félicitations à Barrett qui se rengorgea, plein d'orgueil, tira un des registres, et avec précaution le déposa sur la table et l'ouvrit.

Heureusement, Barrett ne fut pas long : il eut le tact de ne pas imposer à son visiteur une épreuve trop fastidieuse. Quand il eut fini de résumer dans les grandes lignes le bilan financier de Watton Hall, Michael le remercia et dit :

— Je compte sur vous pour expédier les affaires courantes, comme vous l'avez fait jusqu'à présent. Et en attendant des instructions plus précises, ne dépensez pas trop. Achetez ce qui vous semble nécessaire, pas plus.

— J'y veillerai, Monsieur le comte, fit Barrett en refermant le registre.

Il était visiblement satisfait de cette recommandation. Michael eut

le sentiment d'avoir gagné sa confiance. C'est alors qu'il ajouta :

— Maintenant, écoutez—moi bien, Mr. Barrett. Ce que je vais dire doit rester absolument entre nous.

Barrett le regarda, attentif et fortement intrigué.

— Je n'ai pas prévenu Madame la comtesse de ce qui était arrivé à son père...

Le secrétaire s'apprêtait à manifester sa surprise mais Michael l'en empêcha d'un geste et poursuivit :

— Je ne veux pas qu'elle remette les pieds ici pour le moment, vous comprenez? Si elle apprend que son père est malade, elle se précipitera à son chevet. Et très franchement, cela ne serait pas bon pour elle.

Barrett hochait la tête, stupéfait.

— Vous savez combien Ansella a souffert, n'est—ce pas ? Vous saviez comment il la traitait...

Barrett détourna les yeux.

— Oui, Monsieur le comte. Nous savions. Nous savions tout...

Il se dépêcha d'ajouter :

— Nous ne pouvions rien faire !

— Bien sûr.

Le visage de Michael s'était assombri. Il reprit d'une voix sans réplique :

— Mais à présent, Ansella est ma femme, n'est—ce pas ? Eh bien, je ne laisserai personne lui faire du mal ! Pas même son père.

Il avait parlé avec fermeté, en regardant son interlocuteur dans les yeux: il entendait être parfaitement compris de Barrett.

— C'est pourquoi je vous demanderai de ne faire appel à moi qu'en cas de nécessité absolue. Bien sûr, vous devez garder le plus grand secret en ce qui concerne l'état de santé de lord Frazer. J'ai fait en sorte que la police se montre discrète, j'attends la même chose de vous. Vous savez comment sont les mauvaises nouvelles : le vent les porte toujours là où elles ne devraient pas aller. Je n'ai pas envie que les mauvaises nouvelles de Watton Hall viennent briser le fragile équilibre de ma femme.

— Je comprends, Monsieur le comte. Je vais donner aujourd'hui même des instructions pour que chacun ici se fasse un devoir de tenir sa langue.

— Merci, Mr. Barrett. C'est exactement ce que j'attends de vous. Continuez à agir pour le mieux. Je sais que je peux vous faire confiance.

Le secrétaire ne cacha pas qu'il était heureux de voir Michael le traiter ainsi.. Il fit un pas en arrière, s'inclina, puis s'inclina une seconde fois après que le comte lui eut donné une vigoureuse poignée de main.

Un instant plus tard, Michael avait regagné les écuries, où Star piaffait, impatient de se dégourdir les jambes. Michael se mit en selle. Bientôt il franchissait au petit trot le portail de Watton Hall. Il avait encore à l'esprit l'expression de fierté du secrétaire quand il lui avait accordé sa confiance. Au moins, se dit-il, ma visite aura fait un heureux.

Il ne retourna pas au château par le bois aux Moines mais en passant par le village. Il voulait voir si les travaux de réfection des toitures avaient commencé. Il ne fut pas déçu : un grand nombre d'ouvriers étaient au travail sur les toits, d'autres avaient commencé à repeindre les façades et les barrières des maisons. C'était exactement ce que Michael leur avait demandé de faire. Bientôt, songea-t-il en saluant d'un geste les charpentiers, le village retrouverait ce côté pimpant et accueillant qui avait fait sa fierté du vivant de son père.

Michael prit soin de ne pas déranger les villageois dans leur travail, et il poursuivit sa route. À l'entrée de la propriété, il trouva la voiture de Wicks arrêtée devant un des cottages; Wicks attendait, assis sur le siège du cocher. Michael se dit qu'Ansella et Mrs. Shepherd devaient être à l'intérieur. Il alla confier Star à un garçon d'écurie, puis revint au cottage en empruntant le chemin pavé. Comme il s'approchait de la porte restée ouverte, il entendit le bruit des voix. Il entra. Ansella se tenait au centre de la grande pièce, un bébé dans les bras. Elle ne s'aperçut pas tout de suite de la présence de Michael qui, immobile, observa cette scène merveilleuse, digne d'une peinture de maître: Ansella, vêtue d'une légère robe verte comme les feuilles au printemps, tenait blotti contre elle un nouveau-né drapé dans un châle. Elle regardait le bébé et lui parlait d'une voix douce, tandis qu'émanait d'elle une immense tendresse; on aurait dit la mère de Dieu tenant contre son sein l'Enfant Jésus.

Le monde avait cessé de tourner: Michael regardait un tableau offert aux hommes pour l'éternité. Il se dit que c'était là ce qu'il voulait, ce qu'il désirait depuis toujours sans même le savoir, ce qu'il avait enfin trouvé. Un jour, c'est son propre enfant qu'Ansella tiendrait ainsi blotti contre elle ; et elle serait aussi belle qu'à l'instant même.

Mrs. Shepherd, qui se tenait au fond de la pièce, assise auprès d'une vieille femme, s'aperçut de la présence de Michael.

— Monsieur le comte ! dit-elle.

Et les deux femmes se levèrent. Ansella se tourna vivement vers Michael, et son visage s'éclaira d'un beau sourire paisible.

— Puis—je vous présenter le premier enfant né sur le domaine depuis votre retour des Indes? La maman est à côté. Elle se repose. Quand je suis allée la féliciter, elle m'a demandé si vous accepteriez d'être le parrain de son fils...

— J'accepte volontiers, répondit le comte. Mais à une condition: que vous soyez la marraine.

Le sourire d'Ansella se transforma en éclat de rire.

— J'en serais très heureuse ! dit—elle.

Et elle se pencha vers l'enfant, qu'elle enveloppa d'un regard caressant et protecteur. Puis elle gagna la pièce voisine, où se trouvait la jeune maman.

Michael embrassa la vieille femme qui déclara être la grand—mère du nouveau—né.

— Nous sommes bien heureux de vous avoir de nouveau parmi nous, Monsieur le comte, dit—elle en hochant la tête.

Et elle ajouta pieusement :

— Grâces soient rendues à Dieu, qui nous a ramené notre bon maître.

Ces paroles émurent Michael qui répondit :

— Mes félicitations pour cette naissance. Est—ce votre premier petit—fils ?

— Oh ! non, Monsieur le comte ! C'est mon cinquième ! Est—ce que c'est vrai, ce que je me suis laissé dire, que vous allez nous ouvrir Une école ?

— C'est vrai. Les travaux devraient commencer avant la fin du mois.

Il était surpris de son propre optimisme. Mais lord Frazer était au plus mal. Dans le meilleur des cas, il survivrait sans pouvoir administrer son domaine, et c'est à Ansella que reviendrait cette charge considérable — donc à lui, Michael. Ensemble, ils veilleraient à ce qu'il y ait sur les deux domaines autant d'écoles que nécessaire. Étant donné la situation créée par la maladie de lord Frazer, ils avaient les moyens d'entretenir les deux propriétés. Les choses étaient en bonne voie, songea Michael, même s'il était dommage que cette amélioration soit due au malheur d'un homme, le propre père d'Ansella. Mais la vie est ce qu'elle est... Le plus important, c'était d'ouvrir des écoles pour tous les enfants, à quelque maître qu'ils appartiennent.

Ansella était de retour dans la grande pièce, ayant remis le nouveau—né dans les bras de l'heureuse maman.

— La mère de l'enfant vous remercie de votre générosité, dit—elle. Le baptême aura lieu dans deux ou trois semaines.

Elle et Michael échangèrent un sourire plein de confiance en l'avenir, puis ils prirent congé de la grand—mère.

Dehors, dans les autres cottages, les ouvriers étaient au travail, effectuant des réparations. Beaucoup avaient vu passer le comte tout à l'heure, et ils le complimentèrent pour l'élégance de son cheval. Michael les remercia.

— Pourquoi ne pas organiser une grande fête, dit alors Ansella, quand les réparations seront terminées ?

— C'est une excellente idée ! s'exclama le comte. Et puis nous ferons d'une pierre deux coups : nous fêterons en même temps la fin des travaux et notre mariage...

Ansella le dévisagea d'un air intrigué, alors qu'une légère rougeur se répandait sur ses joues. Elle était visiblement émue, nota Michael, mais elle ne trouvait rien à dire: la timidité, sans doute.

Et quand ils regagnèrent ensemble le château en voiture, accompagnés de Mrs. Shepherd, Ansella se montra si rêveuse qu'il ne cessa de se demander à quoi elle pensait. Il me faut maintenant conquérir son amour, se dit-il, et le mériter. Et si elle venait à se détourner de moi ? Et si elle me repoussait ? Pourrais-je le supporter ? Patience ! Tel était naguère le maître mot du vice-roi. Chaque chose vient à son heure... Pourvu que ce soit bientôt...

Arrivés au château, ils montèrent lentement les marches du perron. Dès qu'ils furent dans le hall, Mrs. Shepherd s'éloigna avec Marlow, à qui elle devait donner des instructions. Michael se retrouva seul avec Ansella. Il fut saisi d'une violente envie de la prendre dans ses bras. Mais il se retint. Ne rien précipiter, surtout. Patience... Et ils gagnèrent l'étage par le grand escalier.

— N'est-ce pas l'heure de votre bain ? dit-elle en arrivant sur le palier.

Et elle ajouta, émue :

— Vous êtes généreux.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Vous n'avez pas hésité, quand je vous ai parlé de devenir le parrain du bébé... Oh! il était si petit, si doux ! J'avais envie de le garder avec moi !

Michael aurait tant voulu déclarer : « Vous pourriez avoir un enfant à vous. Un enfant de moi... » Mais il se retint au dernier moment.

— Votre idée d'organiser une grande fête, dit-il, je la trouve formidable. Il y aura des feux d'artifice...

— Oh ! les enfants adorent les feux d'artifice ! Et moi aussi...

— Alors vous aurez les plus beaux, les plus impressionnants qui se puissent trouver !

— Depuis le temps que j'en rêve, fit-elle alors tristement. Qu'est-ce que j'ai pu ennuyer papa avec ça ! Je réclamaïs toujours des feux d'artifice pour la Noël. Et il me les a toujours refusés.

Michael, qui n'avait pas envie de revenir à lord Frazer, ouvrit à Ansella la porte de sa chambre, puis la quitta pour gagner la sienne.

Ansella parcourut sa chambre des yeux, puis son regard s'arrêta sur son reflet dans le grand miroir en pied. Alors, parce qu'elle se sentait

heureuse, elle choisit une robe que le comte n'avait jamais vue, et qui, pensa—t—elle, lui plairait.

Et un peu plus tard, comme il l'attendait dans le hall, Michael la vit apparaître au sommet de l'escalier, puis descendre lentement les marches. Il en eut le souffle coupé. C'était au point qu'Ansella eut peur de l'avoir déçu; s'arrêtant au milieu de l'escalier, elle demanda d'une petite voix craintive :

— Elle ne vous plaît pas ?

— Elle me plaît, parvint à dire Michael.

Et il ajouta, en bégayant comme s'il s'adressait à une jolie femme pour la première fois de sa vie :

— Vous êtes absolument... absolument ravissante. On dirait une fée...

Ansella recommença à descendre les marches.

— Que voulez—vous dire ? demanda—t—elle.

— J'ai l'impression que vous venez d'un nuage, comme une déesse, et que, pour mon malheur, vous allez disparaître dans un instant.

Elle eut un petit rire.

— Ne craignez rien, dit—elle, rassurante. Je suis là. Et heureuse d'être avec vous.

Elle se trouvait à présent au pied des marches, éblouissante de grâce et de beauté. Plongeant les yeux dans ceux du comte, elle ajouta :

— Vous savez, c'est merveilleux de faire enfin les choses qui vous ont été refusées toute votre vie...

— Par exemple ?

— Comme aller parler avec cette vieille femme au cottage, ou prendre dans ses bras un enfant qui vient de naître.

Jamais une femme ne m'a parlé ainsi, songeait Michael. Les autres ne se soucient que de leurs toilettes, de leurs petites ambitions amoureuses. Elle, elle se laisse émouvoir par la beauté d'un nouveau—né, par la vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus vrai... Et poursuivant ses pensées, il la vit tenant dans ses bras son propre enfant — leur enfant.

Combien de temps devrai—je attendre ? se demanda—t—il au cours du dîner. Mais quand il la regardait, il ne lui semblait pas qu'elle fût encore prête à l'aimer. Il décelait sur le visage de la jeune femme des restes de crainte et une méfiance qui, pour être à peine perceptibles, étaient cependant visibles.

La conversation roula sur leurs projets, et notamment sur celui de l'école que Michael voulait bâtir au plus tôt; il souffrait de voir les enfants du domaine manquer de l'instruction élémentaire. Puis Ansella parla de nouveau de l'enfant qu'elle avait tenu dans ses bras.

— Croyez—vous que la maman voudra l'appeler Michael ? dit—

elle. Cela risquerait de le rendre orgueilleux, n'est—ce pas ? Il aurait le prénom d'un homme important...

Le comte sourit et, par plaisanterie, proposa des noms indiens; ce trait d'humour emplit Ansella de gaieté.

Après le dîner, ils gagnèrent le salon où l'on avait procédé à des aménagements qui le rendaient beaucoup plus confortable. Pour faire plaisir à la maîtresse des lieux, Cosnat, le jardinier, avait composé de magnifiques bouquets de roses mêlées à des branches de verdure. Leur parfum embaumait toute la pièce. Et quand Michael vit Ansella au milieu de ces fleurs, éblouissante de grâce et de féminité, il se dit qu'une femme venait de prendre dans son cœur la place de sa mère. Il écoutait son épouse lui parler, et il songeait qu'elle possédait l'intelligence, la volonté et l'exquise délicatesse qu'il avait tant admirées, enfant, chez sa propre mère. Elle était également charmante, attentive, généreuse... Si seulement elle pouvait m'aimer ! se répéta—t—il intérieurement. Si seulement elle pouvait m'aimer comme je l'aime !

Mais il y avait toujours un peu de crainte dans le regard de la jeune femme, preuve qu'elle n'était pas guérie, ni prête à franchir le seuil qui conduit à aimer un homme. Patience! disait naguère le vice—roi. Ne saute pas la barrière trop tôt... Michael s'était toujours souvenu des leçons de son ami, et il en avait tiré le plus grand profit. Oh ! il voulait bien se montrer patient ! Mais Dieu que c'était difficile...

Marlow entra, porteur d'un plateau d'argent où reposait une lettre, et vint s'incliner devant Michael en disant :

— Le courrier, Monsieur le comte. Le facteur est venu exprès car cette lettre vient d'Amérique. Il s'est dit que vous aimeriez en prendre connaissance tout de suite, au lieu d'attendre demain matin...

— C'est vraiment très aimable de sa part ! s'étonna Michael. Dis—lui que j'apprécie beaucoup son geste. Et ne le laisse pas repartir sans lui offrir à boire.

Marlow sourit :

— Il a déjà sa chope de bière à la main, Monsieur le comte.

— Alors c'est parfait, approuva Michael.

Une bonne chose, songea—t—il, d'avoir fait livrer ces barriques de bière il y a quelques jours. Et ces tonneaux de vin. Le bordeaux que Marlow leur avait servi au dîner était fameux — cet excellent nectar qu'un négociant d'Oxford faisait venir de France en petites quantités, et que les RayBurne appréciaient tant. D'un sourire, Michael remercia le majordome qui s'éloigna.

— Ce cher Marlow, dit Michael, il pense à tout.

— Il pense à vous, ajouta Ansella. Il vous aime. Comme tout le monde ici. Cela me plaît de voir à quel point vous êtes respecté et même adoré sur vos terres.

Ayant dit ces mots, elle se tut et parut réfléchir. Michael songea qu'à Watton Hall, jamais un domestique n'aurait pris l'initiative de servir une chope de bière à un visiteur. On devait toujours attendre les ordres, sous peine d'être sévèrement puni. Mais ici tout était différent. Aux yeux de Marlow et de sa femme, Michael était l'enfant de la maison. Ils l'avaient connu tout petit, ils l'avaient vu grandir, ils l'avaient accompagné dans ses premières joies et ses premiers chagrins. Quant à lui, il avait pris l'habitude de veiller sur eux, comme sur des parents, des membres de la famille envers qui il avait un devoir de fidélité. Cependant il était sensible à leurs attentions, et encore plus touché depuis qu'Ansella les avait remarquées.

— Vous n'ouvrez pas votre lettre ?

La voix d'Ansella le tira de sa rêverie. Il était si absorbé dans ses pensées qu'il en avait presque oublié ce courrier inattendu ! Il regarda l'enveloppe : en effet, elle venait d'Amérique. Était—ce l'oncle Basil ? Il n'arrivait pas à y croire. Pourtant il ne connaissait personne d'autre là—bas... Si la lettre était de Basil, il y avait fort à parier qu'elle contenait de mauvaises nouvelles. Michael se dit soudain qu'il n'avait pas envie de la décacheter. Il venait de passer un excellent et très agréable dîner avec Ansella, et cela lui déplaisait de songer que la soirée pouvait être gâchée par une missive inopportune. Est—ce qu'ils n'avaient pas droit, tous les deux, à un peu de paix et de détente ?

Que pouvait bien vouloir Basil ? Venait—il encore réclamer quelque chose ? N'avait—il pas été assez payé pour sa malhonnêteté ? Avait—il fait des dettes aussi en Amérique ? Était—il en prison, ruiné, réduit à demander de l'aide, après les avoir grugées, aux âmes généreuses de sa famille ? Toutes ces pensées se précipitèrent ensemble dans le cerveau de Michael et parurent à ce point le tourmenter qu'Ansella s'écria soudain :

— Que se passe—t—il ? Vous avez l'air bouleversé...

— J'ai peur de ce que contient cette lettre, répondit—il d'une voix blanche.

— Cette lettre d'Amérique ? Voyons, Michael, ouvrez—la. Ainsi vous en aurez le cœur net. Votre oncle vous a déjà fait tant de mal ! Cela ne peut pas être pire...

— Vous avez raison, soupira Michael. Et pourtant, j'ai tout à coup une appréhension... Voulez—vous que je vous dise ? S'il y avait un feu dans cette cheminée, j'y jetterais la lettre sans l'ouvrir.

— Et vous feriez une grande erreur.

Michael considéra sa femme, intrigué.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous passeriez ensuite le reste de votre vie à vous demander ce qu'elle pouvait bien contenir. Vous vous imaginez qu'elle apporte une mauvaise nouvelle, mais qui sait ? On vous annonce peut

—être quelque chose d'agréable.

Michael tourna plusieurs fois la lettre entre ses doigts.

— J'en serais surpris, murmura—t—il. Mais vous avez raison. Je dois me montrer courageux, comme vous l'avez été quand ces voleurs nous ont faits prisonniers.

— Je me suis montrée brave parce que je voulais vous sauver.

— Et vous m'avez sauvé, en effet. Vous vous rendez compte que, sans votre présence d'esprit, nous aurions pu rester enfermés toute la nuit... Nous serions morts de froid...

— Inutile d'y penser, maintenant. Nous nous en sommes sortis, et c'est ce qui est important.

Et elle ajouta avec un sourire confiant :

— Plus jamais je ne me plaindrai d'être aussi menue. C'était vraiment une toute petite fenêtre, vous savez...

— Je sais, dit Michael, souriant à son tour.

— Papa m'a tellement reproché ma maigreur, que je me suis mise un jour à vouloir devenir grosse ! Alors j'ai commencé à manger des tonnes de pommes de terre, du sucre... Jusqu'à ce que je ne puisse plus entrer dans mes robes !

Michael éclata de rire et dit :

— C'est d'autant plus incroyable que la plupart des femmes ne rêveraient que de vous ressembler ! Votre taille de guêpe ferait des envieuses... La plupart des femmes que j'ai connues fuyaient comme la peste les sucreries et les chocolats. Elles se contentaient de picorer dans leur assiette, tout en mourant d'envie d'engloutir des montagnes de nourriture.

— Je n'ai pas ce problème, fit Ansella. Je ne vis pas dans la peur de grossir, comme ces femmes dont vous parlez. Vous non plus, d'ailleurs, ce me semble. Vous faites beaucoup d'exercice. Je ne vous imagine pas écrasant votre cheval sous votre poids, ou monter un escalier en soufflant comme un phoque.

Ces propos eurent le don de rendre à Michael sa bonne humeur et sa gaieté.

— Fort bien, dit—il. Nous sommes braves tous les deux, et nous avons la chance d'être minces...

Regardant la lettre, il ajouta :

— Je vais l'ouvrir. Si ce sont de mauvaises nouvelles, alors nous irons nous coucher en pleurant.

— Oh ! que je hais cet oncle Basil ! fit soudain Ansella. Pourquoi faut—il qu'il vienne nous embêter alors que nous sommes si heureux ?

Michael s'interrompit dans son geste et considéra la jeune femme d'un air stupéfait.

— Vous êtes heureuse, vraiment ? demanda—t—il.

— Vraiment, répondit—elle. Je suis très heureuse. Ce château est...

un enchantement. Quand on entre ici, on a l'impression d'avoir été touché par une baguette magique. On a envie de rire, de danser, de chanter...

De nouveau Michael dut se faire violence pour ne pas la prendre dans ses bras, tant était forte l'émotion qu'elle lui inspirait. Personne ne lui avait jamais parlé ainsi, et de s'entendre dire des choses aussi agréables le remplissait d'espoir et d'enthousiasme.

— C'est le plus beau compliment que le château ait jamais reçu, dit-il d'une voix chargée d'émotion. S'il pouvait vous tirer la révérence, je suis sûr qu'il le ferait.

— Dans ce cas, reprit Ansella, disons—nous ceci : quoi que contienne cette lettre, elle ne pourra briser la paix et l'entente qui règnent entre nous. Car le château magique nous protège.

Disant ces mots, elle s'était levée. Elle se dirigea vers le petit secrétaire, se saisit d'un coupe—papier et le tendit à Michael — non pas le coupe—papier en or dont son père s'était servi toute sa vie, vendu pour une bouchée de pain sans doute par ce démon de Basil, mais un joli objet, cependant, récupéré par Marlow dans quelque remise du château. Michael coupa l'enveloppe et en tira une lettre assez longue. L'en—tête indiquait l'étude d'un notaire de Dallas. Michael pensa aussitôt que l'oncle Basil devait avoir des ennuis; puis il se dit qu'après s'être conduit d'une aussi vilaine façon, il ne pouvait espérer aucune aide de la part de sa famille.

— Qu'il aille au diable, murmura Michael.

Puis il se décida. Ansella avait les yeux fixés sur lui. Attendait—elle qu'il lise la lettre à haute voix et exprime son avis sur ce qu'elle contenait ? Il préféra lire pour lui—même, d'abord les premières lignes, puis le reste à toute vitesse ; enfin il passa à la seconde page, la parcourut aussi rapidement. Arrivé aux formules de salutation, il déposa la lettre sur la table.

— Si je m'attendais à cela ! soupira—t—il.

— Que se passe—t—il ?

Sa voix trahissait maintenant une réelle anxiété.

— J'ai l'impression de rêver, murmura le comte. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas ainsi que les choses arrivent dans la vraie vie...

— Je vous supplie de me dire ce qui se passe ! s'écria Ansella.

Le comte reprit la lettre et de nouveau la parcourut.

— Elle vient d'un notaire de Dallas, dit—il doucement. Ce notaire m'informe que Mr. Basil Burne a été victime d'un accident au cours d'un rodéo...

— Un accident... répéta Ansella.

— D'après le notaire, Basil a absolument voulu monter un cheval non dressé et extrêmement nerveux. L'animal l'a expédié à terre et lui a brisé la colonne vertébrale...

— Et il est...

— Il est mort, oui.

Ansella étouffa un cri. Michael reprit :

— Ce notaire m'a l'air d'un homme intelligent. Assez en tout cas pour s'adresser à moi en tant que chef de famille. Il dit que Basil n'a pas laissé de testament. Il venait de mettre tout son argent dans une propriété, près de Dallas...

— Près de Dallas...

— Oui. Une propriété où l'on a récemment découvert — toujours d'après ce notaire — un gisement de pétrole.

Ansella n'en croyait pas ses oreilles. Le comte reprit :

— Cela explique l'accident au cours du rodéo. Basil devait avoir copieusement fêté sa découverte. Il était ivre, sans doute...

— Et il ne savait plus ce qu'il faisait, murmura Ansella.

— À présent, tout l'argent qu'il m'a volé va reprendre le chemin du château de RayBurne, dit pensivement Michael.

La lettre pendant au bout de ses doigts, il ajouta :

— Le notaire attend mes instructions.

— Vous voulez vraiment récupérer votre argent ?

— Je trouverais injuste d'agir autrement. C'est aussi votre avis, n'est-ce pas ? Basil m'a volé des sommes considérables. C'est avec ces sommes qu'il s'est acheté une propriété à Dallas. Par chance, cette propriété a vu sa valeur multipliée par la découverte du pétrole...

Michael considéra une fois encore la lettre du notaire, puis reprit d'une voix où perçait l'émotion :

— Il dit que le capital de feu mon oncle Basil s'élève maintenant à deux millions de livres.

Ansella avait pâli. Jamais elle n'avait paru aussi contrariée, aussi anxieuse, aussi près de défaillir.

— Vous... vous êtes sûr d'avoir bien lu ? balbutia-t-elle.

Michael parcourut la lettre, puis leva les yeux vers la jeune femme.

— Oui. C'est bien deux millions de livres. Mais qu'avez-vous ?

Poussant un petit cri, Ansella se dressa sur ses jambes et courut vers la porte du salon. Rufus, qui était roulé en boule sur le sofa, se précipita sur ses talons. Michael se leva à son tour.

— Ansella ! Où allez-vous ?

Sans répondre, la jeune femme s'enfuit dans le couloir. Michael se lança à sa poursuite. Mais le couloir formait un coude, et il ne sut dans quelle direction elle était partie. Quelle mouche l'a piquée ? se demanda-t-il en se dirigeant vers le hall.

— Ansella !

Mais dans le hall, il ne trouva personne. Ansella n'était pas non plus en train de monter l'escalier pour regagner sa chambre. Où pouvait-elle donc être passée ?

Michael reprit le couloir dans l'autre sens, et soudain aperçut Rufus qui disparaissait tout au fond, près de la sortie donnant sur l'arrière du château.

— Mais que se passe—t—il ? Ansella !

Il se mit à courir, et au même instant une idée terrible s'imposa à ses pensées : Ansella était en danger ! Il n'aurait su dire quel péril la menaçait, mais il était presque certain qu'il y avait un péril... Arrivé au bout du couloir, il vit que la porte était restée ouverte. Il se précipita vers la porte de la tour qu'il trouva ouverte : Ansella venait de la franchir. Michael s'élança dans l'escalier en spirale. Il atteignit bientôt le sommet des marches. La porte de la terrasse aussi était ouverte. Ansella se tenait de l'autre côté, accoudée au parapet, penchée au-dessus des douves. Michael s'élança à la vitesse d'un athlète. En trois enjambées il fut auprès d'elle. Il la prit dans ses bras.

— Que faites—vous ? Pourquoi êtes—vous montée ici ?

Ansella le repoussa vivement.

— Lâchez—moi !

Michael, atterré, fit un pas en arrière.

— Je veux mourir, dit—elle. Vous n'avez pas le droit de m'en empêcher !

— Mourir... balbutia Michael.

— Je préfère mourir que de continuer à vivre avec vous...

— Mais pourquoi ?

Michael était complètement désespéré.

— Chérie...

Ansella dit alors dans un sanglot :

— Maintenant que vous possédez tout cet argent, vous n'avez plus besoin de moi, n'est—ce pas ? Vous ne voudrez plus de moi... Vous allez me renvoyer chez mon père...

Elle était livide, parcourue de frissons. Michael la prit de nouveau dans ses bras.

— Comment pouvez—vous avoir de telles pensées ? dit—il doucement. C'est absurde ! Me croyez—vous capable d'une telle méchanceté ?

— Je vous aime ! dit alors Ansella.

À ces mots succéda un temps de silence. Puis la jeune femme répéta :

— Je vous aime, Michael. Je vous aime... C'est pourquoi je veux mourir...

Michael l'interrompit d'un baiser sur les lèvres. Ansella, d'abord, en fut surprise. Elle hésitait à s'abandonner. Puis elle parut accepter cette marque de tendresse où se mêlait un profond désir... Michael alors la serra plus fort, non pas avec sa gentillesse habituelle, mais avec une certaine violence, avec une passion quasi sauvage. Puis il

s'écarter. La jeune femme était complètement étourdie. Pendant de longues minutes, elle fut incapable de rien faire. Elle ne pouvait que regarder Michael, un peu hébété. Et soudain elle se blottit contre lui. De nouveau il lui prit les lèvres. Alors il sentit naître en elle un profond désir. Elle voulait non seulement lui rendre son baiser, mais l'aimer de tout son corps. En l'embrassant, il lui couvrait le visage de douces caresses auxquelles elle répondait avec une timidité et une maladresse émouvantes. À un moment, ils étaient si proches l'un de l'autre qu'ils eurent le sentiment de ne former plus qu'un seul être. C'est alors que Michael se détacha de ses lèvres.

— Comment avez-vous pu songer à partir ? dit-il d'une voix changée.

— C'est parce que je vous aime...

Disant ces mots, elle eut l'air de comprendre à quel point ils étaient illogiques.

— Mais moi aussi, je vous aime ! fit Michael.

— Vous... vous m'aimez ?

Elle n'arrivait pas à y croire.

— Vous m'aimez vraiment ?

Sa voix haut perchée faisait songer au cri minuscule d'un oiseau en péril. Michael reprit avec un sourire ému :

— Je vous aime depuis longtemps, chérie. Mais je n'osais vous l'avouer...

— Pourquoi ?

— Je craignais de vous effrayer. Vous sembliez si fragile... J'attendais. J'attendais... je ne sais quoi. J'attendais en me rongant d'impatience...

— Je vous aime, mon cœur... Je vous aime, mon âme... Je...

Le sentiment qu'elle éprouvait était si puissant que les mots ne pouvaient l'exprimer. Elle ajouta :

— Jamais je n'aurais imaginé que cela pouvait être aussi bon, aussi violent...

— Nous allons vivre heureux jusqu'à la fin de nos jours, Ansella. Mais je vous en supplie, accordez-moi enfin votre confiance. Je ne pourrai plus vivre si vous ne vous fiez pas entièrement à moi... Comment avez-vous pu penser que je pourrais vous renvoyer chez votre père ?

— Vous ne vouliez pas m'épouser ! fit la jeune femme d'une toute petite voix. Tout ce que vous vouliez, c'était l'argent de papa...

— Avant de vous connaître, oui ! Après, tout a changé. Aujourd'hui encore, je me disais que j'avais de la chance : ce que chaque homme espère trouver un jour, la vie me l'avait donné...

— L'amour...

— L'amour pour une femme parfaite, idéale. Vous êtes parfaite et

idéale, chérie. Je vous aimais de tout mon cœur, et voilà que vous m'aimez aussi...

— Michael...

Des larmes de bonheur roulaient sur les joues pâles de la jeune femme. Comme elle a dû souffrir ! songea Michael en effaçant ses pleurs du bout des doigts. Comme elle a dû se sentir malheureuse d'être prise en mariage uniquement pour l'argent qu'elle apportait avec elle ! Quand je lui ai lu cette lettre, tout à l'heure, elle a cru que tout était fini, que ses espoirs étaient définitivement ruinés. Elle se voyait déjà retournant chez son monstre de père... À ces pensées, Michael se sentit envahi par une bouffée de compassion. Il la prit dans ses bras et la serra très fort.

— Oh ! ma chérie, balbutiait-il, au bord des larmes lui-même. Ma petite épouse adorée... Maintenant je sais que vous m'aimez. Je vais... je vous apprendrai tout ce que vous voulez savoir... Ici, au sommet de cette tour ancestrale, notre mariage a vraiment commencé.

Et de nouveau il s'empara de ses lèvres.

Ce fut un très long baiser, auquel Ansella s'abandonna avec une audace qui laissait présager les plus merveilleux emportements. Michael eut de la peine à se détacher de cette étreinte.

— Venez, dit-il, violemment troublé.

Et il l'entraîna vers l'escalier. Ils commencèrent à descendre les marches, précédés de Rufus. Arrivés à mi-hauteur de la tour, il tourna le loquet d'une très vieille et très lourde porte qui devait rarement être ouverte, car elle grinça sur ses gonds en une longue plainte. Derrière cette porte, s'ouvrait un long corridor qui les conduisit directement au premier étage du château, là où se trouvaient leurs chambres. Rufus leur ouvrait toujours la route, en s'arrêtant de temps en temps pour se tourner vers eux. Et le temps d'un éclair, une pensée visita Michael : s'il n'avait pu empêcher Ansella de se jeter dans le vide, il n'aurait eu d'autre ami que Rufus avec qui partager son désespoir.

Ils arrivèrent à la chambre d'Ansella. Michael l'ouvrit en disant :

— Demain, chérie, vous déménagerez dans la chambre qui fut celle de ma mère. Je sais maintenant que vous êtes exactement le genre de femme qu'elle m'aurait choisie pour épouse. Vous seule êtes digne d'occuper ici la place qui fut la sienne, et de faire du château une demeure de rêve, dévolue à l'amour et à l'affection...

— Oh ! Michael... Croyez—vous que...

Ansella essayait de dire quelque chose, mais l'émotion l'empêchait de trouver les mots.

— Je sais que vous y arriverez, reprit-il. Vous avez tout le talent nécessaire et toute l'intelligence... Et maintenant...

— Maintenant ? fit-elle d'une voix pure, les lèvres à peine

ouvertes.

— Maintenant, je veux que vous alliez vous étendre...

— Je ne veux pas rester seule...

Michael sourit.

— Croyez—vous que je vais vous laisser seule ? Savez—vous que je puisse mes nuits à rêver de vous ? Imaginez—vous les efforts que j'ai dû fournir, depuis que vous dormez sous ce toit, pour ne pas m'introduire la nuit dans votre chambre ?

— Mais...

— Je rêvais de venir me pencher sur vous, et de vous murmurer à l'oreille pendant votre sommeil : « Je vous aime... »

— Vous auriez dû le faire... Moi aussi, je rêvais de vous... J'espérais entendre s'ouvrir la porte de ma chambre et sentir votre présence auprès de moi... Puis je me disais : « Il ne m'aime pas ! C'est affreux ! » Et je pleurais en secret toutes les larmes de mon corps... Oh ! Michael...

Il lui ferma les lèvres d'un long baiser, puis reprit :

— N'y pensez plus. Nous allons oublier ces moments de peur et de frustration. Nous nous rappellerons seulement les instants heureux. Le jour où vous m'avez sauvé la vie, à la statue...

— Le jour où vous m'avez embrassée au sommet de la tour...

— Nous nous aimons, c'est la seule chose qui compte...

Il plongea la main dans la blonde et fine chevelure de sa femme et l'embrassa avec fougue.

— Allez vous allonger, reprit—il après de ferventes caresses. Je ne veux plus attendre... Je voudrais vous avoir tout près de moi — vraiment près de moi...

Elle plongea son regard vert pâle dans les yeux du comte. Jamais encore il n'avait vu son visage rayonner de cette façon. On aurait dit qu'il était éclairé par l'espérance, par l'amour, on aurait dit que ses rêves de jeune fille les plus fous étaient sur le point de se réaliser.

— Je vous laisse un instant, murmura—t—il.

Il gagna sa propre chambre et se déshabilla à la hâte, tout en jetant à la dérobée, vers le couloir, des regards inquiets. Il avait laissé les portes ouvertes, et voulait être prêt à bondir si jamais l'envie prenait Ansella de se précipiter de nouveau vers la tour. Certes, sa raison lui disait que cela était impossible, mais la crainte de perdre son amour tout neuf et son bonheur était si forte qu'elle le dominait entièrement.

Ayant revêtu sa robe de chambre, il traversa le couloir et entra chez la jeune femme. Ansella s'était couchée, et seul son joli visage pâli par l'attente et des émotions toutes nouvelles dépassait des couvertures. Elle avait éteint les chandelles, sauf deux qui brillaient de chaque côté du lit. Elle avait aussi ouvert le rideau de la fenêtre, de façon à pouvoir admirer le ciel constellé d'étoiles où scintillait,

paisible, une lune d'argent.

Le comte s'approcha. Qu'elle est belle ! songeait-il. Les cheveux d'Ansella se répandaient sur l'oreiller comme des vagues d'or. Une déesse, se dit-il encore. Une déesse tombée dans ma maison, et que je vais faire mienne. Il n'arrivait plus à détacher les yeux de son visage.

— Je me demande si tout cela est réel, dit-il à voix basse. Êtes—vous réelle, Ansella ?

— Je suis réelle et je vous aime, répondit-elle.

Le mouvement de ses lèvres était exquis. Michael s'assit auprès d'elle.

— Je vous aime, moi aussi, dit-il. Maintenant, c'est à mon tour d'avoir peur...

— De quoi avez—vous peur ?

— J'ai peur de vous effrayer... Vous avez une telle crainte des hommes...

— Avec vous, cette crainte a disparu.

Ayant soufflé les chandelles, il se glissa près d'elle. Puis il la prit dans ses bras en murmurant :

— J'attendais cet instant depuis si longtemps. Je craignais de n'être jamais autorisé à vous toucher...

— Embrassez—moi, répondit Ansella dans un soupir.

Elle avait fermé les yeux. Michael s'approcha de ses lèvres.

— J'avais tellement envie d'être embrassée par vous, reprit-elle. Mais je croyais que vous aimiez une autre femme...

Elle ne put en dire plus car Michael lui avait scellé les lèvres d'un baiser. Il sentit qu'elle frémissait contre lui de tout son être. Bientôt l'extase la gagnerait, l'extase idéale qui vous transporte au—delà du ciel. Il savait qu'ils entreraient ensemble, dans un instant, au paradis de ceux qui s'aiment, ce jardin merveilleux où deux êtres ne font plus qu'un, où Dieu règne en auteur de toutes choses et du sentiment le plus pur.

Et cette expérience se renouvellerait de jour en jour jusqu'à la fin des temps, dans l'éternité de leur amour.

— Je t'aime, murmura Ansella. Tu es si bon...

— Et toi si douce, si tendre...

Mais le sens des mots à présent leur échappait. Ils sentaient confusément qu'aucune parole n'était à même d'exprimer ce qu'ils ressentaient à l'instant où leurs corps allaient s'unir.

Ils avaient trouvé l'amour, et l'amour allait emplir le monde et l'univers.

Fin